LE SANG FRANÇAIS

Il a été tiré de cet ouvrage :

15 *exemplaires sur papier de Hollande, numérotés à la presse;*

10 *exemplaires sur papier du Japon, numérotés à la presse.*

—

EXEMPLAIRE SUR HOLLANDE

N° 7

JULES CLARETIE

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

LE SANG FRANÇAIS

— NOUVELLES ET RÉCITS —

PARIS

BIBLIOTHÈQUE-CHARPENTIER

EUGÈNE FASQUELLE, ÉDITEUR

11, RUE DE GRENELLE, 11

1901

AU SERGENT HOFF

MON VIEIL AMI DU SIÈGE DE PARIS

Vous m'avez, après tant d'années, mon cher sergent Hoff, donné signe de vie au lendemain d'un de ces drames qui restent au fond de l'être comme le plus douloureux des souvenirs. Le 8 mars 1900 nous rappelait les journées de bataille que nous avions vécues autrefois, et je vous voyais reparaître, vieilli de près de trente ans, mais toujours militant, toujours espérant, toujours patriote, le cœur battant au nom de notre chère Alsace, et la main tendue, cette vaillante main qui tenait le fusil au bord de la Marne, dans le rude hiver et sur les coteaux de Champigny.

Et, en remerciement de ce souvenir ami, j'ai

*

voulu, mon cher compagnon de jadis, vous dédier ce livre où je réunis quelques pages toutes pénétrées du sentiment qui vous anime : l'amour profond de la patrie, de cette patrie que nous ne nous résignons pas à savoir amputée. Ceci est le résumé de bien des impressions et des espérances de ma vie. Je n'ai jamais pu voir, sans larmes amères, notre drapeau vaincu ; sans espérance, nos couleurs rajeunies flottant dans le soleil. Ce culte de l'immortelle patrie, que des sceptiques prétendent nous enseigner après avoir essayé de nous apprendre l'ironie morbide, il a été votre viatique, mon cher et héroïque sergent, et il sera mon réconfort jusqu'à mon dernier jour. Nous aurons toujours au cœur « la pitié qu'il y a au pays de France », et, comme disait encore la Sainte de la patrie, nous n'aurons jamais vu sans horreur, sans douleur profonde, couler du « sang de Français ». Le sang français, il faisait lever les cheveux de Jehanne. Il bat la fièvre dans nos veines quand, fraternel, nous le voyons répandre.

Laissez-moi donc mettre votre nom de fils d'Alsace, légendaire pour ceux qui ont vécu les mois douloureux du siège de Paris, en tête de

ces pages. Il rappellera votre dévouement à ceux qui pourraient l'avoir oublié.

Car tout s'oublie. Mais je me souviens de votre courage, de la terreur que vos faits d'armes inspiraient à l'envahisseur; je suis fier d'avoir, grâce à la haute et cordiale bienveillance du maréchal de Mac-Mahon, pu vous faire nommer gardien de l'Arc de Triomphe, cet arc où nul n'aurait passé que des Français, si tous les Français avaient fait comme vous, il y a trente ans. Et ce m'est un sujet de fierté et d'espérance de pouvoir vous retrouver, vous le soldat de 70, moi l'historien de vos combats, continuant à croire au lendemain qui répare et console; — vous en présidant aux Sociétés de tir où l'on apprend à défendre le pays, moi en écrivant et saluant les noms de ceux qui, comme vous, l'ont bravement, simplement et noblement servi.

Jules CLARETIE.

12 *mai* 1901.

LE BATON DE MARÉCHAL

I

Un matin, pendant qu'il était seul — sa fille était sortie avec Mélanie, la vieille bonne — le général Vincent eut enfin le courage d'ouvrir l'armoire à glace, les tiroirs où celle qu'il avait perdue serrait son linge, rangeait ses vêtements, ses rubans, depuis des années. Il y avait bientôt dix jours, dix longs jours, qu'elle reposait sous la pierre au Père-Lachaise, avec des fleurs que détrempaient les pluies d'hiver et, depuis dix jours, il était resté presque constamment en tête à tête avec sa fille en deuil, une vieille fille, encore jolie, et si dévouée, toute à lui jusqu'à la dernière fibre de son cœur. Depuis dix jours, sauf les visites au cimetière, la montée lente de

la côte au haut de laquelle elle dormait, le général n'avait pas bougé du coin de son feu, regardant le coke brûler lentement dans la grille et ne se levant que pour aller regarder, à la muraille de sa chambre, le portrait de la chère morte qui revivait là, toute jeune, dans une toilette d'autrefois.

Il l'avait beaucoup aimée, partageant avec elle ses années de jeunesse et d'épreuves, l'épousant alors qu'il était capitaine à Laon, tout bouillant d'ardeur, ambitieux de gloire, joli garçon sous son uniforme de chasseur à pied — et, depuis, l'associant à toute sa vie, même en Afrique, excepté lorsqu'il fallait quitter la garnison pour aller guerroyer en Crimée, en Italie, au Mexique. Encore était-il alors rattaché à elle et à *la petite* par ces confidences de chaque jour, ces vœux et ces baisers lointains qu'il lui envoyait sur quelque bout de papier crayonné au bivouac, écrit parfois entre deux batailles et couvert d'une écriture tremblée, à cause de quelque blessure.

Il la revoyait, dans cette image médiocrement peinte par quelque portraitiste de province, telle qu'elle s'appuyait à son bras, dans la fierté de sa jeunesse, la confiance rayonnante de son amour,

lorsqu'elle posait sa petite main sur le drap de sa tunique et les galons de sa manche. Grande, toute blonde, très rose, avec des yeux profonds, caressants, extasiés de joie, et vingt ans ! Comme tout cela était loin, et ce lointain pourtant, c'était hier! La vie avait passé, si longue, cette vie tourmentée, pleine d'aventures et de périls et de journées sombres et de tristesses et de fanfares, elle avait passé comme un éclair, emportée, balayée comme une fumée dans l'espace!...

Et il se retrouvait dans le petit appartement de la place Vintimille, à soixante-dix ans, veuf et n'ayant que sa retraite — à peine un peu plus — pour faire vivre cette grande fille sans dot qui avait été une si jolie enfant et une si adorable jeune fille — quand cela? Hier! Toujours hier ! A peine hier...

Il était content que Jeanne fût sortie, bien qu'il fît froid. Elle avait besoin de prendre l'air. Il la trouvait pâle; effrayé de sa tristesse, comme elle était inquiète des longs silences, des regards fixes de son père. Elle avait si bien et si longtemps soigné la pauvre morte ! Il redoutait de la voir à son tour tomber malade de fatigue. Ah! bien, par exemple, il ne manquerait plus que cela !

Et puis, il éprouvait une sorte de joie tragique, de satisfaction morbide, à se trouver tout seul, bien seul, avec la morte. Jeanne ne le gênait pas, la chère fille, et il s'était promis d'interroger avec elle, objet par objet, tout ce que la disparue avait laissé. Mais de voir d'abord, de toucher à son gré ce linge, ces mouchoirs, ces draps frais, parfumés d'iris, qu'elle avait rangés, touchés elle-même, c'était pour lui une sensation de volupté particulière, comme une façon de tête-à-tête attendri, de rendez-vous par delà la tombe.

Il avait approché la clef en tremblant, la petite clef qu'elle portait à son trousseau et qu'il connaissait bien, et il avait ouvert l'armoire qui, tristement, avait, en grinçant, rendu comme une plainte douce. Et il regardait ces piles de mouchoirs blancs, bien pliés, avec des reprises, çà et là, soigneusement faites par Geneviève ou par sa fille, les draps, le linge qu'elle portait, les bonnets qui avaient été son seul luxe en ces derniers temps où sa pauvre tête avait peine à quitter l'oreiller. Des boîtes, çà et là, étaient placées devant les piles de linge et le général y portait la main gauchement, comme les hommes touchent

aux brimborions des femmes. Il y avait là dedans des aiguilles, des dés, des ciseaux, des pelotes, et, en les retrouvant, le général revoyait Geneviève avec son profil amaigri, sa figure de cire, coudre auprès de la fenêtre, toute courbée et bientôt lasse... Chaque objet la rappelait, la réanimait, la faisait revivre... Il retrouvait des boutons qu'il se souvenait lui avoir vu coudre, une tapisserie qu'elle avait commencée pour lui et il approchait de sa moustache blanche, de ses lèvres qui tremblaient, l'humble travail inachevé.

En se regardant dans la glace de l'armoire, tout à l'heure, machinalement, il s'était trouvé trop bien portant, le visage maigre mais un peu rouge sur sa taille haute, sa redingote strictement serrée à la taille ; maintenant il était pâle, avec des tressaillements dans sa barbiche neigeuse et un brouillard sur ses prunelles noires encore allumées du feu de vie.

Et ses mains maigres cherchaient, fouillaient, retrouvant dans ce contact avec les objets, le linge qu'elle avait porté, le frisson de la chair vivante... C'était quelque chose d'elle, c'était comme elle-même, ces draps blancs qui avaient enveloppé

son sommeil de malade et qui eussent pu lui servir de linceul. Et c'est pourquoi il les remuait comme elle le faisait elle-même, regardant derrière si elle n'y avait pas caché, selon son habitude, ses petites économies qu'elle dérobait ainsi pour les reprendre doucement et les porter à des pauvres.

— Ma pauvre femme ! Geneviève ! disait tout haut le général dans le silence de l'appartement désert.

Il s'arrêta tout à coup en sentant au bout de ses doigts, derrière une pile de linge, une sorte de rouleau qui lui sembla, en le tâtant, velouté d'abord, puis métallique, avec des reliefs qui lui faisaient l'effet de petits îlots rugueux parmi quelque chose de soyeux. Il l'attira à lui et, le rouleau étant long, la pile de linge s'écroula, roulant sur le tapis, pendant que le général, stupéfait, contemplait cette chose inattendue : un rouleau de velours bleu terminé aux deux bouts par deux cercles d'or et semé d'aigles dorées qui reluisaient à la lumière...

Un bâton de maréchal !...

Comment ! Un bâton de maréchal ?...

II

Le général Vincent, debout, ses yeux très noirs à présent, les larmes séchées, regardait le velours, les aigles, semblait rivé à ce bâton qui reposait dans sa main tendue.

Un bâton de maréchal! Oui, c'était bien un bâton de maréchal, le bâton de commandement du chef d'armée, le fier bâton des légendes de conscrits et des grandes histoires militaires, le bâton dont on rêve, le bâton pour qui l'on meurt, la matérialisation du pouvoir et de la gloire, le bâton auquel on buvait à Saint-Cyr, en plaisantant, il y avait tant d'années, tant d'années!... Un siècle! Hier!

Maintenant, allant à la fenêtre et se penchant sur le velours bleu, le général, resté debout, l'examinait, ce bâton.

Il semblait tout neuf.

Il n'y avait, sur les cercles dorés, ni inscription, ni chiffre quelconque. On n'y lisait pas la formule

officielle : *L'Empereur à son cousin le Maréchal...* Point de nom, pas de trace d'une indication quelconque. L'intérieur du bâton que le général ouvrit en enlevant un des cercles dorés n'avait contenu ni parchemin ni papier, rien. C'était un bâton qui n'avait jamais servi, qui n'avait pas de maître, qui n'avait pas d'histoire. Un bâton sans passé, un bâton sur lequel aucune main ne s'était posée dans la bataille. Un bâton d'autrefois, du reste, puisque maintenant les aigles dorées sur le velours bleu sont remplacées par des étoiles d'or... Mais d'où venait-il, ce bâton? Et pourquoi, sans lui en avoir jamais parlé, Geneviève le cachait-elle ainsi, derrière les piles de linge, dans l'armoire qu'elle seule ouvrait?

Chère Geneviève ! Pauvre morte ! Il craignait de deviner, ou plutôt il devinait et sa poitrine se soulevait comme pour secouer l'oppression qui l'étreignait. Il entendit tout à coup le bruit d'une clef tournant dans la serrure, là-bas, et il eut un moment la tentation instinctive de rejeter le bâton de velours bleu dans le fond de l'armoire ; mais pourquoi? Jeanne allait le trouver là, debout, parmi ces mouchoirs et ces serviettes renversés à terre. Tant mieux. Jeanne le lui dirait, d'où venait

ce bâton que la morte conservait ainsi, pieusement, comme une relique.

Et Jeanne, en effet, toute mince, très grande dans ses vêtements de laine noire, s'arrêta brusquement au seuil de la chambre en apercevant, debout et tout pâle, le général tenant le bâton à la main.

Elle arrivait, en composant son visage, essayant d'esquisser un sourire pour ne pas attrister le père, lui laisser croire que cette promenade avec Mélanie lui avait fait du bien, et elle se sentit tout à coup comme clouée au parquet en apercevant le vieil homme parmi ce linge épars sur le tapis, devant l'armoire ouverte, et le bâton, le bâton de velours entre les doigts, près de la fenêtre.

— Ah ! dit-elle simplement, d'une voix très douce, toute triste, tu as trouvé ?

— Qu'est-ce que c'est que ça ? demanda le général Vincent, le ton bref, un peu étranglé.

Jeanne le regarda longtemps avant de répondre. Elle avait relevé son long voile, et sa jolie figure douce de blonde un peu fanée, ses grands yeux d'un bleu clair s'arrêtaient sur le maigre visage du général.

A la fin, elle se décida à parler :

— C'est quand tu es parti, tu sais... Oui... Nous étions si sûres, maman et moi, que tu le gagnerais, là-bas !... Alors, nous l'avions acheté, tu comprends... Nous nous étions cotisées pour te l'offrir, au retour !

— Ah ! dit le général, la voix rauque.

Il l'avait bien deviné tout à l'heure. Mais l'entendre dire ainsi, par la chère fille, c'était pour lui quelque chose à la fois de déchirant et de doux et il laissa tomber un à un ces mots scandés comme les coups d'un glas :

— Juillet !... Juillet 70 !... Qui m'eût dit ?

Puis, jetant le bâton de maréchal sur le lit — sur le lit où Geneviève était morte — il alla droit à sa fille, lui prit la tête dans ses mains nerveuses, et attirant sur sa poitrine son enfant qu'il baisa au front, fiévreusement :

— Ah ! mes chéries ! dit-il parmi ses sanglots. Mes pauvres chéries ! Mes chers êtres !

Et ce fut pendant quelques instants une étreinte entrecoupée de mots douloureux, consolateurs aussi, entre ce père et cette fille ; puis encore le général alla d'un pas saccadé vers le lit, y reprit le bâton et les yeux rougis, se mit à le contem-

pler, assis maintenant dans un fauteuil, tandis que Jeanne, tout en ramassant les mouchoirs tombés, le linge déplié sur le tapis, évoquait le passé, rappelait comment elle et la morte avaient commandé le bâton de maréchal lorsque le général Vincent était parti, divisionnaire à l'armée du Rhin d'abord, mais bientôt commandant un corps d'armée devant l'ennemi...

III

Maréchal ! Eh ! oui, il reviendrait maréchal ! Le marchand le leur avait bien dit, lorsqu'elles avaient demandé où l'on inscrirait le nom du glorieux soldat quand il rentrerait après la victoire. Et la campagne, paraît-il, ne serait pas longue. Le général Vincent frapperait les premiers coups. Il était à Strasbourg, avec les vieilles troupes africaines. Les avant-postes déjà faisaient la soupe au bord du Rhin et le vent en envoyait la fumée jusqu'à l'autre rive. « Oui, mesdames, oui, c'est là qu'on gravera le nom du général Vincent, là, tenez... »

Et les deux femmes toutes joyeuses, avaient reçu du fabricant le bâton de velours bleu semé d'aigles d'or impériales le jour même où l'on apprenait, à Paris, la défaite de Reichshoffen. Un samedi ! Un samedi où, pendant quelques heures la mère et la fille avaient eu l'illusion, la fièvre

d'une bataille gagnée ! Un samedi pendant lequel Paris s'était apprêté à illuminer, pavoisait déjà ses maisons et chantait la victoire de Mac-Mahon !

— Oh ! disait Jeanne, impatiente, le marchand ne l'apportera donc pas ce bâton, maintenant qu'il est gagné certainement !...

Et, quand il l'apportait, le rêve de gloire était déjà évanoui et la réalité se faisait lugubre. Une défaite, une déroute. Peut-être le père était-il mort, et mort vaincu. Non. Le lendemain, le télégraphe donnait des nouvelles. Le général Vincent battait en retraite sur Châlons. En retraite?... Oui, aujourd'hui !... Mais demain !... S'il n'était pas mort, le général pouvait prendre sa revanche et gagner encore le bâton de maréchal.

Alors les deux chères femmes le plaçaient déjà, ce bâton de velours bleu, derrière les piles de linge où il allait rester tant d'années.

Elles ne l'en retireraient qu'à la première victoire, lorsque le corps du général Vincent aurait vengé sa défaite. En attendant, elles allaient l'embrasser au camp de Mourmelon, le soldat qu'elles trouvaient triste, la fureur aux yeux, qui les serrait contre sa poitrine, mais les faisait bien

vite remonter en wagon, repartir pour Paris (les Prussiens marchaient alors sur Châlons, il le savait) en leur disant :

— Vous voyez, je laisse pousser ma barbe. Tous mes officiers se sont juré de ne se raser que lorsqu'ils auront pris leur revanche, et, comme ils sont coquets, on peut compter sur eux.

Il essayait de rire ; mais les deux femmes revenaient navrées à Paris, ayant vu dans le délabrement, le déchiquètement de la défaite, ces beaux régiments qui, si peu de temps auparavant, défilaient, à Longchamp, superbes, compacts, sans flottement, avec des éclairs de lumière au bout des sabres et des baïonnettes.

Et, regardant parfois le bâton de maréchal, elles pensaient aux dangers courus par le père ; elles suivaient, sur la carte de France, la marche nouvelle de l'armée, vers les Ardennes, vers la frontière, vers Sedan... Ce jour-là, Sedan, il avait tout fait pour mourir, le général Vincent. Il avait ramassé autour de lui, tous les débris des bataillons enfoncés, broyés sous le feu, *voracés* par la mort, et l'épée au poing, corps à corps, se battant comme un partisan, il avait passé, passé sur le ventre de bataillons allemands et,

par les bois, s'était jeté du côté de la Belgique.

Mais là, dans la nuit, il se heurtait à une patrouille de uhlans, qui le rejoignait et le rejetait dans la foule des prisonniers. Il n'avait plus d'armes, le revolver vide, l'épée cassée dans le corps d'un officier saxon. Alors, c'était le grand écroulement de tous ses rêves. Plus d'armée! Plus de France peut-être! La nuit tombait sur un champ de mort où agonisait tout ce qui avait été son espoir, sa gloire. Des villages, au loin, brûlaient, presque partout sur l'horizon, dans l'ombre affreuse. Il semblait que ce fût la fin d'un monde. Le général se demandait si le soleil se relèverait demain et si tout n'était pas fini, tout, à jamais fini...

Et le jour, à l'heure ordinaire, le jour impassible se levait pourtant sur l'atroce réalité, plus épouvantable que les visions de nuit. On était prisonnier. Il fallait reconnaître la capitulation, *signer le revers*. Lui, un Lorrain de vieille race militaire, avec les souvenirs d'oncles et d'aïeux tombés au feu! Le général s'y refusa. Non, jamais il ne mettrait son nom sur un papier quelconque où il reconnaîtrait la seule puissance du vainqueur. Puisqu'il était prisonnier, on le

traiterait en prisonnier. On ferait de lui ce qu'on voudrait. Mais il ne signerait pas, il ne signerait rien.

— D'autres l'ont fait cependant, général, disait, avec une politesse d'acier, un officier d'état-major prussien.

— Les autres font ce qu'ils croient devoir faire, je fais, moi, ce que je veux — et ce que je dois !

Il n'avait rien signé. Il était prisonnier de guerre, et, dans un misérable coin de Madgebourg, pendant des mois il avait attendu une revanche, espéré une saute de vent de la destinée et supporté les joies de ses vainqueurs à chaque nouvelle dépêche apportant à eux des noms de victoires nouvelles, à lui de nouvelles dates de deuil. Geneviève et Jeanne le savaient là-bas, captif, et priaient pour lui, en attendant la paix.

Elle était venue, la paix. Quelle paix ! L'étreinte de ces trois êtres, au retour, fut tragique. Tant d'espoirs écroulés ! Et non pas d'espoirs personnels, mais de rêves patriotiques ! Le général avait redemandé du service. On le pria d'attendre. L'armée se réorganisait. Des chefs nouveaux

avaient surgi, disputant bravement, en province, les lambeaux de la patrie. Certes, on ne voulait pas, on ne pouvait se priver des services d'un homme tel que le général Vincent ; mais il fallait attendre.

— Patientez !

IV

Il patientait. C'était cependant avec des anxiétés profondes qu'il songeait à l'heure possible, prochaine, où, la limite d'âge étant venue, on lui fendrait l'oreille comme à un vieux cheval réformé. Et la retraite à laquelle il avait droit, c'était si peu de chose, à peine la vie possible, pour sa femme et sa fille — sa Jeanne si jolie, mais sans dot!

Le général Vincent avait bien, là-bas, en Lorraine, quelques coins de terre, quelques champs de vigne. Mais ils étaient annexés, les coteaux où, tout enfant, il avait vendangé le petit vin blanc qu'il versait plus tard à ses officiers, les jours de fête. Et, ne voulant plus remettre le pied au pays où la vue d'un gendarme allemand l'eût exaspéré, il avait tout vendu, et médiocrement vendu, l'héritage paternel. Il était pauvre, il avait besoin de son traitement.

Mais on ne semblait pas pressé, au ministère, de lui rendre un commandement. Il sentait, dans les bureaux, des difficultés et des résistances inexpliquées. On le traitait avec une sorte de défiance bizarre, comme s'il y eût eu dans son existence quelque chose de louche et de honteux qui éveillait la crainte, le soupçon. Un soir, dans une causerie d'après-dîner, un de ses compagnons d'armes, évoquant le souvenir de la capitulation, avait parlé de ceux qui, *par pose* — et il appuyait sur le mot — ne s'étaient pas soumis au douloureux devoir de « signer le revers, comme tout le monde ».

— Si l'on croit que notre main ne tremblait pas de colère en donnant notre signature ! Mais il le fallait. Nous n'avons pas fait les Spartiates. C'est trop facile de se distinguer quand la partie est perdue, en disant : « Je ne paye pas ! »

Et le général Vincent avait réfléchi. C'était peut-être, oui, c'était certainement son refus de reconnaître la capitulation, de ne pas faire comme les autres, c'était sa colère de soldat et son crève-cœur de Lorrain dont on lui tenait rigueur dans les bureaux. Il avait voulu *se distinguer!* Le mot était dit. Et les défiances persistaient contre ce

chef qui n'avait pas subi ce que les autres, fatalistes, furieux ou résignés, quelques-uns comme assommés, avaient accepté.

Cette action si simple, le refus d'accéder au verdict du sort, retombait de tout son poids sur le pauvre homme. Le ministre, un matin, lui avait dit sans plus s'expliquer :

— Vous êtes un original, mon cher général !

Et c'était cette originalité qu'il payait par l'attente — où s'usaient ses journées — d'une remise en activité ! C'était cette faute qu'il expiait, ce crime étonnant d'une hypertrophie de patriotisme. Il allait souvent de son logis du square Vintimille au ministère, las de ses longues stations inutiles dans l'antichambre où, avant lui, devant lui, il voyait passer les députés qui venaient offrir des voix aux ministres et même parfois les reporters qui venaient demander des nouvelles, chercher des notes. Il s'était habitué, sur un vieux divan aux ressorts usés par les solliciteurs, à prendre place dans un angle où il se rencoignait, regardant le tapis, en comptant et recomptant les rinceaux qu'il connaissait bien, qu'il connaissait trop, contemplant, sur la chemi-

née encore ornée de chiffres impériaux, le buste de la République, et se demandant si, de ses yeux blancs, elle ne jetterait pas un regard sur le vieux soldat qui avait, depuis tant d'années, bien servi la France.

Toutes les stations de ce long calvaire de l'attente n'y faisaient rien. Les ministres succédaient aux ministres et le général Vincent ne recevait pas le commandement qu'il attendait, certain d'avoir toute la vigueur d'âme et de corps pour refaire une armée, donner aux nouveaux la résistance qui trempe les hommes. Dans ce lent écroulement de ses espoirs, qui détendait, usait sa patience comme les tapis des antichambres, le général n'avait que son foyer pour se consoler, sa femme, douce, résignée, vraie ménagère apaisante, gardant toujours un sourire pour accueillir le pauvre homme harassé au retour de ses courses infructueuses, et sa fille qui lui disait gaîment lorsqu'il parlait de l'avenir, d'un mariage possible :

— Mais papa, tu sais bien que je ne veux pas me marier, moi ! Jamais ! Jamais !

— Et pourquoi, ma chère Jeanne ?

— Parce que je suis heureuse entre toi et

maman, et que je ne trouverai jamais un mari qui te ressemble !

Alors, le général hochait la tête :

— Mais, ta mère et moi, tu ne nous auras pas toujours ! Nous te quitterons !

Elle souriait :

— Raison de plus pour que je ne vous quitte pas !

V

Les années ainsi avaient passé, passé... Le soldat, à la fin, s'était lassé de solliciter, s'enfermant dans son logis comme dans une retraite cachée et y vivant parmi ses livres, des lettres d'amis, tués pour la plupart en Italie, au Mexique, à Metz, retrouvant avec une sorte d'attendrissement heureux tous ces souvenirs. Plus pauvre que jamais, du reste, économisant sur ses vêtements, sur les voitures qu'il prenait, ne fumant plus sous prétexte que le tabac lui faisait mal à la langue. Et sans se plaindre. Au fait, que manquait-il à ce petit ménage de vieux troupier, *pouleté*, comme il disait, par ces deux femmes qui, au monde, ne voyaient que lui, n'aimaient que lui, s'ingéniaient à lui faire paraître la vie

plus clémente, à adoucir la pente des années glissant vers la grande nuit?

Il semblait au général qu'il avait fait jadis des rêves, les uns superbes, les autres tragiques, et que la vie maintenant se résumait dans cette calme existence qu'il avait toujours vécue. Il descendait au square, lisait son journal, donnait du pain aux moineaux, arrosait les fleurs sur sa fenêtre. Quand, sur le boulevard extérieur, il entendait passer un régiment, il hâtait le pas pour voir défiler ces soldats nouveaux en qui il retrouvait l'alacrité, la vivacité du sang de Gaule. Et il les regardait défiler, quelquefois, devant la statue du vieux Moncey, debout à l'endroit où le maréchal à perruque blanche avait disputé la barrière à l'étranger.

D'année en année, le général Vincent prenait son parti de la vie, du déclin de ses forces, et, confiant en l'au-delà, il se trouvait heureux, entre sa femme et sa fille.

Puis, brusquement, après les épreuves passées, une douleur nouvelle, inattendue, l'atteignait. « Je partirai bien avant elle, se disait-il lorsqu'il regardait vieillir sa chère Geneviève. Le sort me doit bien cela ! » Et Geneviève était frap-

pée tout à coup ou plutôt s'en allait lentement, lentement, malgré les soins du général et ceux de Jeanne, ces deux êtres penchés sur la souffrance de la malade et la disputant à la mort. Elle mourait, tenant d'une main la main du soldat et de l'autre la main de Jeanne. Elle s'éteignait en souriant à ceux qu'elle avait aimés. Elle confiait le vieillard à la jeune femme et Jeanne au père accablé, à qui tout manquait maintenant et qui se sentait pour sa fille non un soutien, mais un fardeau.

Et ç'avait été toute l'intimité et toute la douceur de sa vie que le général Vincent enfouissait là-haut dans le trou de terre. Il avait depuis longtemps renoncé à la vanité de la gloire ; il n'était plus dans les souvenirs de l'armée qu'un vieux au renom aboli, dont on savait à peine le nom, malgré tant de succès passés, d'héroïsmes fréquents, d'états de service ; — un ancêtre dont les générations nouvelles ignoraient s'il était mort ou vivant ; mais, au moins, ce bonheur lui restait : le foyer, les chères causeries avec les deux femmes adorées, la petite demeure paisible aux fenêtres ouvertes sur la verdure du square Vintimille.

Or, maintenant, c'était fini, cet humble rêve.

Il y avait, sous la lampe, à la table du soir, une place qui resterait vide toujours. Le père et la fille, en tête à tête, silencieux, essayaient de se cacher l'un à l'autre la douleur profonde, la blessure qui saignait. Le général était comme abêti, désemparé, ayant des superstitions et des soins d'enfant, recueillant les moindres objets que la morte avait touchés, ne voulant plus remuer son verre d'eau sucrée qu'avec la cuiller où elle prenait ses potions — les derniers remèdes qui lui donnaient des fragments de sommeil avant le grand assoupissement, le sommeil suprême.

Une semaine passait ainsi, la fille ne quittant pas le général, et, après la semaine lugubre, trois jours encore sans que Jeanne se fût éloignée de son père, soit qu'il restât absorbé devant son feu de coke qui se consumait, s'écroulait comme une vie humaine, soit qu'il allât faire visite à la morte et lui porter des fleurs et lui parler tout bas en portant ses doigts tremblants à ses lèvres qui remuaient sous sa moustache blanche. Il avait fallu qu'il fût seul pour chercher dans l'armoire le linge de Geneviève, la trace de celle qui n'était plus. Et brusquement, le hasard le mettait ainsi

au courant de ce secret caché par la pauvre femme et par Jeanne depuis des années. Le bâton de velours bleu, en lui rappelant tout ce qu'il avait souffert, lui rappelait aussi tout ce qu'elles avaient espéré !

VI

Maréchal !

Eh ! oui, il aurait pu l'être, si la fortune n'avait pas trahi ses efforts et, avec eux, ceux de la France ! Il n'avait épargné ni son sang, ni sa peine pour le conquérir, ce bâton qu'il tenait maintenant entre ses mains, et qui, ayant pu être un bâton de commandant, un signe d'autorité suprême, n'était plus qu'un bibelot vulgaire, un objet de curiosité bon à être mis en montre chez les marchands de défroques militaires !

Bâton sans inscription officielle, bâton sans nom ! Une curiosité de vitrine, un modèle de quelque chose d'aboli. Il ne représentait rien, ce bâton, parsemé d'aigles dorées, rien, aucune journée de bataille, aucune victoire. C'était un bâton sans titre et sans légende. Mais que de rêves il évoquait, quelles lointaines espérances ! Et comme les mains des pauvres femmes qui

l'avaient commandé, il y avait vingt ans — plus de vingt ans — devaient battre lorsque le marchand le leur avait livré ! Le bâton qu'il devait conquérir sur le Rhin, retrouver à Paris !

Et le général Vincent, pendant que Jeanne, debout derrière son fauteuil, le caressait doucement de son souffle, le vieux général, maigre et pâle, revoyait toute sa vie tournoyer autour de ce bâton de maréchal, comme les dentelures d'un drapeau déchiqueté autour de la hampe qui retient encore des haillons.

Ce bâton ! C'était cependant pour le conquérir, l'arracher à la destinée, qu'il avait, en Afrique, dans les tranchées, devant Malakoff, à Mexico, dans les Terres Chaudes, risqué sa peau, risqué sa vie ! C'était pour le mériter, heure par heure, qu'il avait donné son sang et laissé de sa chair en chemin !

C'était pour serrer entre ses doigts ce rouleau de bois recouvert de velours et de cuivre — ce bâton que tenait maintenant, inutile et insignifiant, sa main crispée — qu'il avait escaladé les murs blancs de Zaatcha ; veillé, la nuit, dans la boue de Crimée ; défendu, en Italie, le Naviglio-Grande ; défoncé les maisons de Puebla comme

les voltigeurs de Lannes celles de Saragosse; disputé les vignes, les champs, les houblonnières de Lorraine aux hommes à larges barbes rousses! C'était pour cela!

Ou plutôt non, c'était par devoir, sans espoir, pour obéir, pour faire sa tâche de soldat et de Français qu'il avait vécu sa longue vie de harassement, de sacrifice et de péril. La récompense? Elle était en lui, la récompense de toute sa vie. Elle était dans l'affection de sa chère morte, dans l'admiration de sa vivante. Et, d'ailleurs, est ce qu'ils en avaient eu une récompense, eux, ces bons, braves, honnêtes soldats qui l'avaient suivi en Crimée ou en Italie et qui étaient tombés par tas, sous leurs épaulettes de laine, sans rien demander que la joie de vaincre, sans rien espérer que quelque galon de laine ou quelque ruban de soie rouge?

— J'en ai tant perdu, en route, de ces pauvres enfants! Et je suis là! Pourquoi me plaindre?

Le général ne se plaignait pas. Il s'était assis dans un grand fauteuil où, faisant signe à Jeanne de venir à lui, il prit sa fille sur ses genoux, l'embrassa — ses yeux pleins de larmes — et lui dit tout bas, dans l'oreille :

— Comme vous m'avez aimé, mes chères saintes !

Ensuite il se leva, et, reprenant le bâton de velours sur le lit de la morte :

— Ce qui me navre, vois-tu, ce n'est pas que ce bâton, je ne l'aie point gagné, c'est que personne n'en ait gagné un, depuis vingt-cinq ans !

Il ajouta :

— Qu'est-ce que nous allons en faire maintenant ?

Il tenait le bâton dans ses mains ridées, presque gauchement, comme un enfant toucherait, dans un musée, à quelque objet précieux qu'il n'oserait plus reposer, de peur de l'abîmer.

— Tu comprends, dit-il, je ne veux pas garder ça !... Je ne pourrais pas, c'est trop triste !

Sa fille ne répondait point. Elle sentait bien qu'il disait vrai. On ne pouvait qu'enfouir, comme il l'avait été, dans un fond d'armoire, le bâton de velours...

— Bâton de maréchal anonyme ! dit encore tout bas le général Vincent, dans sa moustache.

Il appela la vieille Mélanie qui vint, très douce, regardant tour à tour, d'un air étonné — puis

comprenant vite — le général, Mademoiselle, et ce bâton bleu, bossué d'abeilles, que le vieillard tenait entre ses doigts.

— Mélanie, dit-il d'une voix un peu rauque, étranglée, faites du feu, un grand feu, ma fille !

— Ah ! balbutia Jeanne, tu veux?

— Vous voulez? ajouta la servante.

Le général ne répondit que par un signe de tête.

Le feu flamba. Le soldat gardait encore, avec un respect superstitieux, le bâton étendu sur ses doigts qui tremblaient un peu. Une pensée triste lui venait. Si Jeanne ne s'était pas tout entière dévouée à lui, si elle avait aimé, vécu, trouvé un foyer, elle aussi ; — s'il avait eu un petit-fils, qui sait ? — le bâton de maréchal n'eût pas été un bibelot inutile... Les générations montent, les cœurs de vingt ans battent, la France a encore du sang au cœur, des rêves au cerveau... Mais, ce symbole de victoire et de patriotique joie, le laisser après lui, après Jeanne, pour qu'un jour, entre une loque quelconque et une poudreuse défroque, il aille, chez quelque revendeur de bric-à-brac, raccrocher la curiosité du passant ou soulever la plaisanterie des badauds — qui sait

encore ? — éveiller la cupidité de quelque brocanteur allemand emportant cela chez *eux* comme un trophée ? Non. Il le brûlerait comme on avait brûlé, à Metz, ceux des drapeaux que leurs divisions n'avaient pas voulu rendre.

— Il va bien, votre feu, Mélanie, merci.

Et, regardant Jeanne, devenue plus blanche encore dans ses vêtements de laine noire, le général Vincent laissa tomber dans le brasier le bâton de velours.

VII

Il resta un moment intact et comme auréolé par la flamme rose, le bâton bleu sur les bûches qui flambaient. Le feu caressait, éclairait, parait d'un reflet d'or rouge les aigles et les bandes de cuivre. Le général avait la sensation d'une illumination d'apothéose. Depuis tant de temps, dans notre France, depuis des siècles, combien de milliers et de milliers d'êtres s'étaient fait briser le crâne, trouer la poitrine pour conquérir ça !

Le feu mordit l'étoffe bleue et entama le bois, sous le velours. Les ornements dorés noircissaient dans la fumée. Le général Vincent hochait la tête, et, tandis que la vieille Mélanie, les mains jointes, semblait marmotter une prière, comme devant une autre agonie, le soldat avait pris les petites mains douces et maternelles de sa fille et les serrait entre les siennes.

Et pendant que les flammes entouraient, lé-

chaient, dévoraient le bâton de velours devenu noir, pendant que le fier bâton de commandement n'était plus maintenant qu'un autre morceau de bois jeté sur le bois du foyer et brûlait, — le général Vincent revoyait le passé, s'imaginait Geneviève et Jeanne allant chez le marchand de la rue de Richelieu commander, décréter la victoire; — il revoyait le départ pour l'Alsace, la gare de l'Est, la foule, les clameurs, ses soldats, ses compagnons, ses amis; il entendait le clairon sonner, le tambour battre; et les aigles de cuivre entassées là, déjà cachées par la fumée du foyer, lui semblaient les aigles des drapeaux planant sur la ligne de feu dans la poudre, la fumée de la bataille. — Il ne disait rien.

Jeanne, tout bas, lui répétait :

— Mon cher, mon bon, mon pauvre père !

Et même, d'une voix plus douce, très douce, comme lorsqu'elle était petite :

— Papa!

Le général hocha la tête et dit en montrant le bâton déjà à demi consumé, carbonisé :

— Ce qui n'a pas été!... Ce qui aurait pu être!

Et des visions d'autrefois, des entrées dans des

villes conquises, des capitales effarées lui apparaissaient à travers cette fumée, comme dans un rêve. Oui, un rêve! Et quel rêve! Et maintenant, du cuivre noirci, du bois brûlé, de la gloire envolée. Des cendres.

— Plus rien! dit le vieillard.

— Fini! ajouta Mélanie, si bas qu'on eût dit qu'elle parlait encore dans la chambre de madame mourante.

Alors, comme pour répondre aux deux vieux, un bruit lointain de fanfare arriva, venant du boulevard extérieur, jusqu'à la petite chambre du square Vintimille, et Jeanne, doucement, regardant une dernière fois, en essuyant ses larmes, le foyer où venait de disparaître le bâton de velours, le bâton de maréchal, Jeanne alla à la fenêtre et l'ouvrit toute grande, pour que le général Vincent entendît mieux les appels de cuivre de la musique d'un jeune régiment qui passait.

MONSIEUR STEINER

I

Il était grand, mince, très maigre, très timide, très gauche. Avec cela, l'air très vieux, quoiqu'il n'eût pas encore atteint la cinquantaine; mais sans doute avait-il souffert, beaucoup souffert, ce pauvre M. Steiner qui arrivait deux fois par semaine, — le mercredi à deux heures de l'après-midi, et le samedi à neuf heures et demie du matin, — devant les élèves de quatrième, et se glissait jusqu'à sa chaire pour donner aux écoliers leur leçon d'allemand.

— Allons, mes enfants, aujourd'hui nous allons expliquer la déclinaison des substantifs. Vous comprenez bien? La déclinaison!

Et il ouvrait la grammaire, sa grammaire qu'il avait publiée chez Delagrave et qui était sa gloire, car il déclarait avoir, le premier, simplifié bien des difficultés.

— Voyons, mes enfants : la déclinaison forte. La déclinaison forte comprend : 1° les substantifs neutres ; 2° la majorité des substantifs masculins...

Les élèves ne le prenaient pas au sérieux. Ce qu'ils étudiaient surtout dans les leçons d'allemand de M. Steiner, c'était son accent alsacien, très doux, et qui donnait à la phrase du professeur une tournure bonhomme, paterne et comme recueillie.

Bon M. Steiner! *Monsir Zdeiner,* comme disaient les écoliers qui *imitaient* l'accent, la démarche lente du brave homme haut comme une perche à houblon, mais penché, mais fatigué, avec un triste regard dans une figure toute rasée, creuse et jaune. Il ne faisait pas de bruit en traversant la classe pour monter en chaire, il faisait le moins de bruit possible en donnant sa leçon ; il semblait vouloir, à force de bonté patiente, obtenir de ces collégiens assemblés le pardon d'une autorité dont il n'usait pas, disant volon-

tiers qu'on est incapable de conduire les hommes quand on ne peut les gouverner par la douceur.

— Les hommes, et à plus forte raison les enfants!... C'est ma méthode !

Il avait une méthode, M. Steiner, comme il avait une grammaire.

La grammaire était bonne, très bonne. La méthode pouvait n'être pas mauvaise. Mais peut-être les hommes ne sont-ils que des enfants, et les enfants de petits hommes prêts à abuser de tout. Trop bon, il était trop bon, M. Steiner. L'avis du proviseur ne différait pas là-dessus de celui du censeur des études. On avait trouvé qu'un jour il cédait trop facilement à un révolté qui lui disait : « Vous nous appelez « mes enfants »... Vos enfants? Nous ne sommes pas vos enfants ! »

L'écolier avait même dit « *fos envants*... » Mais M. Steiner évidemment n'avait pas entendu et, très doucement, un peu triste :

— C'est *frai*, c'est *frai*, avait-il répondu. Mais que *fulez*-vous? Je *fus* aime un peu... beaucoup... « Mes envants », c'est un nom *chentil*... Enfin, soit : je vous appellerai Messieurs !

Et depuis lors, quand il ouvrait sa grammaire,

il disait, en appuyant doucement sur le mot, avec un bon sourire :

— Allons, *messieurs*, aujourd'hui nous allons expliquer la déclinaison forte... ou la formation du comparatif et du superlatif...

C'était le thème favori des plaisanteries de ces collégiens de quatrième, cette éternelle formule de M. Steiner : « *Auchurd'hui, nous allons exbliquer...* »

Il y avait des écoliers qui se taillaient dans la division une petite renommée spéciale en *faisant* M. Steiner en chaire : M. Steiner feuilletant sa grammaire de ses longs doigts osseux ; ou M. Steiner traversant la cour, son parapluie sous le bras, timide, poli, saluant tout le monde; ou encore M. Steiner sur les quais, bouquinant et se bourrant les poches d'un tas de brochurettes pêchées dans la boîte à deux sous...

Mais le chef-d'œuvre des plaisanteries sans pitié des élèves, c'était le dialogue qu'on disait inventé par ce bon M. Steiner et où l'on énumérait toutes les façons de prononcer du pauvre homme. Ils supposaient, les écoliers, M. Steiner rencontrant une Alsacienne revenant du marché.

— D'où fenez-vous, matame ?

— Tu marché, monsieur Steiner.

— Et qu'est-ce que fus afez acheté au marché?

— Tefinez, monsieur Steiner.

— Comment fulez-fus que che téfine?

— Ça commence par un *c*...

— Par un *c*? Par un *c*?... Des cateaux!

— Non, pas des cateaux!

— Ah! du champon?

— Non, pas du champon.

— Du chicot?

— Non, pas du chicot.

— Des crénouilles?

— Chustement, des crénouilles!

Ainsi s'amusait-on du bon M. Steiner.

De sa vie, du reste, de son existence particulière on ne savait rien. Les professeurs eux-mêmes ne s'en inquiétaient point. Était-il marié ou célibataire, père de famille ou isolé? On ne savait pas. On ne tenait pas à se renseigner. M. Steiner arrivait à l'heure chronométriquement et « bi-hebdomadairement » comme il disait. Il enseignait bien. Quelques élèves, des externes, le faisaient venir chez eux pour leur donner des répétitions qui duraient deux heures quand

M. Steiner n'était tenu qu'à une répétition d'une heure... Mais ceux-là mêmes n'avaient jamais pénétré dans son logis. On savait seulement qu'il demeurait aux Batignolles, sur la place, devant le square, où on l'avait vu quelquefois, seul, assis sur un banc, lisant quelque livre ou regardant devant lui, de ses yeux bleus profonds, tristes, vagues, comme décolorés par la vie, à force sans doute d'avoir contemplé des visions ternes, grises...

II

Et si encore elles avaient toujours été grises, les visions, les lointaines visions de M. Steiner! Hélas! non, elles n'étaient pas toutes tristes comme un brouillard; il y en avait qui gardaient des couleurs rouges, rouges d'incendie, rouges de sang. Depuis dix-neuf ans il les traînait, ces visions, qui avaient fait de son existence quelque chose de brisé, de broyé, lui donnaient la sensation encore aiguë d'être une sorte de blessé évacué loin du logis où, si l'on souffre, on a du moins des objets familiers et des visages aimés sur lesquels reposer sa vue... Dix-neuf ans!... Il se revoyait alerte, timide sans doute, mais presque gai, arpentant de ses grandes jambes la promenade du Broglie, à Strasbourg, et, le soir, sous les arcades, là-bas, faisant des vers, rimant des sonnets — oui, des sonnets, lui, M. Steiner — à la gloire d'une jolie blonde qui chantait l'opéra-

comique au théâtre où il se glissait pour la voir, lui, le petit professeur de la pension Hartmann. Quel âge ? Lui ? Vingt-cinq, vingt-six ans... Cela lui avait pris deux ans de sa vie, cette passion pour la jolie blonde qui jamais n'avait su le nom de M. Steiner, jamais n'avait deviné, dans ce grand garçon aperçu quelquefois au seuil de l'entrée des artistes, l'auteur des sonnets que lui apportait la poste et dont elle faisait probablement des papillotes...

Qu'était-elle devenue, la promenade du Broglie ? Et le théâtre ? Et Strasbourg ?... Il y avait, dans la vieille ville, une haute maison noire avec une enseigne de fer représentant un homme armé, où M. Steiner avait grandi, entre deux frères, l'un plus âgé que lui, l'autre plus jeune, et une bonne femme de mère depuis longtemps veuve et qui élevait ses garçons en vendant de la mercerie, des tricots, des chaussons du pays. Ces petites chambres aux plafonds bas, traversés de poutrelles et s'ouvrant sur la rue par de petites fenêtres à hublots, il les revoyait, M. Steiner. C'était ce coin de terre qui lui réapparaissait, quand il restait quelquefois silencieux au milieu de sa leçon, la bouche ouverte, cette grande

bouche de tirelire où un des écoliers avait parié qu'il lancerait, un jour — comme une palette au jeu de tonneau — une boulette de papier.

Oh ! les lointains, les lointains souvenirs !... C'étaient des dimanches d'été, des jours de printemps où l'on allait à Kehl, manger des fritures, boire de la bière — bière blonde comme Mlle Maria, la chanteuse — quelquefois « goûter » sur l'herbe à l'ombre des saules, tout près du tombeau de Desaix, dans l'île des Épis. Le vieux Rhin coulait, d'un vert jaune, et, à travers les arbres, dans le soleil, les enfants regardaient les deux sentinelles qui se faisaient face, là-bas, sur le pont : un pantalon rouge d'un côté, un casque en cuir bouilli de l'autre...

Puis toute cette verdure, ce soleil, cette gaie lumière pailletant le fleuve, tout disparaissait... Et M. Steiner revoyait la petite rue devenue sombre, sans lumière, avec des êtres frôlant la muraille comme des larves, tandis qu'au loin, sourdement, acharné, continu, stupide, le canon grondait — ces canons de Kehl qui dormaient depuis si longtemps, paisibles, sur leurs affûts... Et, tout à coup, il n'y avait plus d'ombre dans la petite rue strasbourgeoise. Au contraire, une

grande lueur rouge, une lueur soudaine, et l'homme de fer, debout sur l'enseigne, semblait tour à tour étinceler et saigner, dans l'incendie allumé par les bombes...

Obstinément, comme limité dans ses pensées, à chaque anniversaire, tous les ans, M. Steiner revivait sa vie d'autrefois et il s'obstinait à ne pas oublier, parmi tant de gens engourdis par l'oubli... C'est qu'il y avait pour lui comme un charme, quelque chose à la fois d'austère et de doux, dans l'évocation de ces ombres, la contemplation du temps disparu...

Strasbourg bombardé ! Un soir, le petit frère était rentré la main en sang, cassée par un éclat d'obus, près de la cathédrale, ce Munster que, depuis, les Allemands ont illuminé aux feux de Bengale et que M. Steiner avait vu, lui, illuminé de fusées incendiaires.

En apercevant l'enfant blessé, la mère avait dit :

— Heureusement que Jean te venge à cette heure-ci !

Jean, c'était l'aîné. Jean avait voulu partir, dès qu'on avait dit qu'on se battait. Partir, quoiqu'il fût le fils aîné d'une veuve. Il faisait le coup de

feu dans l'armée de Metz, et la vieille Mme Steiner était bien sûre qu'il piquait vaillamment de sa baïonnette les camarades de ces gens qui, de loin, invisibles, blessaient comme cela les enfants...

M. Steiner le revoyait, bien présent à sa pensée, ce Jean. Un grand beau gars blond, aussi large d'épaules qu'il était, lui, mince et frêle. Un beau garçon à l'air très franc, résolu, et qui n'avait pas froid aux yeux. Il lui semblait encore sentir l'embrassade de l'aîné lorsque Jean avait pris le chemin de fer pour rejoindre le régiment. Son pauvre Jean! Une balle allemande l'avait couché au pied d'une haie, à Gravelotte... Tombé sur le champ de bataille, enfoui dans quelque coin perdu, le beau garçon aux grands yeux bleus!...

Et lorsqu'il y pensait, M. Steiner se disait à lui-même, simplement, avec sa douceur têtue :

— C'est une belle mort... une belle mort!

Ainsi, c'était cela qu'il retrouvait, comme du bonheur perdu et de chères tristesses, l'esprit envolé vers les souvenirs, tandis que les écoliers ronronnaient la leçon et faisaient, dans la classe, comme un bourdonnement de mouches.

C'était cela qui tournoyait devant ses yeux fixes,

comme autant de feuilles séchées tombées de l'arbre de vie...

C'était cela, et c'étaient bien d'autres tristesses. Toute une vie de labeur pauvre. La mère morte, là-bas, et dormant dans le cimetière de Schiltigheim, sous la croix alsacienne surmontée d'un triangle de bois. Elle n'avait pu suivre ses enfants hors du pays, lorsqu'ils avaient opté pour la patrie. Ses pauvres pas chancelants tenaient, comme par un aimant, à la terre alsacienne. Elle y était restée, dormant son dernier sommeil dans le vieux cimetière familier, comme Jean en terre lorraine, dans la fosse immense où on l'avait couché, avec tant d'autres, comme en tas...

Et, tous les ans, aux vacances, lorsque ses écoliers le laissaient libre, M. Steiner allait porter à la mère morte, à la tombe du père, un bouquet de fleurs françaises. Tous les ans, il rapportait de là-bas un brin de sapin vert qu'il accrochait, dans sa petite chambre, au-dessus d'une lithographie d'Henner représentant une belle fille en deuil avec une cocarde tricolore au bonnet noir. Tous les ans, demandant à qui de droit l'autorisation voulue, M. Steiner refaisait ce voyage et visitait une petite vigne qui lui restait de l'héritage paternel,

un bout de champ, rien, mais un coin de terre assez grand pour lui donner quelques bouteilles de vin d'Alsace qu'il vidait, au dessert de quelque frugal repas, en compagnie de gens du pays, commis, marchands ou employés du chemin de fer de l'Est, ses seuls amis...

Autrefois, c'était avec son jeune frère qu'il faisait la route. Mais l'heure avait sonné où le petit allait devoir le service militaire à la France et où les gendarmes allemands pouvaient lui chercher quelque mauvaise querelle. M. Steiner prenait donc tout seul ses vacances. Et d'ailleurs, maintenant, il eût voulu emmener Victor, que Victor n'eût pas été là. Mort comme Jean, tombé comme l'aîné, le petit frère ; mais plus loin, au bout du monde, dans quelque rizière d'Asie... Le Tonkin l'avait pris, le Tonkin ne l'avait pas rendu...

— Mon pauvre petit ! songeait M. Steiner. Ce n'était pas là qu'il aurait dû finir, puisqu'il était dit qu'il devait mourir comme Jean... Non, ce n'est pas là... C'était ailleurs... Mais, qu'on tombe loin, qu'on tombe près, qu'importe, si c'est pour et sous le drapeau !...

Et, lentement, ainsi, d'année en année, M. Steiner s'enfonçait dans une solitude plus

profonde. Tout seul, il était maintenant tout seul. La vieille maison strasbourgeoise, lorsqu'il y pensait, lui faisait l'effet d'un nid vide. Sans doute il pouvait se refaire, à Paris, une existence, ramasser les débris de sa vie comme un jouet brisé qu'on raccommoderait. A quoi bon? Il était laid, il se sentait gauche, il se savait pauvre. Allait-il songer à faire partager sa vie à une femme? Quelle femme?...

D'ailleurs, il se trouvait rhumatisant, touché et blessé un peu partout. N'avoir à léguer à ses petits que la vigne de là-bas et des rhumatismes, ce n'était pas assez. Il avait déjà bien assez à travailler pour se tirer d'affaire tout seul, sans goûts de dépense, sans ambition et sans besoins, M. Steiner. Ce n'était pas qu'il n'eût jamais rêvé d'être aimé, lui aussi, aimé d'une femme, même depuis la petite chanteuse, et qu'il n'eût voulu donner à sa vie ce brin de poésie et ce parfum de bonheur que souhaitent les âmes les moins ambitieuses de tendresses. Mais c'était trop tard, bien trop tard! Etre aimé! Oui! Mais qui l'eût aimé? Il se sentait si vieux, décidément si vieux, très bas... Il désespérait même de revoir jamais, comme aux jours clairs de sa jeunesse, le pantalon

rouge étinceler, au soleil, sur le pont de Kehl, au-dessus du vieux Rhin...

Il se disait seulement que, l'homme étant en ce monde pour faire son devoir, son devoir à lui était d'enseigner la grammaire aux enfants et de leur apprendre la langue utile entre toutes à connaître, celle de l'étranger, du voisin redoutable. Et c'est pourquoi il avait essayé de simplifier la grammaire allemande et se répétait :

— Je ne suis pas inutile... Oui, je suis un pauvre diable, mais je ne suis pas inutile... pas inutile... *Doceo pueros grammaticam!*

Telles étaient les pensées, toujours les mêmes, que tournait et retournait M. Steiner dans sa tête; et, quand il restait la bouche ouverte, l'œil fixe et l'esprit *sorti*, c'est qu'il revoyait le passé, la vieille rue, le départ de Jean, le coin de terre où dormaient ses aïeux et qu'il s'imaginait aussi ce pays d'Asie, cette terre de boue où Victor était resté...

— Voyez donc : M. Steiner est magnétisé ! disaient alors les enfants.

— M. Steiner est somnambule !

— Hystérique, M. Steiner !...

Ils avaient, quelques-uns ayant lu, dans les

journaux, des articles sur la suggestion hypnotique — parié de lui « suggérer » de ne pas faire sa classe et de la quitter tout endormi.

Ils ne l'aimaient pas décidément. Pourquoi ? Peut-être tout simplement parce qu'ils ne le craignaient pas. L'amour des faibles est fait de respect et de peur.

Et, mathématiquement, M. Steiner arrivait, à l'heure dite, le mercredi et le samedi, avec une exactitude militaire. Depuis des années et des années, il n'avait pas retardé d'une seconde son apparition, le moment précis où, de sa voix lente et résignée, il venait dire, répéter et si doucement :

— Allons, messieurs, aujourd'hui nous allons expliquer la déclinaison forte... Ou la déclinaison faible... Ou la déclinaison mixte...

III

Or, un jour, un mercredi, les élèves de la classe d'allemand furent tout étonnés, à deux heures de l'après-midi, de ne pas voir arriver M. Steiner. La chaire était vide à l'heure où les bancs étaient pleins, et — événement incroyable — M. Steiner, pareil à ces automates qui sortent à la minute voulue dans les horloges mécaniques, n'avait pas montré son maigre profil. Stupéfaits, enchantés, les écoliers se regardaient d'un air narquois. Est-ce qu'il était mort, M. Steiner? Que lui était-il donc arrivé? Voilà qu'approchaient les vacances. M. Steiner, régulier depuis des mois, s'était-il donné cinq minutes de répit, bayant quelque part aux corneilles, continuant, à travers les rues, son rêve de dormeur éveillé ?...

Deux minutes, trois minutes avaient passé depuis le second coup de tambour, ce roulement qui annonce partout le commencement des

classes... Quatre minutes, cinq minutes... Cinq minutes de retard, lui, M. Steiner!... Oh! décidément, il était mort... S'il ne venait pas? S'il pouvait ne pas venir ?... Un remplaçant est toujours plus ou moins divertissant. C'est du nouveau. Et l'idée que M. Steiner était peut-être mort quelque part, bousculé par un fiacre, écrasé par un omnibus, égayait beaucoup les écoliers livrés à eux-mêmes, et qui déjà faisaient tapage, frappant des mains, tapant du pied.

Une tête grise et barbue, très chauve, apparut tout à coup dans l'encadrement de la porte.

— Voulez-vous vous taire !

La voix était rude et hostile. Toute la classe se tut. Le pion qui se montrait là, M. Lebas, passait pour *chien*. Très redouté, devant lui, on fit silence.

— M. Steiner n'est pas loin! ajouta M. Lebas. Vous savez comme il est exact!

Cinq minutes, six minutes. M. Steiner n'arrivait pas. Dix minutes. M. Lebas allait tout simplement monter en chaire et imposer une lecture quelconque à la classe. Mais, brusquement, M. Steiner parut. Il était rouge, congestionné, comme un homme qui a couru et, serrant sa ser-

viette de cuir contre son côté gauche, il épongeait, de sa main droite, son large front à demi découvert par son chapeau qui, penchant vers l'occiput, semblait près de tomber.

Tout essoufflé, l'air un peu fou, le regard plus vague encore que de coutume, le professeur s'excusa, salua M. Lebas, déposa sa serviette usée, s'essuya, se moucha en parlant dans son mouchoir même, comme pour rattraper le temps perdu :

— Messieurs, aujourd'hui, nous expliquerons l'adverbe... Il y a les adverbes de temps, les adverbes de lieu, les adverbes de quantité, les adverbes de qualité, les... je vous demande pardon...

Et il s'arrêta, la respiration lui manquant un peu et son cœur battant très fort comme une cloche éperdue... Il le sentait, y portant la main, qui sautait là, dans sa poitrine maigre... C'était cette course qu'il venait de faire, pour arriver à l'heure, ne point manquer la leçon... Oui, cette course, et aussi la visite à l'ambassade allemande, ce matin même, l'entrevue avec ce fonctionnaire roux et rogue, le refus qu'on venait de lui faire, brutalement, d'autoriser son voyage annuel en Alsace, sa visite à la tombe des *vieux*...

Il se doutait bien, depuis plusieurs jours, qu'on opposait, cette fois, des difficultés pour le passeport habituel, le permis de séjour. Pourquoi? Il était donc bien dangereux, M. Steiner, avec son petit bouquet de fleurs venu de France? M. Steiner avait rencontré, voilà deux semaines, son ami Reitz, de Sainte-Odile, qui lui avait annoncé la défense qu'on lui faisait de le laisser aller revoir sa maisonnette, enfouie là-bas, au pied des Vosges. *Ils* ne voulaient plus, *ils* étaient implacables, *ils* mettaient en interdit la frontière. *Ils* se moquaient bien et des fils, et des vieux, et des revenants, et des tombes !... Ils entendaient fermer, comme une prison, tout un coin de terre, cadenasser des âmes. Et depuis des jours, M. Steiner se disait que, cette fois, il ne saurait plus où passer ses vacances et que la lithographie d'Henner n'aurait pas, comme une sorte de rameau béni, sa ramille de sapin d'Alsace...

Mais il n'avait pas voulu s'en tenir au silence qu'on lui opposait. Il avait voulu savoir officiellement si vraiment l'entrée même du pays lui était fermée. Il était allé, ce matin, rue de Lille, à l'ambassade, et là, se heurtant à la froideur bourrue d'un employé quelconque — solide et

barbu — il avait appris que l'ordre était formel, la défense absolue. Une volonté raide se dressait comme une muraille entre lui et le cimetière de Schiltigheim. On ne passait plus. La terre d'Alsace était désormais plus éloignée que la Chine.

Et comme il s'étonnait, les larmes aux yeux et la voix prise, demandant : « Pourquoi ? mais pourquoi ? » l'homme lui répondait avec un sourire froidement gouailleur : « Parce que c'est comme ça ! »

— Alors, avait dit M. Steiner, c'est donc bien dangereux, un brave garçon qui va, une fois par an, se mettre à genoux sur une pierre mortuaire ?

Oh ! jamais, maintenant, M. Steiner n'oublierait le ton presque méprisant avec lequel les lèvres, cachées dans la grosse barbe aux poils roux, avaient répondu :

— Cela, c'est de la poésie ! de la poésie pure ! En administration on ne fait pas de sentiment.

Et l'homme àvait laissé M. Steiner suffoqué, prêt à bondir. De la poésie, l'humble visite d'un fils à ses parents morts ! De la poésie pure ! Du sentiment ! Et ce sentiment même, raillé, bafoué par ce fonctionnaire narquois qui semblait se

plaire à retourner l'aiguille dans la blessure !... De la poésie !... M. Steiner n'était pas un songe-creux ; mais cette sorte d'injure niaise jetée à son émotion, à son culte sans phrases pour ses chers vieux, lui semblait un blasphème lancé lourdement à quelque chose de sacré. De la poésie, le culte du souvenir ! Du sentiment, la fidélité aux pauvres disparus ! Et de quel ton cet homme avait-il prononcé ces mots : *sentiment, poésie !* Il semblait les écraser joyeusement entre ses mâchoires...

C'était cette visite à l'ambassade qui avait mis M. Steiner en retard. Il lui avait fallu attendre, faire antichambre, patienter, pour arriver à ce beau résultat, à ce soufflet moral, et, après l'entrevue, M. Steiner était demeuré un moment si étonné, comme assommé, qu'il avait, en sortant de l'hôtel, fait du chemin, par les rues, sans trop savoir où il allait... Il se répétait, avec colère, ce que lui avait dit l'Allemand... Il se redisait, avec désespoir, que c'était fini, fini, qu'il ne reverrait plus la vieille rue sombre où il avait grandi, où Jean et Victor étaient nés, ni le coin de terre où M. et Mme Steiner étaient endormis... Jamais, jamais !

Il oubliait tout, ne songeait qu'à sa vie désormais si changée, désemparée... à ses étés sans but, à ses vacances sans joie... Tout à coup, il s'aperçut machinalement, en regardant l'horloge d'un marchand, que l'heure allait sonner bientôt de sa leçon bi-hebdomadaire...

— Deux heures moins dix!

Et il était si loin, si loin encore du lycée ! Il hâtait le pas, cherchait l'omnibus des yeux, quêtait une voiture... Rien ! Les cochers ne répondaient pas, l'omnibus passait portant l'écriteau : *Complet*... M. Steiner courait alors, essoufflé, le cœur lui battant très fort, bousculant, bousculé et se disant :

— Ce serait *leur* faute!... C'est la première fois que cela m'arrive !... La première fois de ma vie !... La première, l'unique fois !...

IV

Les élèves s'amusaient un peu de voir M. Steiner rouge et s'épongeant dans sa chaire. Il n'était pas mort, évidemment, puisqu'il était là ; mais s'il avait une attaque d'apoplexie, tout à coup, en leur présence, un coup de sang, quelque maigre qu'il fût, ce serait curieux ! Non : il se remettait peu à peu. Moins essoufflé, il se reprenait à sa leçon, et, comme dans une hallucination bizarre, tout en expliquant les adverbes, il revivait cette heure douloureuse qu'il venait de vivre : il revoyait ce gros homme roux dont le rire narquois l'avait implacablement souffleté... Il arrêtait aussi sa pensée, brusquement, sur un mot, gros de sensations poignantes : Autrefois! Dans un assemblage de cinq lettres, tout un passé se redressait — le fantôme d'un passé — et, hochant la tête, voilà que M. Steiner, comme se parlant à lui-même, dans un soliloque attristé, se mettait

à entretenir ces enfants de la poésie des mots, de leur âme même, de tout ce qu'un adverbe peut contenir :

— *Ehemals !... Autrefois !* Ce n'est rien, n'est-ce pas, cet assemblage de quelques lettres, ce n'est rien ?... Mais il y a toute une vie, toute la vie d'un homme et toute la vie d'un peuple, là dedans... *Autrefois!* Ah! *autrefois, autrefois !... Ehemals !* Ce qui se passe à présent ne se serait point passé... Autrefois !...

— Tiens, La Palisse! dit un élève à demi-voix.

Mais M. Steiner n'entendait pas. Il continuait son monologue pour lui-même, pour se consoler, pour répondre aussi à l'interdiction de l'autre.

Et que de pensées encore dans ces autres adverbes de temps : *Wie lange ?* Combien de temps ?... *Wann ?* Quand ?... Ce n'est pas long, mais cela en dit long... *Wann ? Wann ? Wann ?...*

— Comprenez-vous la poésie de ces quatre lettres ? *Wann ?*

Les élèves se regardaient stupéfaits, se demandant ce que M. Steiner voulait dire. L'œil un peu hagard du professeur avait à présent des lueurs

de fièvre. La pensée du maître était loin, loin de la classe, loin dans le passé ou dans l'avenir. Cependant M. Steiner remarqua bien que ce mot de « poésie » avait fait sourire la classe. Ces jeunes visages avaient devant ce mot sacré, le rictus ironique du gros homme roux — tout à l'heure.

Alors, le maître d'allemand voulut protester contre cette ironie qui l'avait irrité chez l'homme et qui maintenant l'attristait chez ces petits :

— Mes enfants dit-il (il s'était laissé aller à les appeler « mes enfants », comme autrefois)... ne vous moquez pas du mot que je viens d'employer, même à propos d'un adverbe... il faut un peu de poésie dans la vie, un peu de rêve... C'est vrai... C'est l'idéal qui donne du prix à l'existence... Vous n'avez pas lu Apulée?... Non... Vous le lirez probablement... Eh bien ! vous verrez là que c'est lorsque l'âne d'Apulée eut mangé un petit bouton de rose qu'il cessa d'être un âne et redevint un homme... C'est une allégorie, vous entendez bien, une pure allégorie... Mais ce petit bouton de rose, il ne faut pas le négliger dans la vie, non, non, il faut le cueillir, il faut le manger... Ceux qui ne l'ont jamais, jamais rencontré, sont bien

malheureux, je vous assure, bien malheureux !

Les élèves devenaient ahuris.

On leur parlait de manger un bouton de rose ! M. Steiner n'était pas mort, encore une fois non, certainement non. Mais assurément, cette fois, il lui était arrivé quelque chose. Peut-être était-il devenu fou.

Un vent d'ironie passait sur la classe. Ces enfants s'étonnaient que leur professeur, si peu bavard d'ordinaire, parlât, parlât si longtemps, disant d'aussi étranges choses... Apulée maintenant? Il *exbliguait* Apulée ! Et un âne ! Et les roses !...

Et tout à coup ce fut bien pis, lorsque M. Steiner, avec une volubilité colère, se mit à leur répéter qu'il fallait avant tout, avant le latin, avant le grec, oui, avant le grec et le latin, apprendre l'allemand, le savoir couramment, l'écrire, le parler. Les enfants devaient bien savoir pourquoi.

— C'est la langue utile par excellence, répétait M. Steiner, la plus utile, celle que tout Français doit savoir, oui, tout Français... Vous m'entendez bien !... Vons m'entendez... Je ne m'explique pas !

Et il hochait le front d'un air résolu, M. Steiner, et il étendait, lui si doux d'habitude, sa grande main maigre toute menaçante sur ces têtes d'enfants rases comme des crânes de petits soldats.

Et, la colère le faisant parler, il semblait que son accent alsacien redoublât d'intensité, égayant les gamins avec cette *lanque* que *dout Vranzais* doit savoir.

— *Ils* savaient tous le *vranzais*, tous, tous ! disait M. Steiner. *Ils* nous *étudient chusque* dans nos *orichines..*, nos *itiômes...* les *lanques* romanes, les chansons *brovenzales*... Il faut que vous sachiez l'allemand, vous entendez, il le faut, il le faut !... Celui de vous qui n'apprendrait pas bien l'allemand serait non seulement un mauvais élève, mais un mauvais Français !

Tout en parlant, M. Steiner maintenant frappait le bois de sa chaire et le cuir de sa serviette. Oh ! il ne rêvait plus, M. Steiner ! Il avait l'air furieux, féroce, et les élèves se demandaient s'il allait, à la fin de l'année, tout à coup, devenir *chien !* Mais vraiment c'est qu'il ennuyait la classe avec ses recommandations soudaines, cette colère inattendue, cet éloge étonnant de la langue alle-

mande! Comment, on ne serait pas un bon Français parce qu'on n'apprendrait pas les adverbes de temps? *Ehemals! Wann? Wie lange?* C'était donc bien joli, ces fameux adverbes? Qu'est-ce que M. Steiner pouvait bien y voir? Il était donc amoureux de l'allemand, M. Steiner? En voilà une idée!

— Il nous ennuie avec son allemand!

— Un mauvais Français?... On est un mauvais Français à cause de l'allemand?...

— C'est donc un Allemand, M. Steiner?

— M. Steiner, c'est donc un Prussien?

Et cette idée, allumée comme un grain de salpêtre dans un de ces petits cerveaux, prit feu soudain et fit traînée de poudre. Un des enfants, sur un bout de papier, griffonna rapidement ces mots : « *Steiner Prussien! Conspuez. Faites passer!* » Et le papier courut de mains en mains, comme quelque télégramme rapide... Sur les bancs, à mesure que le griffonnage allait d'un élève à l'autre, une sorte de vent d'orage, de tempête gaie, agitait les têtes, faisait flamber les regards... Oh! la bonne idée! Bravo! à la bonne heure! C'est vrai, l'homme qui s'extasiait ainsi sur la langue allemande méritait bien qu'à son tour on lui donnât une leçon!

— Monsieur Thorel, dit M. Steiner brusquement, qu'est-ce que ce papier, je vous prie, que M. Saboureau vous a passé?

L'enfant, railleur, tenant le papier dans ses doigts, répondit vivement :

— Ce n'est rien.

— Si ce n'est rien, dit le professeur, pourquoi avez-vous ri en le lisant?

— Monsieur, j'ai ri parce que je suis gai! fit Thorel. Il n'est pas défendu d'être gai?

Toute la classe trouva que Thorel avait de l'esprit.

— Apportez-moi ce *babier!* dit M. Steiner.

— Ce *babier?* répéta l'enfant.

Décidément, oui, il avait de l'esprit et du courage, Thorel. Il *imitait* M. Steiner devant M. Steiner. Bravo, Thorel!

— Apportez-moi ce *babier!*...

— C'est du *babier planc!*

— Apportez-le-moi!... Apportez-le-moi, redit M. Steiner, qui s'était levé, mécontent.

L'enfant se leva à son tour, sur son banc, faisant face au professeur, ses grands yeux noirs hardiment braqués sur les yeux bleus du pauvre diable et, déchirant vivement le papier, Thorel répondit :

— Non, monsieur !

Il émiettait le papier et le roulait en boulette, pendant que M. Steiner, devenu pâle, disait :

— Monsieur Thorel, monsieur Thorel, *fus* aurez une heure de *gonsigne*.

— C'est *pien*, riposta l'enfant.

Alors, ce fut comme un signal. Il semblait que ces petits n'attendissent qu'une affirmation de volonté du professeur pour protester contre les longs mois de mansuétude, les mois où M. Steiner leur avait paru trop bon, trop doux, presque comique de douceur. Tant de faiblesse accumulée devenant brusquement une révolte leur paraissait de l'arbitraire, une irritante tyrannie. De quel droit avait-il, soudain, de la volonté, de la sévérité, ce brave homme qui n'avait montré jusqu'ici que de la bonté?

Intolérable ! Et aussitôt, comme si le chœur eût été longuement répété ; — tout à coup, avec un ensemble étonnant, une extraordinaire précision d'attaque, une explosion de chant emplit la classe.

Une voix unique avait dit : *Conspuez !*... Une clameur monta, régulière, bien scandée, avec de

sourds frappements de pieds accompagnant le chant qui grondait, malgré les cahiers mis devant les bouches, pour dissimuler les mouvements des lèvres :

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Conspuez!
Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Prussien !

M. Steiner eût vu, devant lui, apparaître tout à coup le monstre aux replis tortueux d'Hippolyte, le dragon vert des Tonkinois ou la Tarasque tarasconnaise, qu'il n'eût pas été plus stupéfait. Il se tenait debout, sa grande bouche ouverte, effaré, écoutant ce chœur montant jusqu'à lui, et il cherchait à saisir ce que disait ce couplet chanté sur un rythme bizarre, sautillant et martelé... Il reconnaissait bien son nom, Steiner, mais précédé et suivi de mots qui lui semblaient indistincts, qu'il ne comprenait pas... Et le refrain continuait, acharné, railleur, hostile, insultant, grossissant à mesure que la stupeur de M. Steiner grandissait et que croissait l'audace des chanteurs se surexcitant, s'éperonnant les uns les autres :

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Conspuez...

Il comprenait maintenant... Il entendait... *Conspuez Steiner!* La gaminerie de ces enfants se révoltait contre sa faiblesse... *Conspuez Steiner! Conspuez Steiner!* C'était le refrain habituel des écoliers en émeute, la *Marseillaise* des salles d'étude et des cours... Il avait envie de hausser les épaules. Pauvres enfants qui ne comprenaient pas ce qu'il voulait leur dire avec la poésie dont la vie a besoin!... Ils sauraient, ils apprendraient plus tard à leurs dépens ce qu'il avait voulu leur expliquer!... Hélas, oui, ils l'apprendraient! Mais, tout à coup, dans ce refrain continu, rebondissant, incessant, M. Steiner reçut comme un coup sur la tête, et à la fois comme un coup de couteau dans le cœur... Prussien! Que disaient-ils là? *Prussien!* Ils accolaient, ces malheureux, à son nom de Steiner, Pierre Steiner, fils de Paul Peter, cette épithète de Prussien contre laquelle tout son sang protestait, et le sang, versé ou tari, de tous les siens!... Prussien, lui! Prussien!

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Prussien!

Il y avait, sur son pauvre visage blême, une stupeur, un effroi, un hébétement, quelque chose de fou, comme s'il eût été saisi par une hallucination de l'ouïe, comme si sa vue se fût troublée. Il levait à demi les bras, dans un geste inachevé, voulant arrêter au passage, saisir au vol, ce refrain qui montait... Et de ses lèvres toutes tremblantes, dans un balbutiement effrayé :

— Eh bien?... Eh bien?... Eh *pien?* répétait M. Steiner, interrogeant il ne savait quoi, la classe entière, cette clameur même, cette chanson, cette insulte... Eh *pien?* eh *pien?*

Mais la révolte était lancée, la poudre allumée. La chanson n'allait plus cesser. Toute colère de M. Steiner ne pouvait que l'activer, toute supplication que la rendre plus ironique et plus méchante...

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Prussien!

Il ne savait plus que faire. Il restait muet, devant cette classe soulevée, amusée de son air na-

vré, de son silence, de sa pâleur, de son geste, de cet accablement qui le gagnait. Muet, il était muet, sentant son cœur se soulever, se gonfler, l'étouffer... Muet, et des larmes lui montaient aux yeux, de grosses larmes qu'il ne voulait pas laisser voir, qu'il écrasait, baissant les paupières...

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Conspuez!

— Messieurs...

Il voulait maintenant commencer une phrase, dire quelque chose, en appeler au sentiment, à la justice innée, jusque dans cet « âge sans pitié ».

— Mes enfants...

On ne l'écoutait pas. On ne l'entendait même pas. La chanson tourbillonnait autour de la chaire, volait, bourdonnait comme un vol d'abeilles, avec du venin dans ses piqûres.

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Prussien!

Et le mot le faisait tressaillir, le secouait de la tête aux pieds, le cinglait à chaque fois qu'il le

recevait, comme un coup de fouet dans le visage. Il poussait des exclamations sourdes, douloureuses, des cris indistincts d'homme amputé.

— Oh! oh! oh!

A la fin, une larme tomba de ses yeux, glissa lentement sur sa joue maigre et, pendant qu'il l'essuyait d'un geste lassé, un enfant dit :

— Alors, s'il pleure, ce n'est pas un homme!... Un professeur qui pleure!

C'est pis que l'étranger pour l'écolier, un professeur : — c'est l'ennemi.

M. Steiner ne pleura pas. La grosse larme essuyée fut la seule que virent les enfants. Il ne pleura pas, il se raidit et, la main droite crispée au dossier de sa chaise, il se laissa tomber lourdement sur le siège, restant là, essayant de se redresser, de relever le front, le mot *Prussien* lui entrant dans les oreilles comme une vrille et le taraudant jusqu'au cerveau...

Et ce fut ainsi jusqu'à ce que la fatigue s'abattit sur les chanteurs. Cette poignée d'enfants blonds ou bruns, adorés, adorables — mais féroces comme tous les ignorants — lacérant cet homme immobile, martyrisé et innocent... Puis, ils se lassèrent, les bourreaux, et la classe

s'acheva dans le silence, devant M. Steiner égaré, l'esprit perdu, et les enfants bavardant de leurs petites affaires, projets de vacances, parties de plaisir...

Quoique présent, M. Steiner n'était plus là... Il se demandait si le sang, lui montant aux tempes, n'allait pas le foudroyer, le faire choir, comme assommé, le front battant le bois de la chaire. Des atomes dansaient devant ses yeux devenus troubles ; il ne voyait plus, il n'entendait plus, il ne bougeait plus. Ataxie ou apoplexie, c'était la fin... Et si c'était la fin, tant mieux ! Lui, Prussien ?... Ah ! les méchants !

Il se retrouva, au roulement du tambour, lorsque fut donné le signal de la sortie, et alors il essaya de leur faire comprendre combien ils avaient été injustes, atroces ; il avait presque envie de dire lâches. Il allait le dire peut-être, lorsque son accent alsacien, sa harangue, le ton dolent et plein de reproches dont il commença son : *Mes envants*, ralluma du coup la chanson, comme un aspic engourdi :

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner.

Et ce fut dans un concert ricaneur, un tapage

insultant, sous le refrain mauvais des écoliers, que M. Steiner sortit de la classe, désespéré, tête nue, ramassant à peine ses feuillets de papier dans sa serviette noire et s'en allant, en titubant presque, sous la lapidation de l'outrage :

Conspuez Steiner,
Conspuez Steiner,
Prussien!

Il avait l'air d'un fou, M. Steiner, en traversant les cours pour regagner la rue. Il allait droit devant lui, chancelant et pourtant marchant d'un pas rapide, écartant les élèves des autres classes pour arriver plus vite. Il se heurta contre le censeur qui passait et il ne le salua même pas, ne l'ayant point reconnu. Il allait, il allait. Il avait hâte d'être loin, très loin. Il avait hâte d'être seul.

Dans la rue, il regardait, çà et là, d'un air vague, marchant sans savoir où le menait *sa bête* qui, machinalement, reprenait le chemin du logis, la rue Caumartin, la rue d'Amsterdam, tandis que l'esprit battait la campagne, revenant obstinément cependant à cette réalité, à cette souffrance, à cette insulte qui lui tintait aux oreilles comme un son de cloche obstiné, qui lui trouait le front de sa douleur de trépan :

— Prussien ! Prussien ! Prussien !

Oh ! cela, cela, fallait-il tout de même qu'ils fussent féroces pour avoir trouvé, inventé cela, ces enfants ! Prussien ?... Les imbéciles ! Prussien, lui ! Prussien ! Après tout, ces petits, ils ne savaient pas !... S'ils avaient su !... Et il montait, marchait, se heurtant aux passants, frôlant les roues des fiacres, las maintenant et brisé comme par une sorte de courbature... Il allait, regagnant le petit logis où il y avait, avec les photographies jaunies des siens, un brin desséché de sapin d'Alsace... Prussien !... Il s'arrêta, ou plutôt tomba, près de sa maison, sur un des bancs du square, aux Batignolles, sur le banc d'habitude où tant de fois, tant de fois, il avait songé, rêvé au passé, aux êtres et aux songes disparus...

Il s'y affaissa, sa serviette sur les genoux, le dos courbé, cassé, restant là comme un mannequin de cire, abîmé dans des pensées tristes, des visions lointaines...

Prussien ! Et il revoyait la petite rue strasbourgeoise, la maison natale, la vieille enseigne de fer, les cheveux blonds de Jean et les joues roses de Victor, et les arbres de Noël qui, joyeusement,

illuminaient la pâle figure de la mère... Et c'étaient des fantômes, autant de fantômes qui revenaient... Et la mère, et Victor, et Jean, tous étaient bizarres, inquiétants comme les apparitions des rêves... Puis c'était le canon, les départs, les séparations, les morts, les tombes... Prussien !

Et, au bout de tout — barrant désormais sa vie — ce mur, ce mur humain, l'ironie du gros homme roux se dressant entre la terre natale et lui, et disant froidement : « En administration, on ne fait pas de sentiment. » Prussien !...

Et désormais il vivrait ainsi, M. Steiner, solitaire, chassé loin de la pierre de ses morts, séparé de tout... Prussien !... S'ils avaient su, encore une fois, ce qu'ils avaient fait, ces enfants, s'ils l'avaient su !

Peut-être aussi était-il trop bon pour eux, trop faible. En ce monde, la force était tout. La force ! Eh bien ! non, il la haïssait, la force brutale, il la méprisait, il la maudissait ! La force ! C'était la force même qui le livrait à la risée de ces petits ! Ce qu'ils bafouaient en lui, c'était la force, la force mauvaise qui arrachait les enfants à la

patrie, au foyer, à tous. C'était sur lui que les écoliers se vengeaient d'*eux!*

Prussien! M. Steiner, Prussien!... Le dernier outrage qu'on eût pu lui faire, le dernier, le dernier — et quel jour choisi pour cela!

— Ils ne savaient pas, balbutiait-il, ressassant la même idée de pardon et de pitié, ils ne savaient pas!

Et le soir, toujours immobile, l'œil perdu, songeant à tout ce qu'il y avait de brisé, de fini, d'aboli dans son existence qui serait peut-être longue encore, mais toujours triste, toujours monotone, toujours solitaire, M. Steiner était encore là, sur le banc du square, aussi perdu dans ce grand Paris que le grain de gravier qui criait sous les pas des promeneurs devenus plus rares...

—Eh bien! lui dit, en lui frappant sur l'épaule, un vieux gardien qu'il connaissait, un *pays*, avec la médaille militaire et le ruban rouge sur la poitrine; vous ne rentrez pas, Monsieur Steiner? Il va pleuvoir! Il pleut déjà!

— Tiens, c'est vrai, dit M. Steiner.

Il se leva comme un automate.

— Merci, monsieur Hœfer, merci !

Et, machinalement, serrant contre lui sa serviette de cuir, il suivit, jusqu'à la grille, l'allée du square, hochant la tête, et, comme s'il eût parlé à des ombres :

— Eh bien ! Jean, eh bien ! Victor, eh bien ! mes vieux, mes chers bien-aimés, qu'en dites-vous ? Prussien ! Prussien ! Prussien !... Moi, Pierre Steiner ! Quand cela finira-t-il ? Prussien ! Prussiens aussi le père et la mère que ronge la vieille terre d'Alsace... Prussien !... Jusques à quand ?... *Wann ! Wann ! Wann !*

LE PANTALON ROUGE

A Madame Albert Blum.

I

— Mon ambition! Elle est bien simple; mais elle est immense! Soldat, je voudrais être le premier pantalon rouge qui rentrerait à Strasbourg le jour où il y aurait un drapeau tricolore sur la flèche du Munster!

Le lieutenant Heilbronn répétait souvent ces paroles, exprimait ce vœu en souriant, mais d'un sourire qui, tout en paraissant railler tristement une espérance irréalisable peut-être, avait cependant l'expression de joie, de la certitude. Une

certitude intime, celle du poète qui croit à son rêve, du fervent assuré de sa foi.

C'était à Strasbourg qu'il était né, que vivaient ses *vieux* dans l'antique maison de la rue de la Mésange où, sous le buste de bois sculpté représentant Gutenberg, se lisait toujours la vieille enseigne française : *J.-J. Heilbronn imprimeur-libraire.* L'imprimerie des Heilbronn datait de loin et constituait la fortune des braves gens. De père en fils, on y avait imprimé là, tantôt en caractères français, tantôt en lettres gothiques et en langue allemande, de bons vieux livres populaires qui disaient les légendes, les coutumes de la vieille Alsace, les chroniques militaires du temps de la Révolution et de l'Empire, les histoires de Ney, de Kellermann, de Rapp et de Kléber, celles aussi des campagnes d'Afrique, des guerres de Crimée, d'Italie, du Mexique. Et les Heilbronn avaient toujours remarqué que les acheteurs les plus fidèles, les lecteurs les plus chauds de ces sortes d'almanachs patriotiques, c'étaient les braves gens des campagnes à qui l'on avait négligé d'apprendre le français et qui, dans leur langage alsacien, parlaient avec attendrissement de la chère *Mutterlein*, la France.

La maison Heilbronn était célèbre au pays d'Alsace. Elle imprimait aussi des imageries militaires, comme certaines fabriques d'Épinal, et la première fois que le lieutenant Heilbronn avait vu ce pantalon rouge qu'il portait maintenant, c'était en découpant les feuilles de papier représentant les petits soldats que vendait son père.

Son père? Non. Son grand-père plutôt. Lorsque l'année terrible était venue, le grand-père avait eu pour successeur Pierre, très souffrant depuis le siège et qui venait de se marier. L'aïeul cédait alors sa maison aux nouveaux époux qui, un moment, eurent la tentation de tout vendre, d'opter pour la France et de quitter le vieux logis pour ne pas entendre, sur le pavé de la rue de la Mésange, le bruit des talons des soldats prussiens. Mais l'aïeul tenait à l'imprimerie ; elle l'avait fait vivre et il lui semblait que son fils n'avait pas le droit d'abandonner ce coin de terre.

Un atelier d'imprimerie, c'est aussi un poste de combat. On peut résister par le livre. Ces naïfs almanachs que lisaient, le soir, les paysans des villages voisins, tel le *Grand Messager boiteux de Strasbourg* qui s'en va clopin-clopant sur sa jambe de bois, tendant un pli cacheté à de bon-

nes gens, tandis que le clocher du Munster apparaît entre le soleil et la lune, ces petits livres — gros de faits et de souvenirs — on pouvait les répandre dans les fermes, les campagnes. Parler de la Smala, de Mazagran, de Zaatcha, de Sébastopol, de Solférino, de Puebla, à ces braves gens qui achèteraient toujours les publications populaires de la maison Heilbronn, c'était encore leur parler de la France. M. Heilbronn pouvait être utile à Strasbourg. Loin de Strasbourg, il se perdait dans la foule des émigrés.

— Reste à ton poste, va, disait le vieil imprimeur. Je sais que c'est dur. Mais il le faut. Si nous cédons tout le terrain aux *Schwobs*, il n'en restera plus pour les Français. Gardons la place !

Et c'est ainsi que le jeune ménage était demeuré là, dans ce logis où bientôt le vieux mourait, où naissaient des enfants, une fille d'abord, puis, vers 1874, un fils, qui devait être le lieutenant Maurice Heilbronn.

Jusqu'à l'âge de dix ans, Maurice n'avait pas quitté Strasbourg. Ses premières années se passaient dans la demeure familiale, parmi les livres, les ouvriers imprimeurs, les images d'autrefois.

Les Heilbronn sortaient peu, gardant, selon le mot du grand-père, le poste de combat, attendant ils ne savaient quelle combinaison, quel effort ou quel miracle qui ramènerait dans la rue de la Mésange des soldats français pareils aux petits troupiers des vieux chromos.

Le petit Maurice avait déjà son rêve, et, lorsque, dans l'atelier, quelque vieil imprimeur, ancien soldat d'Italie, le vieux Wolf, le correcteur, à demi estropié depuis Gravelotte, lui parlaient du passé, de ce cher autrefois où il y avait des chasseurs à pied autour de la statue de Kléber et où c'était la musique du régiment de dragons français qui jouait sur la promenade du Broglie, l'enfant alors répondait, en serrant ses petits poings :

— Ne craignez rien, père Wolf, vous les reverrez, les dragons français, et, quand je serai grand, je veux être le premier pantalon rouge qui rentrera à Strasbourg !

II

C'était son rêve d'enfant. Ce fut le beau songe de sa jeunesse. Le petit Freytag, le fils du grand brasseur, voisin de l'imprimerie — la brasserie toujours joyeuse, *A la Cigogne* — souriait parfois de ces ambitions et Maurice lui disait alors :

— Cela ne te tenterait donc pas, toi, de porter l'uniforme que tes oncles ont porté et de gagner, comme eux, une croix sur un champ de bataille ?

Et il montrait au petit Freytag les imageries d'autrefois, les feuilles en couleurs publiées par le grand-père et qui représentaient des soldats de toutes armes : grenadiers aux lourds bonnets à poil, voltigeurs de la garde avec des épaulettes jaunes et des tuniques galonnées de blanc, artilleurs aux pompons de crin rouge retombant sur le schako, zouaves à longues barbes fauves avec leurs petites vestes, leurs turbans, leurs larges

culottes bouffantes, lanciers qui ne ressemblaient pas, malgré tout, à des uhlans; hussards bleus, hussards rouges, cuirassiers, carabiniers avec des soleils sur leurs cuirasses couleur d'or — et le petit Freytag, regardant ces images qui lui semblaient en effet bien belles, disait :

— Oui, un de ces uniformes-là, je l'aimerais! Mais je laisse faire papa. Ce que papa me dira de faire, je le ferai!

— Moi, répondait alors Maurice nettement, je porterai le pantalon rouge.

Il le voulait et M. Heilbronn, l'imprimeur, ne s'opposait pas à cette volonté d'enfant. L'ambition même du petit lui faisait monter aux yeux des larmes orgueilleusement attendries. Sans doute eût-il préféré que son fils continuât, comme il continuait lui-même, à faire prospérer la vieille maison léguée par les générations de maîtres typographes. Mais n'avait-il pas une fille? Plus âgée de trois ans que Maurice, elle se marierait un jour, et ce serait le gendre qui hériterait glorieusement la tradition des Heilbronn, publierait, malgré la mauvaise humeur des autorités allemandes, ces petits livres où l'on parlait aux lecteurs d'aujourd'hui des légendes fran-

çaises d'autrefois, où revivaient en des biographies populaires les généraux de la vieille Alsace, Kléber, Kellermann, Rapp, où l'on citait Corneille, Hugo, Michelet, tous ceux qui, dans leurs paroles éternellement vivantes, incarnaient l'âme de la France.

Quand Maurice eut dix ans, M. Heilbronn résolut de l'amener à Paris. On le mettrait au lycée ; il étudierait, se préparerait à Saint-Cyr et, tandis que les parents demeureraient à Strasbourg — sortes d'otages attendant l'avenir — il deviendrait ce qu'il voulait être, ce qu'il avait voulu être toujours, dès sa première enfance, un officier français.

Il y eut des pleurs, de silencieuses étreintes, dans le logis de la rue de la Mésange, lorsqu'un soir d'octobre, M. Heilbronn prit avec le petit Maurice le train de Paris. La mère, avec ses pauvres yeux rouges, essayait de sourire ; la sœur Marcelle, déjà grande fille, embrassait doucement Maurice en lui disant tout bas : « Tu as raison ! » Les ouvriers avaient demandé à voir une dernière fois *monsieur Maurice*, et, comme le vieux Wolf se mordait la moustache, l'enfant lui dit :

— Tu sais, au lycée, je vais déjà porter le képi français — oui, de la même forme que le tien !

M. Heilbronn, l'air très jeune avec ses quarante-deux ans, plus ému qu'il ne voulait le paraître, avait, le matin, conduit Maurice au petit cimetière où dormait le vieux et, tout bas, l'enfant avait dit au grand-père endormi sous l'herbe et dont il revoyait maintenant le front chauve, les yeux bleus pensifs et la barbe blanche :

— Cher bon grand-père, je te jure, tu me verras revenir à Strasbourg avec le pantalon rouge !

Le petit Freytag aussi était venu souhaiter bon voyage à son camarade et M. Freytag, le brasseur de la *Cigogne*, avec son fils.

— Vous ne venez pas avec nous à Paris, voisin? avait dit M. Heilbronn.

— Vous ne voulez pas que ces deux petits fassent route ensemble dans la vie? avait ajouté Mme Heilbronn, pourtant bien triste.

Mais le brasseur, très doucement :

— Non, madame Heilbronn. Non. Chacun son idée, chacun son chemin !

Et les deux enfants s'étaient embrassés, très tendrement, car ils s'aimaient.

Alors, à la nuit tombée, on avait mené lentement à la gare de Paris — la grande gare toute pleine de bruit avec ses immenses peintures allégoriques représentant des images de la gloire allemande — le petit Maurice, très pâle. Mme Heilbronn et la sœur Marcelle voulaient accompagner jusqu'au wagon l'enfant qui partait. Maurice était déjà installé dans le compartiment que la mère, debout sur le marchepied, lui demandait encore avidement son front, ses joues, ses lèvres, tandis que la sœur serrait dans ses mains les mains du petit.

Sur le quai, le vieux Wolf contemplait l'enfant et lui disait, la voix étranglée :

— Au revoir, monsieur Maurice !

Quand le train partit, avec le coup de sifflet qui est comme le coup de stylet des séparations, le père et le fils se mirent à la portière, penchés, envoyant des baisers à ces êtres chers qui agitaient des mouchoirs dans la nuit — ces mouchoirs qu'on suit seulement des yeux comme les voiles blanches sur la mer, la mer brumeuse de l'inconnu...

Et, lorsque Maurice ne vit plus les taches blanches qui étaient comme les palpitations des âmes de la mère et de la sœur, il se laissa tomber sur les coussins du wagon et, comme un enfant qui s'endort, pencha sa joue vers l'encoignure, non pour dormir, mais pour pleurer.

III

A la frontière, il fut consolé. Parmi les douaniers qui examinaient ses bagages et les gendarmes promenant leur tricorne, il aperçut quelques soldats en pantalon rouge, presque pareils à ces petits fantassins dont il avait tant de fois découpé les images, au fond de la boutique de l'imprimerie paternelle.

Et ce fut avec une joie de découvreur de monde qu'il jeta ce cri, ses petits doigts se crispant à la main de M. Heilbronn :

— Papa, en voilà, en voilà, des pantalons rouges !

C'était cet uniforme qu'il porterait un jour, mais avec des galons d'or. Comme il fallait travailler ! Comme il allait travailler ! Et alors les années dures, les mélancoliques années du collégien séparé de sa famille commencèrent. Il connut les longues journées de congé de l'enfant

sans parents qui préfère les promenades, pourtant mélancoliques, avec les camarades aux sorties chez le *correspondant* qu'on ennuie, qui fait par devoir ce que les parents font par joie. Il connut les tristesses lourdes de l'internat, la prison qui lui était chère cependant, car elle lui semblait déjà la caserne. Puis il y avait, pour consolation, les vacances où, de Strasbourg, venaient M. et Mme Heilbronn, tantôt l'un, tantôt l'autre, promenant alors le collégien à travers Paris ou, à l'automne, l'emmenant « au pays », où Maurice retrouvait la vieille imprimerie avec sa bonne odeur d'encre et les ouvriers qui faisaient répéter au petit ce qu'on disait *chez nous autres*, de l'autre côté de la nouvelle frontière.

— Est-ce qu'on nous oublie, monsieur Maurice?

Non, l'enfant leur contait ce qu'il lisait dans les livres, ce que lui enseignaient ses professeurs : qu'il n'y a pas de droit contre le droit, point de prescription contre certaines iniquités de la violence et que certaines blessures ne se ferment jamais. Jamais. Alors le vieux Wolf hochait la tête et, se rappelant les clairons de Magenta, l'ancien soldat, l'œil humide, voyait déjà les

camarades réapparaître sur le Broglie et placer des sentinelles — comme autrefois — au milieu du pont du Rhin.

— Oh ! il faut attendre, mon bon Wolf, interrompait l'enfant. Je t'ai promis d'être le premier pantalon rouge qui rentrerait à Strasbourg.

— Attendre ! C'est une consigne qu'on nous donne depuis longtemps, répliquait l'imprimeur. A force d'avoir attendu, nous finirons tous par être couchés sur la colline, là-bas, et les casques à pointe seront toujours logés dans leurs forts nouveaux. Les années passent et les gens s'en vont !

Les années passaient en effet. L'enfant était devenu un jeune homme. Ce n'était plus un collégien qui pouvait librement aller revoir la rue de la Mésange : c'était un saint-cyrien qui portait maintenant l'uniforme du premier régiment de France et qui, dans deux ans, aurait le premier galon de sous-lieutenant. Il avait opté pour la patrie. Les parents restaient à Strasbourg, gardant le logis, défendant le vieux fonds d'imprimerie contre les nouveaux établissements de typographie purement allemands. C'était la fortune de leurs enfants qu'ils gardaient ainsi. La

sœur de Maurice épouserait — c'était convenu — quelque brave garçon qui continuerait la renommée de la maison, avec la vieille image de Gutenberg sur la couverture des almanachs, des almanachs Heilbronn, aussi répandus que le légendaire *Boiteux*.

Et comme Maurice ne pouvait plus, maintenant, aller à Strasbourg, les parents venaient en France, et les joies de famille, ce n'étaient plus les fêtes intimes dans le logis paternel, avec les vieilles bouteilles poudreuses, alignées sur le poêle et débouchées pour boire *à ce qu'on savait bien* avec les amis du voisinage ; c'était le dîner du restaurant, la mère entrant toute fière au bras de ce beau garçon portant l'élégant schako bleu à plumes de coq, rouges et blanches, contemplant ce fils, brun, mince, bien pris, avec une fine moustache noire et lui disant gaiement, en lui montrant le drap garance à bande bleue :

— Eh bien ! le voici, le pantalon rouge !... Mais comme il sera plus flambant, cher petit, quand tu le verras entrer là-bas !

Une des émotions de la vie de M. Heilbronn — une des fiertés du jeune saint-cyrien — ç'avait été, dans la revue de Juillet, le défilé du bataillon

de Saint-Cyr sur la pelouse et devant les tribunes de Longchamp. Quelques heures auparavant, les parents — la sœur Marcelle aussi était là — arrivés, la veille, d'Alsace, avaient cherché, au bord de l'eau, dans les arbres, le bataillon qui, les fusils en faisceaux, faisait halte. Le soleil criblait de rayons ce bouquet de hêtres, traversait les branches, plaquait de lumière ce fourmillement pittoresque et gai de jeunes hommes en clairs uniformes. Et, parmi eux, M. et Mme Heilbronn voulaient voir leur Maurice, ne l'apercevaient pas, trouvaient que ces jolis garçons bruns se ressemblaient tous.

Et s'il n'était pas là? S'il était retenu à Saint-Cyr?... S'il était malade?

— Savez-vous où est Heilbronn? demanda la mère à un saint-cyrien qui fumait sa cigarette.

— Le sergent Heilbronn?... ajouta Marcelle toute fière.

Le saint-cyrien salua, la main au schako:

— Sa compagnie est là-bas... Voilà le capitaine Driant... Tenez!

Alors vivement ils allèrent un peu plus loin, et, en effet, dans un groupe, riant, causant, en son bel uniforme, ils avaient aperçu Maurice — et de

quel cœur ils l'avaient embrassé ! La sœur Marcelle le trouvait superbe avec ses épaulettes de laine et le galon d'or sur la manche. Mais comme ils commençaient à causer, les questions se pressant : « Es-tu content? T'es-tu bien porté? Je ne te demande pas si tu as de bonnes notes? Sergent! Est-ce qu'on ne vous fatigue pas trop? » tout à coup un coup de clairon avait traversé le dessous de bois et, lestement, avec une alacrité joyeuse, les saint-cyriens, courant aux fusils, prenaient les armes, formaient les rangs; le capitaine, à cheval, leur criait : « Allons, arche! » et les parents voyaient disparaître Maurice sans avoir le temps de lui donner un dernier baiser.

Mais ils l'avaient revu, du moins une heure après, dans le bataillon admirable où, tant de jeunes hommes rapprochés par un même sentiment, les gants blancs, les pantalons rouges, les fusils à l'épaule, ne formant qu'une seule ligne d'acier, de rouge et de blanc — le premier régiment de France passait, sous le hourra de la foule, devant les tribunes où les cœurs battaient, où les mains agitaient les mouchoirs, où les yeux gonflés s'emplissaient de larmes. Larmes de joie, larmes d'orgueil, larmes d'espoir, larmes de ter-

reur aussi. Au loin, la poignante marche de *Sambre-et-Meuse*, pénétrante et mâle, jetait son accompagnement qui disait, non pas les faciles triomphes, mais les résolutions tragiques du sacrifice — et les cuivres sourds marquaient le pas du bataillon en marche.

Et Maurice était là, parmi les vivants espoirs acclamés d'une foule, presque de tout un peuple! C'était lui qu'on saluait ainsi, avec tant d'autres, porteurs comme lui des destinées de la patrie! La mère avait cru le reconnaître — de si loin — parmi ces jeunes gens défilant avec une correction superbe qui arrachait, dans les tribunes, des bravos à de vieux messieurs à moustaches grises portant des rosettes à la boutonnière. La vieille armée, l'armée d'hier, saluant l'armée de demain!

Et il y avait eu aussi un jour de joie profonde pour Maurice et pour la maman venue seule, cette fois, de Strasbourg, afin d'assister au *triomphe*, à cette fête de fin d'année, présidée par le *Père Système*, cavalcade et défilé, qui clôt allègrement les dures années d'études, sert de jour de baptême à la promotion qui part, le *Père Système* de la promotion des anciens ayant à son côté le président des fixes suivi de son Conseil et baptisant

d'un nom de gloire les « hommes » jusque-là sans titre.

La mère avait visité le grand couvent de Mme de Maintenon devenu la caserne des officiers futurs, contemplé ces murailles grises, ces murs d'une vétusté solennelle, ces grandes cours, ces esplanades, regardé les statues de soldats, déchiffré, avec attendrissement, dans une immense salle qui leur semblait un parloir, les tableaux d'honneur où, en lettres rouges, sur la plaque de marbre blanc — comme en traits de sang — étaient inscrits les noms des saint-cyriens morts à l'ennemi, tombés avec la demi-épaulette du sous-lieutenant ou sous les étoiles du généralat.

— Mon Dieu, disait la mère, pourvu qu'on ne me le tue pas aussi !

— Bah ! maman, tu sais, si c'était en plantant le drapeau sur le Munster, eh bien ! vrai, je signerais le traité tout de suite !...

— Veux-tu te taire, méchant enfant !

Les bonnes gens de la rue de la Mésange en avaient, avec ces journées de soleil, pour un an de beaux souvenirs et de propos attendris.

D'ailleurs les lettres de Maurice arrivaient,

pleines de détails, chargées d'espérance. C'était la vie même des Heilbronn, cette existence lointaine du futur officier.

Officier! Il allait l'être. Il sortirait dans un bon rang. Quelques camarades le poussaient à demander à entrer dans l'infanterie de marine, à faire campagne à Madagascar ou dans l'Indo-Chine. On arrivait plus tôt et la perspective d'ajouter plus vite un galon à un autre tentait sans doute Maurice. Mais il lui semblait que ce n'était pas pour les aventures coloniales qu'il avait choisi ce métier de soldat, et les parents le suppliaient de ne point quitter la terre de France. Maurice eût semblé expatrié là-bas.

Au sortir de l'Ecole, c'est donc en France qu'il avait tenu garnison. Le régiment de ligne du jeune sous-lieutenant était à Versailles. Et les Heilbronn pouvaient, sans risquer un grand voyage, venir embrasser leur Maurice. Sans être vieux, ils se fatiguaient. Le père, tout en se promenant avec *son* officier par les bois de Satory, lui exprimait ces inquiétudes que donne la vie, aux premières ombres du crépuscule: Madame Heilbronn se demandait ce que deviendrait Marcelle. Le projet d'autrefois ne semblait pas se réaliser vite. La

jeune fille ne voulait pas, certes, épouser un Allemand, et comment un Français irait-il s'établir à Strasbourg ? On pourrait bien, il est vrai, vendre l'imprimerie, venir en France, mais c'était donner pour rien, sacrifier un établissement qui avait valu cher. D'ailleurs, M. Heilbronn ne voulait pas laisser là, abandonner ses ouvriers qui, depuis des années, étaient pour lui des amis. Que deviendraient-ils, les pauvres gens, si l'imprimerie passait en d'autres mains, des mains allemandes peut-être ?

Maurice demandait des nouvelles de tout ce monde qui avait entouré d'affection son enfance. Le petit Hiker qui l'aidait à découper les images ? Il était mort. Et le vieux Wolf ? Toujours solide, avec son entêtement d'Alsacien, l'espoir de voir *M. Maurice* se promener sur le Broglie, en pantalon rouge.

— Je l'ai juré, disait alors Maurice, devenant très grave.

Et le camarade d'enfance Freytag ?

Ah ! celui-là !...

Celui-là avait endossé l'uniforme allemand, mis le casque à pointe. Il était porte épée. Joli garçon, très instruit. Le brasseur de la *Cigogne*,

ayant pour clients ces messieurs du corps des officiers, avait dit à son fils : « L'uniforme est honoré en Allemagne. Sois officier prussien. »

— Ce qui serait possible, c'est que vous vous rencontriez, un jour, face à face, disait M. Heilbronn.

Et Maurice, soucieux mais résolu, répondait doucement :

— Que veux tu ? C'est le devoir.

IV

Être soldat, *servir* (le mot le plus fier à la fois et le plus humble), se donner, se sacrifier, être pour la patrie une frontière vivante, une frontière de chair, ce rôle décidément plaisait à Maurice. Il n'avait pas voulu, à Saint-Cyr, se laisser entamer par les dégoûts qui parfois écœuraient les plus résolus, les mieux intentionnés. Au régiment il fermait volontairement les yeux sur ce qui pouvait, dans les étroitesses du service ou les sévérités de ses chefs, lui enlever de sa foi. Et il la gardait, cette foi fervente, intacte, jusqu'à l'illusion. Il ne renonçait à aucun espoir. Il ne trouvait impossible aucun rêve. Un de ses amis de collège devenu avocat, Alsacien comme lui, et songeant à quelque avenir d'orateur acclamé, d'homme politique supérieur et qui n'aurait rien du politicien, lui avait dit, un jour :

— Sais-tu ce que je souhaiterais? oh! mais fol-

lement, comme le plus beau songe du monde?... Être député de mon pays. — Mulhouse, à l'Assemblée nationale de France !

C'était, autrement exprimé, le même sentiment qui, depuis l'enfance, faisait battre le cœur de Maurice. Voir, au faîte de la cathédrale de pierre rougeâtre, les trois couleurs du régiment ; être le premier pantalon rouge apparaissant sur quelque brèche et faisant dire à ceux qui attendaient, comme le vieux Wolf, là-bas : *Les voilà !*

Toutes ses pensées se concentraient sur ce beau songe. Il s'hypnotisait sur ce coin de carte de France où l'amputation était marquée, où il y avait comme la cicatrice d'un lambeau de chair arrachée. Et il travaillait âprement, comme il avait travaillé toujours, avec une patience doucement entêtée de fils d'Alsace, apportant dans ses études militaires l'acharnement du savant qui poursuit une découverte, lisant beaucoup, surtout les revues de stratégie étrangère, essayant de réaliser le type idéal du soldat moderne : l'homme qui pense et ne se contente pas de savoir mourir.

On l'aimait beaucoup au régiment. Il avait une résolution faite de tendresse. Très juste, ses

hommes, qui sentaient son autorité faite de bonté, l'eussent suivi, non seulement au feu, mais « dans le feu ». Ce tout jeune homme, pénétré du sentiment de la responsabilité qui fait les chefs, éprouvait pour ces gars venus du village, pâtes de héros ou de sacrifiés, des tendresses paternelles. Leurs naïvetés l'amusaient. Il avait des pitiés profondes pour ces pauvres moutons qu'on mène où l'on veut, et le chien de berger se faisait le camarade, pourtant respecté, obéi strictement, de ses soldats. Il leur parlait souvent, leur faisait comprendre que la discipline, qui semble dure, porte aussi un autre nom — celui qu'il répétait volontiers : le Devoir.

Ainsi les mois passaient, les années. Le sous-lieutenant était lieutenant. Il continuait à étudier beaucoup, fuyant le café, recherchant la solitude, regardant souvent, en allant à Versailles, la fenêtre de la petite chambre où Lazare Hoche était né. Hoche et Wissembourg, que de gloire! Maurice, officier en temps de paix, s'efforçait de vivre avec autant de sévérité qu'aux heures de guerre. « La vie, disait-il, souriant, la vie même est une bataille! »

Et cette image de la bataille, il était tout heu-

reux de la trouver dans les exercices, les marches, les simulacres de combat, au milieu des bois de Fausses-Reposes ou de la Jonchère. Il se figurait, dans le crépitement des fusillades de « la petite guerre », que l'heure était venue, l'heure terrible et souhaitée par lui, marquée par quelque doigt invisible sur le cadran de l'avenir. Il se donnait l'illusion farouche d'une véritable rencontre, non plus au-dessus des coteaux de Viroflay, dans les chênaies ou sous les trembles, mais là-bas, par les collines hautes, à la frontière, dans les Vosges.

Alors, comme si vraiment les balles eussent sifflé autour de ses tempes, il « enlevait » ses hommes et, de tout cœur, criait « en avant ! »

Aux grandes manœuvres, il avait eu des joies profondes. Le colonel l'avait félicité devant tous. Commandant, en l'absence de son capitaine, sa compagnie, il avait, dans des fossés, passé la nuit, attendant et guettant pour le surprendre un détachement de dragons envoyés en éclaireurs. Et, ces dragons, il les avait faits prisonniers. En campagne, le coup de filet eût été superbe. Le colonel souriait au lieutenant Heilbronn et les troupiers de Maurice étaient aussi fiers que si la prise eût été réelle.

Mais, pour bien être certain que les cavaliers, trop aventurés, ne quittaient pas leur position imprudemment avancée, Maurice, pendant que ses hommes, cantonnés dans un petit village, dormaient, attendant la diane, était demeuré presque immobile à son poste d'observation, le fossé étant humide et, le matin, la pluie fine, la pluie froide tombant sur lui. Cette pluie, il la recevait sur les épaules, sans bouger, les yeux obstinément fixés sur ces vedettes, ces dragons aux uniformes de France, mais qui, pour lui, dans son ardeur de stratégie et son appétit de victoire, étaient l'*ennemi :* — l'ennemi, cet être multiple, vivant, animé, ce corps aux mille têtes, composé de tant d'êtres différents, braves gens qu'on hait, qu'on menace, qu'on tue de près ou à distance, au péril de sa vie, face à face — ou à de lointains kilomètres, et cela, parce qu'il est l'*ennemi*.

L'ennemi, donc, Maurice Heilbronn l'avait fait prisonnier, à l'aube, dans le frisson d'un matin mouillé. Sa compagnie avait trouvé là comme un doux fantôme de gloire. Ces cavaliers prisonniers, ces dragons aux casques coiffés de manchons blancs, ils pouvaient être des uhlans, des

cuirassiers de Poméranie! Qui sait? Cette nuit passée au fond d'un fossé, comme un trappeur à l'affût, c'était la répétition générale peut-être de quelque autre nuit vouée ainsi à l'attente, lorsque le moment serait arrivé et que les pantalons rouges seraient à leur poste : l'avant-garde.

Toute la journée qui avait suivi cette prise avait été, dans les marches, attaques et fusillades des grandes manœuvres, une journée de joie pour Maurice. Il se sentait, en revanche, fatigué pendant la nuit et, le lendemain, à la revue qui clôturait les manœuvres, il éprouvait une impression de froid intérieur, une faiblesse bizarre. Très pâle, il fit pourtant bonne figure au défilé, passant droit devant ces généraux, ces députés, ces spectateurs qui saluaient. Ce n'était déjà plus Longchamp, la parade de Saint-Cyr. Les hommes, cette fois, étaient bronzés, avec la capote et le sac de campagne et, aux talons, le poids des terres labourées. Les musiques jouaient toujours la *Marche de Sambre-et-Meuse;* mais l'accent en paraissait plus violent et plus sombre. Petite guerre, préface de la grande guerre!

— Quand viendra-t-elle? pensait Maurice, son-

geant à la vieille maison de la rue de la Mésange, au Munster, à Strasbourg.

Le corps d'armée, après la dislocation, étant fragmenté, le régiment rentrait à Versailles. En route, le lieutenant se sentit décidément mal à l'aise. Des frissons le secouaient, une oppression semblait l'étouffer. Il alla voir le major. Le chirurgien lui dit, après l'auscultation :

— Diable! c'est un commencement de congestion pulmonaire! Quelque chaud et froid! Il faut enrayer!

Maurice se revit dans le fossé, sous la pluie, guettant les dragons qui, avant de se mettre en selle, étaient brusquement entourés de fantassins armés. Il revoyait l'air maussade du lieutenant, à qui gaiement il disait : « Mon cher camarade, vous êtes mon prisonnier! » C'était cela qu'il payait. Une fluxion de poitrine pour un tel succès, bah! ce n'était pas trop cher!

Cependant l'oppression grandissait. Arrivé à Versailles, Maurice se mit au lit. Il ne voulut rien dire à ses parents. Ses premières lettres leur contaient les impressions des grandes manœuvres, les prouesses des petits soldats de sa compagnie. Mais bientôt, la fièvre grossissant, le

lieutenant ne put plus écrire. Le délire était venu ; le chirugien se sentait inquiet.

Un matin, Mme Heilbronn arriva d'Alsace à Versailles. Ne recevant plus de nouvelles, elle avait deviné un malheur. Elle accourait. Maurice ne la reconnut pas.

— Mais il est perdu ! dit la mère épouvantée.

Le major répondait qu'à vingt ans on triomphe bien d'une broncho-pneumonie. Il fallait espérer. On n'avait plus que trois jours à attendre. Mme Heilbronn consulta. Maurice avait été soigné aussi bien que possible. Il savait maintenant que sa mère était là. Il en éprouvait un soulagement, une joie. Dans les accalmies de la fièvre, il la questionnait sur le logis, l'imprimerie.

— Comment va papa ?

Et Marcelle ? Et le vieux Wolf ? Et tout le monde ?

Quelquefois il demandait, la voix plus profonde :

— Et l'Alsace ?

Il y avait, au fond de la petite salle, plié sur le dossier d'une chaise, un pantalon couleur ga-

rance que, fixement, de ses yeux agrandis, Maurice regardait, silencieux, pensif.

A quoi pensait-il ? Mme Heilbronn suivait des yeux le regard, mais n'interrogeait pas. A quoi il pensait ? Elle le savait, hélas !

Lorsque le délire le reprenait, la mère effrayée l'entendait prononcer des paroles sans suite, des phrases vagues qui semblaient comme les lambeaux d'une idée fixe :

— Le premier... le premier pantalon rouge... Oui, oui, j'y vais !... Le premier !... Salut, mon vieux Wolf !... Solférino !... La culotte rouge !... La même couleur !

Et elle frissonnait, peureuse, la pauvre Mme Heilbronn.

V

Maurice sortit de cette maladie et parut sauvé. Il y eut de la joie pour la mère. Marcelle était venue et ce fut appuyé à son bras que, dans le parc de Versailles, le convalescent risqua sa première promenade.

— Aujourd'hui, disait-il, souriant, je ne ferais pas prisonnière une mouche !

Il était très faible et restait très faible. Les médecins redoutaient une complication ; le poumon leur semblait atteint. La guérison complète serait longue. On demandait au lieutenant ce qui lui manquait le plus, peut-être : la patience. Il voulut, un peu trop tôt, reprendre son service. Aux premiers jours de froid, il retomba.

Le chirurgien parla d'une cure à Amélie-les-Bains et, résigné, mais très triste, Maurice consentit à faire le voyage. Si loin ! si loin de Strasbourg ! Mme Heilbronn, du moins, serait là ; d'abord ne

pouvant entrer librement dans l'hôpital militaire, mais veillant sur le malade qui la savait là, la voyait et peu à peu obtenait enfin d'avoir cette garde-malade idéale : la mère.

Il s'attristait dans cet hôpital ; mais la phtisie, qui avait éclaté quasi galopante, semblait pourtant céder du terrain devant les soins et sous l'influence de l'air pur. Le lugubre spectacle que Maurice Heilbronn avait sous les yeux lui devenait, d'ailleurs, un sujet de résignation, de résolution, un exemple. Cette sorte de caserne de souffrants, placée sur la hauteur, et où, dans une promiscuité sinistre, les jaunes fiévreux de Madagascar, les anémiés du ciel d'Asie, coudoyaient les phtisiques des garnisons de France, lui paraissait quelque évocation dantesque. Le lieutenant avait la vision de ces visages minés, aux fronts énormes avec les tempes creuses, et il frémissait quand il apprenait que quelqu'un de ces spectres, pris de délire, s'était précipité par la fenêtre ; mais la mort, chose étrange, cette mort qui passait si près de lui et emportait de pauvres gens en pleine jeunesse, cette mort, contre laquelle se révoltait d'instinct tout son être, ne semblait pas — se disait-il — devoir l'atteindre. Il guérirait.

Oui. Il en était certain. Il guérirait. Il ajouterait des galons à ses galons. Vieux ou jeune — vieux s'il fallait encore attendre — il entrerait à Strasbourg avec le pantalon rouge.

Et il répétait, redisait ce rêve à sa mère, dans les mêmes termes qu'autrefois, comme le cher refrain d'une chanson lointaine, la chanson de toute sa vie de soldat :

— Être le premier, le premier pantalon rouge qui rentrerait à Strasbourg, le jour où il y aurait un drapeau tricolore sur la flèche du Munster !

Cette pensée, qui l'obsédait maintenant, lui était une cause de guérison. Le viatique se faisait remède.

— Le lieutenant sortira d'ici aussi solide qu'avant ce stupide accroc, vous verrez, madame, répétait le major à Mme Heilbronn.

Un matin cependant, après la visite, il hocha la tête :

— Je suis moins satisfait... Je ne suis même pas content, dit-il.

La mère, toute pâle, interrogeait du regard, sans dire un mot.

— J'espère me tromper, ajouta le major.

Il ne se trompait pas. Il avait, après la phtisie guérissante, deviné les premières atteintes d'un mal qui en avait emporté, de même, bien d'autres : la fièvre typhoïde. Tombant là sur ce corps épuisé, le mal nouveau pouvait être implacable. Il l'était.

Et de ses yeux hagards, la mère interrogeait, après chaque visite :

— Espérons, espérons, répétait brusquement le major.

Mme Heilbronn contemplait Maurice, étendu sous les couvertures, souriant, mais si changé, si maigre !

Un jour enfin, d'une voix plus sourde, presque étranglée, le major dit :

— Du courage, madame !

La mère le regarda, croyant devenir folle.

Avait-elle bien compris ? Elle ne savait pas. Elle voyait le major s'éloigner, rouge, très ému. Elle regardait Maurice ; elle l'entendait lui répéter qu'il se sentait mieux, beaucoup mieux, parlant de retourner à Versailles, de reprendre son uniforme, de remettre son pantalon, le fameux pantalon rouge, le pantalon de la rentrée, l'inévitable rentrée à Strasbourg.

La malheureuse se demandait si elle rêvait. Lorsque, le lendemain, le major lui dit, d'un ton de père : « Vous avez d'autres enfants ? » elle eut l'atroce sensation qu'elle ne rêvait pas.

C'était donc vrai, c'était donc possible ? Son Maurice, son enfant, ce petit Maurice devenu le lieutenant Heilbronn, et si bon, et si beau, et si brave, il allait mourir ? Il était perdu ? On allait le lui prendre ? Il ne se lèverait plus ? Il était condamné ? Elle ne pouvait pas le croire. On lui mentait. Et cette iniquité de la nature la révoltait à lui faire pousser des cris qu'elle étouffait, parce que Maurice, avec son doux sourire de malade, était là !

Qu'elle nous prenne nos vieux, la mort, ceux qui nous ont aimés tout petits, c'est une atroce, une affreuse loi, quoi ! mais on la subit en courbant le front. Mais nous voler ceux qui viennent après nous, nous tuer nos petits ?

L'être tout entier de la mère protestait dans une irritation farouche.

La mort ? Elle passe. Elle passe et fauche, son crâne jaune n'ayant pas d'oreilles. Maurice mourut. Il mourut un soir, sans se douter que c'était la fin, croyant s'endormir, sa main qui brûlait

serrant la main glacée de sa mère et, très bas, dans un souffle, murmurant les mots éternels de sa pensée éternelle :

— Là-bas!... Le premier!... Strasbourg!

Et quand on l'étendit dans le cercueil, couché là en son uniforme de soldat de France; quand la mère le vit, revêtu de sa tunique bleue, l'épaulette d'or brillant près de la figure endormie, maigre et couleur de cire; quand elle aperçut ce pantalon rouge, elle eut, la pauvre femme au cœur brisé, une pensée ironiquement stoïque; — et, glacée, changée en statue, penchant son visage de marbre sur le front devenu froid du lieutenant — tout bas comme lorsqu'elle parlait à l'enfant endormi dans son berceau, elle dit, elle murmura à l'oreille de son fils :

— Tu y entreras, tu vas y rentrer, à Strasbourg, mon cher petit, avec ton pantalon rouge!

VI

Là-bas, lorsque le cercueil du lieutenant arriva à la gare — la grande gare aux fresques symboliques consacrées aux gloires allemandes — les Allemands de Strasbourg ne se doutèrent pas qu'ils saluaient, enveloppé d'un cercueil de plomb, l'uniforme d'un officier français !

Il rentrait à Strasbourg, le petit Maurice. Il revenait à Strasbourg, le lieutenant Heilbronn, et, tenant la parole qu'il avait donnée au grand-père sur la tombe de pierre, il y rentrait en pantalon rouge. Mais les trois couleurs françaises ne flottaient pas aux flèches du Munster et, derrière son cercueil, il y avait un officier prussien, un lieutenant qui, tête nue, son casque sous le bras, suivait le convoi, de la gare au cimetière et avait dans les yeux des larmes.

C'était le fils du brasseur *A la Cigogne*, le petit Freytag, devenu officier allemand.

En le voyant, en retrouvant le camarade d'enfance de son fils, Mme Heilbronn sentit, dans sa poitrine, comme une pointe de couteau.

Il vivait, lui!... Et qui sait? Maurice vivrait aussi s'il avait fait sa vie à Strasbourg, et non de l'*autre coté* des Vosges, comme ils disent?

Mais cette pensée de feu lui parut brusquement sacrilège. Le lieutenant Maurice Heilbronn portant, comme le fils de Freytag, le casque à pointe? Allons donc! La mort valait mieux. Et puis le pauvre enfant avait réalisé son rêve : il tenait son serment : il rentrait à Strasbourg en uniforme d'officier français.

Au moment où cette terre maternelle allait se refermer sur le soldat, le jardinier du cimetière se détacha et, sa casquette à la main, dit, avec son accent alsacien, aux parents en deuil :

— Vous m'avez demandé des roses sur la tombe du lieutenant? Une seule espèce, n'est-ce pas? J'ai choisi l'espèce de roses : — *La France!*

Le père ne répondit pas.

— Bien, dit la mère. Merci pour lui, Honner!

Derrière M. Heilbronn, accablé, derrière Marcelle, blanche dans ses vêtements noirs, derrière

la mère marchaient les ouvriers, et le vieux Wolf, de grosses larmes tombant de ses yeux rougis sur sa moustache grise, disait, ses doigts ridés tordant sa barbiche :

— Monsieur Maurice ! Ah ! monsieur Maurice ! Dire que vous ne serez pas là, que vous n'y serez pas, quand *ils* reviendront !... *S'ils* reviennent !

Et puis il pensait, lui aussi :

— Tout de même c'est en pantalon rouge qu'il dormira, notre petit, dans la bonne terre d'Alsace !

LA FRONTIÈRE

A M. A. AUDEBRAND,
chef d'escadron
à l'État-Major particulier de l'artillerie,
et à ses anciens Camarades
des Batteries alpines.

I

— Petit, eh ! petit, dit le capitaine, un renseignement !... Tu ne m'entends pas ?

L'enfant s'approcha, presque en tremblant, du commandant de la compagnie alpine, et, son bonnet de laine à la main, regarda le visage d'abord, puis l'uniforme de l'officier avec une sorte de curiosité craintive ; ses yeux s'arrêtaient hypnotisés sur les galons, les boutons brillants de la tunique.

— Tu es du pays ? demande le capitaine.

— Oui...

— Tu connais la montagne ?

— La montagne ?... Oui...

Ce nom : « la montagne », il l'avait prononcé avec une bizarre expression passionnée. La montagne ? Il ouvrit les narines, il semblait respirer la senteur des herbes fraîches, des lavandes... Il regardait, autour de lui, le paysage immense, près du ciel.

— Oui, oui, je la connais, la montagne !

— Eh bien ! continua l'officier, pourrais-tu me dire où se trouvait une borne qui a disparu, qui devrait être ici...

Le capitaine avait la carte de l'état-major à la main — la carte d'ensemble du comté de Nice et de la rivière de Gènes — et, dans les broussailles, au haut de la cime de la Pallu, cherchait la trace de la délimitation des deux pays : la France ici, l'Italie là-bas...

— Une borne ? répéta l'enfant.

— La borne-frontière. Enfin, oui, où est la frontière, exactement, le sais-tu ?

— La frontière ?

Il redisait *la frontière* comme, tout à l'heure, il

avait répété *la montagne;* mais, cette fois, le mot visiblement semblait n'avoir aucun sens pour lui, n'évoquer aucune idée. Il résonnait, sans y rien faire vibrer, dans un cerveau obscur et vide...

— La frontière?

— Oui, dit l'officier avec une vivacité un peu nerveuse, sommes-nous en Italie ici ou en France? Il devait y avoir là une borne qu'on a renversée.

L'enfant balbutia, sur un ton de mélopée bizarre :

— Frontière... France... Italie...

Puis, doucement, tristement, comme si on lui demandait là des choses qui n'étaient pas faites pour sa compréhension à lui, la voix traînante, peureuse, avec le geste d'un être frêle qui redoute d'être battu :

— Je ne sais pas, moi, monsieur... Je ne sais pas !...

Alors l'officier regarda cet être débile qu'il avait rencontré là, sur ce sommet, assis sur une roche, les yeux perdus, et qui s'était levé à l'approche des soldats. Et le capitaine vit que ce n'était pas un enfant, ce corps tassé, noué ou rabougri, mais un pauvre avorton, à demi idiot,

un de ces errants des montagnes plus près du chien qui rôde que de l'homme qui pense, une âme inachevée dans une prison de chair malade.

Petit, la tête énorme sur de larges épaules d'où pendaient deux longs bras très grêles, il se dandinait comme piqué d'un commencement de danse de Saint-Guy sur des jambes courtes et torses, des jambes de basset humain ; et des vêtements sans couleur, détrempés de pluie, rongés du soleil, d'un ton d'amadou comme ceux de quelque gitano d'Espagne, couvraient cette misérable carcasse dolente, que deux yeux profonds, très noirs, très doux, d'une infinie tendresse souffrante, éclairaient, illuminaient par en haut comme deux étoiles.

En les examinant, ces yeux plus sensitifs que pensifs mais puissamment douloureux, l'officier se demandait s'il n'y avait pas, chez ce dégénéré, une étincelle encore d'intelligence humaine et il songeait à ces créatures incomplètes, les *innocents*, comme on les nomme dans les campagnes, les « innocents », plus rapprochés que les autres de la terre et des choses, et qui connaissent mieux aussi les simples, les herbes, les vents, les nuages, cette nature dont ils semblent, n'entendant pas complètement la langue des hommes, comprendre

l'immense, harmonieuse, berçante ou terrible voix ; êtres à la fois condamnés et privilégiés qui enfouissent une sorte de poésie latente dans leur corps de sauvage, dans leur cerveau déformé ou inachevé...

Ces yeux, ces yeux si tristes de l'errant troublaient l'officier qui les fouillait, les tisonnait en quelque sorte du regard pour en faire jaillir une étincelle, une autre expression que cet air de résignation morbide...

— Tu ne sais pas?... Voyons, tu es de ce pays pourtant ?

— Ce pays ?

— Oui. Où es-tu né ?

— A Lescarine, après Sospel ! Je m'appelle Lantosque !

— Alors tu es Français ?

— Français !

Le débile hocha la tête :

— Français, oui !... Français !

Et maintenant le capitaine voulut savoir si quelque fibre vibrerait dans ce chétif à un nom qui, pour lui, soldat, résumait tous les amours, tous les devoirs : *Patrie!* Il interrogea l'idiot sur ses parents, son enfance, sa vie quotidienne ;

il lui demanda s'il aimait quelque chose de cette terre qui le nourrissait, de ces montagnes qui étaient justement, devenue tangible, cette idéale passion, cette autre famille : la patrie ! Et le pauvre être hochait la tête, avec ses yeux qui semblaient s'allumer, comprendre...

— Oui... oui...

Il répétait son *oui* éternel — ce *oui*, consentement résigné du malheureux à toutes les fatalités ambiantes.

— Oui, oui, j'aime ça... Les fleurs, c'est bon, les fleurs... Et l'eau et la neige !... Blanche, blanche... Et l'air, et tout, tout ça... tout ça... Oui... oui...

Il étendait les bras au-dessus des fonds ; il aspirait de ses narines élargies l'odeur des herbes, l'herbe des Alpes, son lit embaumé, quand, parfois, fatigué, il s'endormait là, sous les étoiles. Il montrait à l'officier le paysage, les montagnes, au loin, l'horizon...

Et le *oui*, *oui*, accompagnait son hochement de tête, d'une tête qui maintenant semblait penser, avec ses prunelles noires...

— Eh bien, — dit le capitaine, — tout ça, les fleurs, les herbes, la neige, c'est la patrie !... Ici, la France, ton pays ! Là-bas, l'Italie !...

— Là-bas ?... Mais, — balbutia Lantosque, — j'y vais, là-bas !... Mêmes fleurs... La même eau... C'est à moi aussi, à moi... Tout ça...

— Vous n'en tirerez rien, capitaine, dit alors un lieutenant... Crétin c'est né, crétin ça mourra !

— Certes, mon cher Bergier. Et comme c'est drôle ! — je dis drôle, c'est ironique que je pense ! — l'idée de patrie pour laquelle vous et moi nous nous ferions briser les os, et tous ces braves garçons avec nous, elle n'est pas entrée, elle ne pourrait pas entrer dans cette cervelle-là ! Et pourtant, tout de même, c'est un homme, ça !

Comme le capitaine Deberle regardait l'*innocent* dont le vague regard embrassait l'étendue « tout ça... tout ça... » il se retourna vivement à l'appel d'un petit sergent qui s'écriait, sur le ton d'une alerte ; « Mon capitaine... des Italiens... » Et il aperçut, grimpant au haut du col, suivi de quelques hommes, un lieutenant des compagnies alpines italiennes, qui, la main au schako, le

saluait de loin et, avec un léger accent du Piémont, lui disait :

— Pardon, capitaine !... Mais vous êtes chez nous !

Le capitaine s'avança vers l'Italien, tandis que les chasseurs, encore groupés, la halte n'ayant pas été ordonnée, reprenaient leurs rangs ; et Deberle interrogea en souriant :

— Alors, violation de territoire ? Je vous en demande pardon.

— Oh ! dit l'Italien, le mal n'est pas grand, et la frontière est si enchevêtrée de ce côté qu'un géographe ne s'y reconnaîtrait pas... Seulement depuis quinze mètres au moins vous êtes en Italie ! Voilà !

— Eh bien ! répliqua gaîment le capitaine, nous allons évacuer.

Il fit un signe :

— Nous rentrons chez nous !

Les chasseurs français, l'arme à l'épaule, eurent bientôt, rétrogradant, atteint la limite où finissait l'Italie, où commençait la France ; et, lorsque la frontière fut franchie :

— Maintenant, halte ! commanda le capitaine, la voix haute.

Le lieutenant des compagnies alpines était demeuré à sa place, ses soldats autour de lui, tandis que l'idiot, tournant la tête, regardait d'un groupe à l'autre, ces hommes, avec leurs fusils, leurs sabres, amusé de l'éclat du soleil sur le fer ou les galons, et ne distinguant rien entre ces uniformes, ni étrangers, ni compatriotes, tous ces hommes étant pour lui les mêmes, comme les cailloux des chemins, les filets d'eau des montagnes...

Ils étaient différents, pourtant, ces soldats, ceux de France et ceux d'Italie, chiens de garde de la frontière. Les chasseurs de France, pareils à des Basques, avec leur béret sur l'oreille, leur bâton ferré à bois recourbé, leurs guètres de drap ; les Italiens, leur feutre recouvert de toile blanche, une double cartouchière à la ceinture, un bidon de bois au côté. Les Alpins de France plus semblables à des montagnards en marche, les Alpins d'Italie l'aspect plus théâtral, mais militaire aussi et mâle.

Et une idée vint au capitaine, qui tout à l'heure avait dépassé la limite des deux États, une idée de galant homme et de soldat ; il s'avança vers le lieutenant, salua :

— Monsieur, dit-il, c'est l'heure de notre halte. Il est tard. Vous avez déjeuné sans doute?

— Non, capitaine, fit l'Italien. Nous avons, nous aussi, beaucoup marché sans nous arrêter.

— Êtes-vous seul avec vos hommes ?

— Ma compagnie et le capitaine sont à dix minutes d'ici !

— Eh bien ! lieutenant, votre capitaine et vos camarades me feront-ils l'amitié de partager notre déjeuner ? Je vous dois une réparation. Et, puisque nous avons été des visiteurs sans le savoir, soyez nos hôtes en toute cordialité. Nous mettrons le couvert sur la frontière même. Vous serez en Italie et nous resterons en France. Mais, assis à la même table, nous romprons le pain et partagerons le sel sans craindre un incident diplomatique. Voulez-vous?

Le lieutenant sembla réfléchir un moment — très peu de temps — sourit gaîment, et dit :

— Permettez-moi d'avertir mon capitaine !

— De l'avertir et de l'inviter, lieutenant. De la part du capitaine Deberle, je vous prie.

Le lieutenant appela du geste un sergent, lui

donna tout bas les ordres et les renseignements voulus, et, pendant que le sergent d'un pas allègre de chasseur de chamois, descendait, en sautant de saillie en saillie, sur le roc, les soldats des deux nations s'apprêtaient à faire halte sur ce pic, le pauvre idiot continuant à les regarder toujours tour à tour, distrait, attiré par ces uniformes comme un enfant par ses pantins.

Le capitaine Deberle causait avec ses lieutenants, enchantés, trouvant là le prétexte d'une sorte de vacances dans la rude vie des soldats de montagne. Il y avait comme l'attrait d'une rencontre romanesque dans ce dialogue de deux officiers, au haut des Alpes, en ce décor grandiose, presque au milieu des nuages. Et si le commandant de la compagnie italienne acceptait, c'était tout à coup, dans les manœuvres harassantes, une trêve joyeuse, une anecdote de gaîté !

— Vous verrez, disait un lieutenant, vous verrez qu'il n'acceptera pas, le capitaine. Le petit lieutenant, là-bas, a l'air fantaisiste, l'idée l'amuse ;

mais, au fond, ces gens-là nous détestent, et l'idée de trinquer avec des Alpins...

— Croyez-vous, Bergier? fit le capitaine. Voyez...

Il montrait, apparaissant sur la crête, avec trois autres officiers, le capitaine italien, bel homme élancé, mince et sec, robuste, qui s'avançait vers son lieutenant, puis, celui-ci lui servant de guide, marchait vers les officiers français jusqu'à la ligne fictive qui délimitait la frontière.

Arrivé là, l'Italien salua militairement et attendit que le commandant des Alpins de France fît deux pas vers lui.

Deberle alors, l'air délibéré, s'avança :

— Capitaine, vous voulez bien, j'espère, accepter notre proposition ?...

— Avec plaisir, capitaine, répondit l'Italien.

Les deux hommes se regardaient avec une courtoisie curieuse. Deberle, mince, blond, élégant, se tenant droit devant ce grand diable au nez d'aigle, avec des cheveux d'encre et un teint bronzé, de beaux nœuds hongrois en galons d'argent sur la manche. Et chez l'un et l'autre, très visible dans l'attitude des deux officiers, le même sentiment de rivalité chevaleresque, avec le con-

tentement d'une occasion rompant la monotonie du service, donnant au devoir quotidien le piquant d'une aventure.

Oui, sur ce pic, là, dans la solitude et le silence, près des neiges, loin de tout ce qui est la vie commune aux autres hommes, ils allaient fraterniser un moment, ces chasseurs aux uniformes différents, envoyés là pour s'entre-regarder de façon presque hostile de chaque côté de la frontière et dont le devoir était de s'épier, comme à la veille d'une rencontre. Les Alpins avaient apporté, la plantant sur la ligne idéale, une longue table formée de quelques planches supportées par des piquets fichés en terre, et Italiens et Français l'avaient disposée de façon que le centre en fût exactement placé sur cette ligne même : la moitié en France, l'autre moitié en Italie. Chacun chez soi, et les officiers des *Alpini*, assis sur des pliants, se trouvaient sur la terre italienne, tandis que Deberle et ses lieutenants s'étaient installés en terre française.

— Une même table et deux patries ! disait gaîment le capitaine. C'est assez curieux !

Une claire lumière enveloppait, sous un ciel doux d'un bleu tendre, ce repas improvisé, et les

verres et les assiettes sonnaient gaîment, tandis que les soldats, rompant le pain, les fusils en faisceaux, examinaient du coin de l'œil ce groupe d'officiers entouré, ainsi que d'un immense cadre blanc, d'un horizon de neige, d'une neige vierge égayée de soleil.

Au loin, assis dans l'herbe, l'idiot, l'errant, que tout à l'heure avait interrogé Deberle, avalait gloutonnement une miche de pain dur et, comme rivé à ce spectacle, contemplait, lui aussi, ces belles choses.

Et ils causaient, les officiers. On leur avait servi des truites pêchées sur l'heure dans un coin de montagne, et l'air des Alpes aiguisait l'appétit de ces hommes jeunes, vigoureux, entraînés par la saine et rude vie des grimpeurs de sommets. Ils riaient, buvant à leur rencontre fortuite, heureux de cette fraternité d'une heure en plein ciel, presque dans la nuée.

Ils échangeaient leurs noms, leurs impressions, leurs souvenirs. L'Italien était Romain, Romain de Rome, fils d'un ancien combattant de 1849, Salvoni, réfugié en France pendant des années. Il

avait, étant enfant, vécu un moment à Paris, et ce Paris lui était resté comme une vision merveilleuse depuis ces lointaines impressions d'autrefois. Les lieutenants étaient l'un Piémontais, l'autre Napolitain. Le premier, Verga, avait eu son père tué à côté des zouaves du colonel Cler, à Magenta. Et c'était à Magenta aussi qu'un des lieutenants du capitaine Deberle avait perdu un frère aîné. La même ambulance — qui sait? — les avait recueillis peut-être.

Deberle, lui, était né à Bayonne, comme beaucoup de ces hommes qu'il commandait, paysans pyrénéens, enfants du pays basque, trempés pour la vie de montagne comme les Piémontais du capitaine Salvoni. Toute la famille de ces Deberle avait porté l'épaulette. C'était une race de soldats. L'aïeul, le père, les oncles, avaient fait, le fusil sur l'épaule ou le sabre au flanc, les campagnes de la République et de l'Empire, les guerres d'Afrique et de Crimée, celles de France aussi. Il y avait plus d'une croix, au ruban jadis rouge à présent défraîchi, suspendue dans la petite maison de Bayonne où la mère, veuve et seule, priait maintenant pour son fils. Croix d'honneur, sabre d'honneur, brevets de bravoure, ce mot, *l'hon-*

neur, résumait l'histoire de cette famille de preux; — preux bourgeois et pauvres, ayant payé de leur personne un peu partout sur les champs de bataille du siècle de sang; quelques-uns ayant, au cimetière de Bayonne, une pierre grise avec leur nom honnête suivi de quelque humble titre durement gagné, les autres n'ayant pas même de tombe, ayant laissé leurs os dans un coin de ce vaste *pudridero* qu'est la terre d'Europe.

Comme ses ascendants, Louis Deberle avait revêtu l'uniforme. Il aimait le danger et la gloire. Romanesque à sa façon, c'était dans un vague appétit de sacrifice, dans un instinctif amour du péril bravé, une affection passionnée pour son métier, qu'il plaçait son roman, le roman de sa jeunesse. Et sa grande folie d'amour, c'était cette patrie dont il épousait la fortune. Vainement Mme Deberle avait essayé de le détourner d'une vocation en quelque sorte atavique. Elle aurait bien voulu, la mère, avoir toujours ce beau et fier garçon auprès d'elle dans la petite maison silencieuse d'où elle regardait couler l'Adour; elle l'eût souhaité ingénieur, marié avec quelque jolie Basquaise et peuplant le logis quasi désert de petites têtes et de rires. Mais non, la renommée,

le danger, la vie dure mais inflexiblement ordonnée, droite comme le devoir, la vie du soldat, et l'aventure, et la fatigue, et le labeur, et les balles, voilà ce qu'il rêvait, lui, se livrant tout à cette existence de sacrifice, tandis que la mère vieillissait, vieillissait, là-bas, dans le logis de Bayonne.

En sortant de Saint-Cyr, Deberle avait fait campagne au Tonkin, tout jeune, et, la paix signée, revenant en France pour y soigner une blessure, il demandait à passer dans les compagnies alpines, incapable de s'en tenir à la vie de garnison dans une ville de province. Il y avait des années maintenant qu'il évoluait dans ces montagnes, comme une sorte de sentinelle avancée surveillant l'horizon. Capitaine à trente-trois ans, la croix sur l'uniforme, très aimé, tenant dans sa main sa petite troupe, qui, sur un mot de lui, eût tenté l'impossible, passé de la neige dans le feu — il ne souhaitait rien que des périls plus durs et des devoirs plus grands. Cette existence lui plaisait, en pleine nature, comme si tout se trouvait supprimé autour de lui de ce qui n'était pas l'absolu — une vie de penseur actif, de quasi-solitaire ou de moine mobilisé, sur les sommets, dans l'air libre qui élargit, lave à la fois les poumons et la

pensée, l'air qui purifie, avec des impressions intenses et exquises de soirs silencieux, de nuits dans les étoiles, de réveils dans les lumières roses, des lueurs de féeries, et des hivernages aussi dans les huttes, de longues heures de nuit avec quelque livre aimé, des escalades de pics, des marches tracées dans la neige qui craque, des glissades dramatiques, des bourrasques blanches, une vie où tout l'effort humain est utilisé, toute la vigueur dépensée, et qui ne lui laissait ni regrets de bonheurs plus paisibles, ni amertume de joies sacrifiées...

Il n'avait qu'un ennui : ne pouvoir, par quelque action d'éclat, ajouter à cette glorieuse monotonie de jours utiles le prestige d'un acte vraiment héroïque et personnel. Actif, nerveux, résolu, de toutes les vertus qu'il lui fallait pratiquer, celle qui lui pesait le plus, c'était la patience. Bah ! tout arrive ! Il y aurait bien, un jour ou l'autre, quelque belle folie dans le monde. En attendant, il vivait de la vie alpestre, se reposant parfois des fatigues du soldat en allant embrasser la mère ou revoir les gars d'Ustaritz jouer à la paume, puis revenant vite au devoir, à l'entraînement de l'existence militaire, à ses soldats, à la frontière.

Les manœuvres, cette fois, l'avaient conduit en avant du col Saint-Martin, où il devait retrouver et replacer la borne abattue on ne savait par qui — quelques faiseurs de contrebande ou quelques rôdeurs italiens. Et à l'heure de la halte, Deberle, trompé par l'espèce d'enclave du territoire italien en avant de la Riviera et de Ciriega, s'étant heurté aux soldats du roi Umberto, trouvait galant de saluer, le verre à la main, ces amis d'hier, adversaires de demain peut-être, ces sentinelles d'Italie, vivant, à quelques pas des Alpins de France, de la même vie active, intense et mâle…

Et ç'avait été, pendant ce déjeuner inattendu, un feu roulant de gaîté, un bavardage de cordialité et de jeunesse. On se parlait, d'un bout de table à l'autre, d'une patrie à l'autre patrie, de tout ce qui était l'existence commune aux troupiers des deux nations : les exercices de nuit, les étapes forcées, les escalades, les fatigues, la qualité de la chaussure, question vitale pour le soldat — et ce qu'il fallait éviter : les marches trop rapides, les repas trop lourds, l'eau trop froide.

Galamment, comme des tireurs vantant leurs fleurets avant l'assaut d'armes, Italiens et Français parlaient de leurs hommes, les braves gens dévoués, qui mettaient leur amour-propre à faire bonne figure militaire en ces soltiudes, où seuls les voyaient les yeux de leurs officiers.

— Ils risqueraient leur peau pour arriver bons premiers !

— Des bersagliers, disait le capitaine Salvoni, ont accompagné la voiture du Roi au pas de course de Turin jusqu'aux Alpes : mes chasseurs en feraient autant !

— Il y a des acrobates au cirque qui reculeraient devant la gymnastique de nos Alpins ! répondait Deberle. Et quand ils aperçoivent la plume de coq et le chapeau pointu de vos fantassins, je ne connais pas de coup de fouet pareil pour chasser la fatigue et dégourdir les jarrets !

— L'émulation, ah ! l'émulation et l'amour-propre, c'est le levain de l'héroïsme : il n'y a que cela pour les armées !

— Et pour les hommes !

— Messieurs, dit alors le capitaine Deberle en se levant le verre à la main, je bois à vos soldats, nos voisins, et à vous, messieurs, que je n'ose

appeler nos hôtes, puisque vous déjeunez sur la terre italienne. Mais voilà, du moins, une rencontre qui ne causera aucun ennui à nos ministres respectifs. A votre santé !

Les verres s'entre-choquèrent au bout des mains tendues par-dessus la table et la frontière, et le capitaine Salvoni ayant fait signe à un sergent qui apportait une bouteille :

— Permettez-moi de vous offrir un peu d'asti spumante ! Il ne vaut pas le champagne, mais le pas de nos mulets ne l'a point trop abîmé peut-être !

Et, comme le bouchon du vin d'Asti sautait en l'air dans ce silence mystérieux et comme infini des choses, où les voix d'hommes retentissaient plus claires, en quelque sorte écoutées et répercutées par la solitude, les officiers se levèrent, presque graves, cette fois, cessant de causer et de rire :

— A nos camarades les Alpins de France ! dit lentement le capitaine Salvoni.

— A nos camarades d'Italie ! répondit Deberle, la voix profonde, un peu émue.

Encore une fois les verres se rencontrèrent ; mais leur choc, après ce toast qui montait, quasi

religieux, dans la paix de ce coin de montagne, devant ces soldats accroupis sur l'herbe verte, fut plus lent, plus sourd, comme si quelque pensée sévère et triste succédait brusquement à ce repas improvisé dans l'insouciance d'une rencontre et d'une camaraderie de hasard.

Puis les officiers se rassirent, et les Alpins, qui faisaient la soupe, remarquèrent que les chefs, là-bas, parlaient moins et ne riaient plus.

Cependant, au café, les propos reprirent et les heures passèrent dans cette fraternité d'aventure, dans ce bavardage d'une longue halte ; et, presque vers le soir, on se sépara en échangeant des poignées de main d'abord, puis, comme si tout redevenait officiel brusquement, des saluts militaires. Alors les Italiens se retirèrent, descendant lestement le versant qu'ils avaient gravi le matin. Deberle les suivait des yeux, debout sur la crête; il écoutait les bruits de voix, les cliquettements des armes. Les Italiens disparaissaient au flanc de la montagne, suivant les lacets de la route, et se faisaient de plus en plus petits, là-bas, dans les fonds.

Quand il se retourna, les ayant perdus de vue, Deberle aperçut les tentes dressées de sa troupe, les feux allumés déjà sur l'Alpe verte, et dans la paix du soir, au-dessus du bivouac, les étoiles, les premières étoiles. Plus de bruit : çà et là quelques voix à l'accent gascon, provençal, limousin. Une chanson de campagnard, un refrain de café-concert. Des bruits de cuillers dans la gamelle, une sensation de repos, de bien-être et de vie.

Le capitaine était las ; il s'achemina vers sa tente, et, comme il faisait quelques pas, il remarqua à terre, accroupi et portant avidement à ses lèvres une bouteille, le pauvre idiot, qui passait sa langue rude sur le flacon d'asti spumante pour y trouver une dernière gouttelette de vin. Lantosque avait aussi ramassé les débris tombés de la table des officiers, et, comme un chien emportant les os, il se faisait une provision de ces reliefs du repas.

— Ce n'est pas lui, pensa Deberle, qui songe à *demain !* Il est peut-être plus heureux.

Et, dans le grand silence, entre deux couplets

de chansons que fredonnait un de ses soldats, il dit tout haut, en regardant une dernière fois, du côté de l'Italie, dans la brume :

— *Chi lo sà ?*

II

Le lendemain, au petit jour, la troupe était debout, réveillée par le cor des Alpes. Deberle interrogea le ciel, comme un marin à bord déchiffre l'horizon. Un brouillard léger cachait les sommets et le versant italien semblait noyé dans une sorte de buée pluvieuse.

Deberle regarda les sapins. Leur vert paraissait plus sombre dans l'atmosphère humide ; mais les branches ne s'abaissaient pas trop et les ramilles s'étalaient déjà comme si elles eussent deviné le beau soleil, derrière la brume. Le capitaine avait là-haut, pour baromètre sans erreurs, les sapins, dont les montagnards étudient les mouvements et la couleur.

Il murmura : — Bah ! le proverbe est bon :

> Petite pluie du fin matin
> N'arrête pas le pèlerin !

Les soldats sortaient des tentes, s'étiraient, se lavaient au creux d'une source ; puis ils s'aidaient les uns les autres à enrouler sur leur uniforme la large ceinture de laine — celui qui la serrait à son ventre tournant sur lui-même, tandis que le camarade la tendait, tirant ferme, la tenant par le bout. D'autres donnaient le fourrage aux mulets. Le compagnon et le serviteur de l'Alpin, ce mulet porteur de vivres! Grimpant d'un pied sûr, côtoyant le bord des précipices comme avec un appétit de vertige, hissant sur son dos, jusqu'aux cimes, les petits canons de montagne ou les provisions.

Et l'on se mit en marche, avec l'alacrité joyeuse de braves gens dispos, dans l'air frais du matin, l'air balsamique de l'Alpe parfumée de menthes, l'air de là-haut, où les microbes n'ont pas d'aliments pour vivre. Le pas était allègre, malgré le chargement lourd des soldats portant sac et couverture, gamelle, toiles et piquets de tente. Les quarts de fer-blanc sonnaient gaîment sur le sabre-baïonnette. On allait droit devant soi, longeant la frontière, Deberle étant chargé d'en relever et rectifier les lignes.

Le capitaine, béret au front, le manteau autour

du corps, les jambes serrées, comme celles de ses hommes, dans des molletières de drap, causait avec ses officiers, tout en regardant les soldats avancer, redressés sous le sac, avec une sorte de parade d'amour-propre, comme des saint-cyriens au défilé du bataillon, à la revue. On arriva ainsi devant un creux profond, une crevasse au bas de laquelle, sautant sur d'énormes blocs, coulait, affluent de la Vésubie, un torrent très clair, teinté de bleu avec des ourlés d'écume. Un gros sapin, couché au-dessus, servait de pont unique, et la compagnie devait passer sur le tronc d'arbre ainsi renversé, tout entière. Les mulets côtoieraient la montagne, contourneraient le défilé. Mais pour les chasseurs, c'était le lot quotidien, cette gymnastique au-dessus de l'abîme.

— Allons, vite ! dit un petit Basque, Orthegaray, que Deberle aimait beaucoup, car il était d'Ustaritz, où son capitaine l'avait vu bien souvent jouer à la paume, au *jai alai*, sur le grand mur blanc, près de l'église.

Orthegaray se lança le premier sur le sapin, piquant dans le tronc la pointe du bâton ferré et la main gauche étendue faisant balancier. Le torrent écumait, bruissait au-dessous, dans le trou

vertigineux. En quelques pas, le petit Basque était de l'autre côté de la crevasse.

Deberle, au bord du précipice, surveillait le passage, ne laissant aller les chasseurs qu'un à un, en voulant trois au plus à la fois, sur le tronc d'arbre, calculant le poids des hommes, prévoyant, comme un père inquiet, la chute possible. Le passage franchi et les Alpins marchant à la file indienne le long du mont, on se trouva bientôt sur un sommet d'où s'apercevait, comme sur un plan en relief, la frontière du pays étranger, les dentelures et les arêtes du versant italien. Assez rapproché, dénoncé par un liséré qui était la trace d'une batterie, un fortin était là, très haut, dominant la frontière française, vrai nid d'aigle fortifié, dissimulé en partie, mais qu'on pouvait cependant deviner à l'œil nu.

— C'est le fort Margherita, dit le lieutenant Bergier. Il est nouveau. La carte n'en fait pas mention.

Et, comme il le montrait, en étendant le bras, au capitaine, on eût dit que les Italiens du fort, pour saluer ou pour braver ces Alpins français apparus là brusquement, dans le clair matin, attendaient le geste, épiaient le signal. Rapidement

en effet ils arborèrent, le hissant au mât, un large drapeau vert, blanc et rouge, avec les armes de Savoie et la couronne royale d'Italie sur la couleur blanche ; et, tandis que l'étendard se déployait dans la lumière, ils l'appuyèrent fièrement d'un coup de canon, comme pour dire :

— Présent !

La fumée monta doucement dans le bleu pur, d'une tendresse corrégienne.

— Allons, ils sont polis ! Ils nous souhaitent le bonjour ! dit un soldat.

— Ou ils nous blaguent, répondit un autre.

Le drapeau italien, sur la cime, dominait, en effet, la petite troupe française, et, bien au-dessus de la compagnie du capitaine Deberle, il flottait, comme un défi, sur le fort inaccessible. Ce n'était rien, cette apparition du drapeau italien sur la frontière, et, après tout, comme disait l'autre, ce pouvait être une manifestation de politesse. Sans doute le capitaine Salvoni envoyait un salut à ses hôtes de la veille. N'importe, ces couleurs italiennes se montrant là, tout à coup, si haut, cela taquinait un peu les Alpins, dont l'amour-propre est comme tenu en haleine, surexcité par la sensation de ce voisinage continu, immédiat : l'étranger.

C'était leur drapeau, après tout, à ces gens, et ils avaient bien le droit de le hisser, de le faire clapoter dans le vent, de s'en parer ; mais, tout de même, il avait l'air de se moquer un peu de la troupe en marche, le tricolore aux armes du roi Humbert ! Il était là comme un : « Vous n'irez pas plus loin ! » Il semblait dire, ou plutôt il disait vraiment, si haut, dans son aire : « Là où je suis on ne vient pas ! »

Parfois, les autres jours, lorsque d'une frontière à l'autre les clairons ou les canons des deux nations s'entendaient, c'était un duel de poudre et de fanfares. Les cuivres, des deux côtés des Alpes, sonnaient allègrement leurs marches nationales. Rivalité de toutes les heures, affirmée tantôt par de chevaleresques saluts, tantôt par des airs de bravade dissimulant la haine. Mais aujourd'hui, là, devant ces couleurs, les Alpins de France eussent été heureux de répondre par quelque manifestation, où leur vanité de soldats, de grimpeurs de pics, eût été caressée par quelque improbable escalade, quelque folie vaillante, répliquant ainsi à cet étendard hissé en plein ciel.

— Ils nous embêtent avec leur drapeau !

C'était le mot de la compagnie, et Deberle sentait, ses officiers aussi devinaient la mauvaise humeur de leurs Alpins, condamnés à manœuvrer pendant des jours entiers avec ce drapeau les regardant et les narguant de l'autre côté de la frontière.

Lui-même comprenait si bien cet étrange sentiment d'amour-propre hypertrophié qu'il disait au lieutenant Bergier :

— C'est absurde, mais ça m'agace !

— Je suis de votre avis ! répondait Bergier. Nous n'avons plus l'air d'être chez nous : le capitaine Salvoni nous surveille !

En marche, Deberle entendait malgré lui, percevait, devinait les paroles gouailleuses des soldats. Ils s'énervaient à la pensée de se voir dominés par le drapeau d'Italie. Ils se demandaient ce qu'on pourrait bien faire pour « répondre ». Parbleu ! en déployer un autre, mais plus haut ! Oui, plus haut qu'*eux !* Le plus haut possible ! Ils ne riraient plus alors, « ceux de l'autre côté ». Ils verraient que les Alpins de France n'ont pas froid aux yeux, qu'ils ont du toupet et du jarret. Ah ! si l'on pouvait !...

Pour ces braves gens exilés là-haut à des altitudes improbables, c'était décidément une obses-

sion, ce drapeau qui suivait, inspectait, espionnait leurs manœuvres. Et l'impression de Deberle, vaguement irrité, devenait plus aiguë aussi. Ce drapeau italien, ce tricolore qui se détachait orgueilleusement, joyeux, eût-on dit, sur le blanc des glaciers, hissé là pour rappeler à toute heure la présence de l'adversaire aux soldats de France, l'hypnotisait. Il eût voulu l'arracher, le conquérir, le rapporter. Quelle folie ! Mais, du moins, — la pensée du chef correspondait avec celle des soldats, — pouvait-on opposer drapeau à drapeau, affirmer par un emblème identique la présence sur ces pics des Alpins français ? Oui ! Vraiment, oui. C'était une idée ! Et Deberle en parla tout haut à ses hommes pendant une halte, à l'heure du café. Qu'est-ce qu'ils diraient, les Alpins, si l'on montrait aux Italiens les trois couleurs de France ? Oui, si on les montrait dépassant les couleurs du roi Humbert, et flottant, très haut, très haut, comme en plein ciel — là, sur la cime de la Valetta ?

Et le capitaine désignait, au loin, la montagne blanche où il rêvait (victoire pacifique) d'arborer quelque lambeau d'étoffe comme réponse à l'étranger !

— Un drapeau sur le pic! Là-bas! Crâne idée, capitaine!

Les Alpins, accroupis, s'étaient levés joyeux et regardaient le pic qu'avait désigné Deberle. Il dominait tout le pays. C'était le géant de ce coin des Alpes. Le fort italien paraissait, — disait Orthegaray riant, — en *sous-sol* à côté de lui. Ah! oui, par exemple, ce serait superbe, et brave, et bien français, un drapeau tricolore planté là!

— Fameux, ça, capitaine!

— Il a des trouvailles à lui, le capitaine Deberle!

— Un fier homme!

— Et capable d'aller planter le drapeau lui-même!

— Oh! un drapeau là, oui, ils rageraient, les *macaronis!*

— Le fort Margherita n'est qu'à 2100 mètres, un peu moins que le mont Piagu... la Valetta en a 2512!

Le pic se dressait incandescent, insolemment blanc, dans le bleu du ciel, et c'eût été une hé-

roïque et folle réplique aux Alpins, de voir apparaître tout à coup, dans la claire lumière de là-haut, les trois couleurs françaises, le drapeau de la patrie. Mais il était bien loin, le pic, et il fallait des heures pour atteindre le sommet qu'avec le mensonge de la perspective il semblait qu'on pût gravir en un quart d'heure.

Et puis on n'avait pas de drapeau !

— Oh ! dit Orthegaray, le petit Basque, si on voulait : d'en faire un, ça ne serait pas difficile !

— Et comment t'y prendrais-tu ? demanda Deberle.

— Me faites-vous crédit de dix minutes, mon capitaine?

Deberle s'était mis à rire, répondant par un geste qui signifiait *certainement*, et Orthegaray s'éloigna, rejoignant ses camarades, avec qui le capitaine le vit, un moment, causer, le geste méridional, plein d'animation, groupe d'hommes s'éloignant ensuite et disparaissant derrière les sapins.

Au loin, le tricolore italien flottait toujours dans la clarté, fièrement, avec des coups de canon intermittents qui l'appuyaient pour le saluer, pour bien affirmer sa présence orgueilleuse, là, devant ces Français. Moins d'un quart d'heure

après, Deberle voyait revenir Orthegaray et ses camarades portant au bout d'une haute branche de sapin fraîchement coupée un drapeau tricolore aux couleurs de France, improvisé et cousu par les soldats : le rouge fait d'un lambeau de flanelle garance, le blanc d'une large serviette de la cantine et le bleu d'une des ceintures de laine des Alpins.

— Voilà, mon capitaine, dit Orthegaray, en plantant dans l'herbe verte le tronc taillé en pointe, frais et comme saignant, du sapin.

Le drapeau flottait, claquait au vent, gai, clapotant comme une bannière de fête.

Et Deberle le regardait avec une sorte de joie orgueilleuse. Ils ne l'apercevaient pas, du point où il était, les Italiens ; mais comme *ils* le verraient s'il apparaissait, là-haut, tout à coup, sur le pic de neige !

— Est-ce solide au moins? demanda le capitaine.

— Si c'est solide ! fit le Basque. Cousu par le cordonnier. Aussi solide qu'une paire de souliers !

— Eh bien ! s'écria Deberle en élevant la voix, qui de vous le plantera sur la cime de la Valetta, mes enfants?

Toutes les voix, ces voix mâles, gutturales, répondirent : « Moi ! moi ! » joyeusement, comme s'il se fût agi d'une partie de plaisir. Mais Orthegaray, après avoir laissé dire, ajouta :

— Il me semble, mon capitaine, que ça devrait être celui qui a eu l'idée de la chose !

— Certainement, fit Deberle : c'est trop juste, mon garçon !

Les yeux allumés, aussi résolu que s'il fût allé au feu, le petit Basque jeta en l'air son béret qu'il rattrapa et fit tournoyer joyeusement, puis empoigna la branche de sapin d'une main robuste, et, le drapeau improvisé au-dessus de sa tête, il l'agita dans le vent en disant :

— Merci, capitaine !

— *Harri*, Orthegaray ! répondit Deberle en jetant au soldat le cri basque.

Et, les camarades lui souhaitant bonne chance, Orthegaray partit, redressant sa petite taille, emportant les couleurs qu'il serrait contre lui, fièrement.

— Les braves gens ! songeait leur chef.

Ils montraient là, dans cette sorte de riposte à

la bravade italienne, le même élan, la même ardeur joyeuse qu'ils eussent mis à entrer en bataille si le clairon eût sonné la charge. Dans cette espèce de duel enfantin où seul était en jeu l'amour-propre de deux troupes côtoyant le même précipice à travers la frontière, ils déployaient le même zèle, les mêmes vertus de patriotique émulation qu'un jour de combat. Ils bondissaient sous les défis comme ils l'eussent fait sous les balles. Drapeau contre drapeau, et le sentiment de la lutte était aussi surexcité que dans un corps-à-corps en pleine mêlée.

Deberle ne pouvait s'empêcher de constater devant ses lieutenants cet esprit de vanité, en quelque sorte chevaleresque. Et, les officiers maintenant s'enfiévraient à l'idée de voir bientôt à cette altitude flotter comme une réponse palpable, vivante presque, le tricolore des Alpins de France.

Il fallait du temps pour qu'Orthegaray atteignît le sommet. De temps à autre Deberle regardait, du côté de l'Italie, les couleurs de Savoie, puis, la lorgnette à la main, interrogeait les pentes du pic. Rien ; on ne distinguait rien au flanc du mont, dans la neige que dorait maintenant le

soleil. Le capitaine, les lieutenants échangeaient à de courts intervalles des propos brefs, un peu nerveux. Loin d'eux, assis ou debout, les regards tournés vers la Valetta, les Alpins guettaient l'apparition du camarade, trouvant, eux aussi, qu'elle tardait bien.

— Il y a peut-être un accident, disait Deberle en tirant sa montre.

— Cette hampe de sapin, c'est lourd !

— Et un coup de vent dans le drapeau peut jeter l'homme à bas !

— Oh ! ne craignez rien : il aura roulé les étoffes autour du tronc d'arbre !

— Puis il a le talon basque, ajoutait le capitaine, pour se rassurer et rassurer les officiers.

Tout à coup un grand cri de joie sortit de ces poitrines jeunes et les soldats, ceux qui étaient assis, se levant brusquement, d'instinct battirent des mains. Là-bas, au versant du pic, grimpant comme sur une arête penchée, un point mouvant, une sorte de fourmi noire se montrait sur la blancheur de la neige. Un homme était là-bas ; oui, ce petit point aperçu, deviné par les soldats, c'était un homme qui lentement, péniblement, gravissait la pente. Deberle et les lieutenants

fixaient sur lui leurs lorgnettes. Orthegaray s'appuyait, en la fichant dans la neige, sur la hampe du drapeau comme sur un alpenstock. Il avait passé son bâton ferré en travers de son épaule, et son point d'appui, c'était le tronc même, le tronc de sapin autour duquel en effet, pour se garantir contre le vent, il avait enroulé et ficelé sans doute les trois couleurs.

Deberle eut un soupir de soulagement, et, la jumelle aux yeux, il regardait la petite fourmi monter, monter, portant cette espèce de fétu qui était le drapeau. De temps à autre le capitaine interrogeait l'horizon. Le soleil baissait; mais avant le soir Orthegaray aurait atteint le sommet du pic, et le drapeau déployé répondrait par ses clapotements à l'aubade de la batterie italienne.

Là-bas Orthegaray devait évidemment grimper avec la précision mathématique, la lenteur sûre et voulue des montagnards. Cependant il semblait au capitaine que le soldat ne bougeait pas. L'homme paraissait maintenant s'être assis, accablé peut-être. Puis, au bout d'un moment, De-

berle se rendait compte qu'Orthegaray avait repris sa marche et gagné du terrain.

Les canons italiens redoublaient leur tir, comme si les officiers commandant les artilleurs eussent, de leur côté, aperçu le champion de France et voulu le narguer par des salves nouvelles.

Il s'était fait sur le plateau de l'Alpe un grand silence instinctif, solennel, presque religieux. Les soldats, eux aussi, regardaient l'horizon, voyant tomber le soir, l'ombre monter des fonds devenus plus confus et se demandant anxieusement si le camarade, là-bas, arriverait avant le crépuscule.

— Il en a pour un bon moment encore !

— Les derniers pas, voilà le difficile !

— Atteindre le sommet, c'est dur !

— Bah ! il a bon pied, bon œil, Orthegaray !

Deberle suivait toujours du regard le soldat, qui avançait, montait, évidemment lassé, rompu de fatigue, mais continuant l'ascension avec une énergie devinée même à cette distance. Et cet effort humain, perçu de la sorte à travers l'espace, donnait à l'officier un sentiment d'orgueil, d'affection émue pour ces soldats qu'un appétit de sacrifice et de gloire éperonnait ainsi. De quoi ne seraient-ils point capables, les braves

garçons, aux jours des épreuves sérieuses? Et que pesaient toutes les déclamations des apôtres du sans-patriotisme lorsque, pour un chiffon et par bravade, ces soldats étaient prêts à risquer leurs os?

— Décidément, soif de bonheur ou soif de renommée, l'homme en ce monde a soif du rêve! Et c'est un beau rêve, la gloire!

Le capitaine sentit comme une cloche son cœur battre lorsque tout à coup, là-bas, la fourmi humaine s'arrêta, arrivée au sommet, plantant le tronc de sapin dans la neige vierge. Les lieutenants, la lorgnette à la main, les Alpins, les yeux rivés sur ce point, dans l'infini de l'horizon, retenaient leur respiration, attendant le dénouement, devinant que de l'autre côté de la frontière, sur le versant italien, d'autres lorgnettes étaient braquées sur cet homme là-bas, grêle comme un insecte, et grandi, sublimé par l'idée qu'il incarnait, l'emblème sacré qu'il portait.

Tout à coup, sur ce sommet du mont perdu, on vit Orthegaray se profiler d'une façon très perceptible sur l'horizon, que le couchant rendait tout rose. Au haut de la hampe de sapin, les couleurs se détachèrent, les trois couleurs de France,

et, comme en une clarté d'apothéose, dans le soleil, dans ce qui restait de lumière au-dessus des fonds vaporeux, des monts bleuissants, le tricolore apparut, le gai tricolore français, dont le rouge vif et le blanc très clair chantaient au vent, tandis que le petit Orthegaray agitait son béret en poussant sans nul doute un cri que ses camarades devinèrent et qui sortit en même temps, d'instinct, de toutes les poitrines:

— Vive la France!

— Et vive Orthegaray! dit un caporal, Basque comme le grimpeur.

Deberle ne voyait plus rien dans sa lorgnette en vain fixée sur le chasseur alpin. Les larmes de ses yeux en mouillaient maintenant les verres.

— Ça fait plaisir de commander à des gens comme ça, dit-il à ses officiers en essuyant la jumelle.

Des lazzis partaient des rangs de ses chasseurs, des lazzis et des bravos. Ils battaient des mains en regardant le fortin, du côté de l'Italie. Les artilleurs du roi Humbert ne tiraient plus, au fort Margherita.

— Ça la leur coupe! dit le caporal.

D'autres remarquaient que le bleu des mon-

tagnes, là-bas, avec le fond du ciel pâle et le rose du soleil couchant qui rougeoyait maintenant, formaient à l'horizon une sorte d'immense draperie tricolore où le petit drapeau d'Orthegaray mettait la marque française; et il semblait en effet qu'un ciel d'apothéose enveloppait les lambeaux d'étoffe que l'Alpin venait de planter sur le mont perdu. Tout ce qui restait au loin de clarté semblait se concentrer sur ce sommet étincelant et blanc, sur cet étendard qui flottait au vent du soir; et, comme un salut aux couleurs, le soleil envoyait au drapeau de France un dernier baiser de lumière.

Orthegaray resta pendant un temps assez long sur le sommet; puis, les vapeurs d'en bas gagnant peu à peu les hauteurs, comme une marée de buée bleue qui eût monté, on le vit, après avoir touché la hampe de sapin pour la consolider, reprendre le chemin de descente et disparaître dans les vapeurs d'un bleu assombri.

Lui parti, le drapeau flottait toujours lumineux, orgueilleux comme un défi. Il semblait, le soleil couché, qu'on l'apercevait encore.

— Et maintenant, dit Deberle à ses soldats, si haut que nous montions pour les manœuvres, nous aurons toujours au-dessus de nos têtes ce sourire de la patrie!

Ils comprenaient bien ces mots, les soldats. L'Alpin est un poète en action, comme le marin; poète naïf et sublime, en qui la poésie entre par les pores et qui rêve aussi devant l'infini.

Les étoiles maintenant s'allumaient comme la veille, sur l'Alpe où la petite troupe allait sommeiller. Mais Deberle attendait Orthegaray. Il lui tardait de serrer la main du brave garçon.

Le chasseur ne revint que tard dans la nuit, harassé. On le mena au capitaine.

— Mon brave Orthegaray! fit Deberle en lui tendant la main.

— Ah! dit le petit Basque, ç'a été dur; mais ça y est.

— Pas d'accident?

— Une bêtise. J'ai glissé sur un névé en montant, ce diable de tronc de sapin n'étant pas commode. Et je me voyais déjà tout en bas. Mon bâton, en travers de moi, s'est heureusement accroché à des branchages. Ça n'est rien. Des écorchures!

— Seulement?

— Et un peu de douleur à l'épaule. Pas la peine d'en parler. Le drapeau est là-haut, c'est le principal.

Le capitaine avait tendu sa gourde au soldat, lui demandant s'il avait faim.

— Non. Envie de reposer, voilà tout!

— Et demain, dit Deberle, vous prendrez le café avec les camarades, et l'arroserez à la santé de la France! C'est le capitaine qui invite, et je régale la compagnie en ton nom, Orthegaray!

— Merci, mon capitaine! De cette façon-là, ils ne se ficheront plus de nous avec leur chiffon, là-bas, les marmottes!

— Va dormir, fit le capitaine. Tu dois être éreinté!

— Assez, oui. Mais, parole! mon capitaine, vous me diriez encore : « Harri! » eh bien! vrai de vrai, je crois que je recommencerais! Seulement, irais-je jusqu'au bout? Voilà. Pas commode, le sacré pic! Bonsoir, capitaine! Et, s'il y a encore des monts perdus à couronner, je vous en prie, en qualité de pays, mon capitaine, donnez-moi la préférence!

III

Il flottait maintenant, le drapeau français, il flottait en face du drapeau d'Italie, dans le ciel, au-dessus des monts; il semblait protéger, guider dans leurs manœuvres les Alpins envoyés là-haut, le long de cette frontière tracée sur les rochers, plus haut que les nuages. Il flottait gaîment, on le voyait de partout. Il commandait la vallée profonde, les vallons de la Mollière, de Salles, de la Madone, qui séparaient les deux versants. Il étendait ses plis au-dessus du versant italien. Il semblait l'étendard du pays, de tout le pays — à des distances infinies. Et les Alpins du capitaine Deberle en étaient fiers, fiers comme d'un pavillon hissé au grand mât de quelque navire immense. Il la dominait, cette mer de montagnes et de neige. Il semblait qu'Orthegaray, avec sa gymnastique, eût assuré à la petite troupe, mieux que cela, à la France même, une sorte de suprématie impré-

vue. Cette constatation, héroïquement puérile, remplissait d'orgueil les chasseurs alpins, amusés, ou plutôt sérieusement heureux de cette petite victoire enfantine. Un moment découragés, agacés, on leur avait rendu l'allégresse ardente, la joie d'avancer, d'aller, de grimper, de vivre... Et la songerie du capitaine Deberle lui faisait dire qu'on mène les hommes comme les petits, avec des jouets. Mais il donnait de la confiance et de la joie, et, avec cette force morale, de véritables forces matérielles aux soldats en marche, ce joujou planté dans la neige, et dont, le lendemain du jour où Orthegaray l'avait érigé là, on avait fêté l'apparition en buvant le café et en choquant les quarts de fer-blanc à la santé des officiers !

C'était à présent comme une partie de plaisir, les manœuvres, sous ce drapeau. En route, on le regardait. « Pas fatigué, lui ! » disait un soldat, dans le harassement d'une journée dure.

— C'est qu'il n'a pas tant de kilos sur le dos !

—Il a plus que ça : il porte la France !

On riait, et gaîment on achevait l'étape. On le cherchait du regard au réveil. Toujours là ! Le cordonnier avait bien cousu les couleurs : le vent des sommets n'y faisait rien. On le saluait à l'heure

du sommeil. C'était le *grand chef*. Les troupiers dans leurs lazzis lui demandaient : Es-tu content ?

Les Alpins ne songeaient qu'à rencontrer des pics plus élevés que la Valetta sur leur route, afin d'y planter encore un drapeau et de « faire plus fort » qu'Orthegaray. Mais le malin avait choisi le plus haut sommet. Rien à faire !

— Il tient le record, Orthegaray ! disait un Parisien.

Et ils se divertissaient « de la tête » qu'avaient dû avoir les Italiens, de l'autre côté, lorsqu'ils avaient vu le drapeau français leur « faire la nique ». Leur macaroni n'avait pas dû passer tout seul. C'est vexant tout de même d'avoir devant soi des gaillards qui vous plantent des étendards au-dessus du crâne, comme pour vous dire : « Venez-y donc ! Trop haut, le tonnerre ! »

Ainsi, dans les haltes, au grand repos, le drapeau attaché au tronc de sapin était le continuel sujet des conversations de ces troupiers. Il revenait comme un refrain dans tous leurs propos. On en avait fait une chanson qu'on chantait sur l'air de *Sidi-Brahim :*

Franc chasseur alpin, gai soldat,
La France est là qui te regarde :
A l'heure rouge du combat,
Tu sais ta place ? A l'avant-garde !

Et le mot éternel, le mot enfantin de ces grands collégiens héroïques, c'était :

— Ils doivent bisquer, les Italiens ! Ils bisquent, ils bisquent !

Les soldats en eurent, du reste, la preuve évidente, un soir qu'à la grand'garde se présenta un Alpin italien qui demanda à parler au commandant français. Un beau garçon, bien découplé, petit, mais leste et presque élégant, qui venait se rendre : un déserteur. La tentation est grande de ces désertions à la frontière. D'un pays à l'autre il semble que la liberté soit conquise en trois pas. La souffrance qui étreint l'homme ici, chez lui, dans son pays, va-t-elle le lâcher, lorsqu'il aura revêtu un autre vêtement, respiré un autre air? Il le croit. Et il jette ses armes, apporte sa vie. L'Alpin italien faisait ainsi. Il en avait assez du service en Italie. Servir

ailleurs avec les mêmes obligations, les mêmes devoirs rudes, eh bien! c'était du nouveau. Une aventure. Il la tentait.

On l'amena devant Deberle. Les soldats français examinaient le déserteur, détaillaient son costume : sur le chapeau la plaque de cuivre estampée aux armes royales, la plume d'aigle plantée dans une olive sur la cocarde, tricolore aussi, le pantalon gris à passe-poil rouge; ils examinaient son armement, le fusil, genre Manlicher à poudre balistite, et ils disaient tout bas (la chaussure, mère des ampoules, étant la grande préoccupation de ces pauvres gens en marche) :

— Fameux, leurs brodequins!

— Ils sont bien chaussés!

Deberle examinait l'Italien qui se raidissait devant lui, très correct, saluant militairement.

— Vous savez le français? demanda le capitaine.

— Assez bien, oui, mon capitaine, dit le soldat.

— D'où venez-vous?

— Du col de Ceriéga, mon capitaine.

— Et vous désertez?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Parce que je m'ennuie !

— Ah!... Vous n'avez pas d'autre raison ?

— Pas d'autre !

— Aucune punition encourue chez vous ?

— Aucune.

— Pas de condamnation ?

— Pas de condamnation.

— Vous servez depuis longtemps ?

— Depuis deux ans, mon capitaine !

— Et vous désertez ? répétait Deberle.

— Oui, je déserte, dit le soldat fermement.

— Vous n'aimez donc pas votre pays, vous ?

— Si, je l'aime !

— Et vous le fuyez !

— Oui !

— Comme cela, sans raison, encore une fois ?

— Je vous ai donné ma raison, capitaine. Je m'ennuie !

Deberle regardait l'Italien dans les yeux, des yeux noirs, ardents, un peu fous.

— Oui, et je veux me battre. On se bat chez vous. Il y a des coups à donner et à recevoir dans la légion étrangère, au Dahomey, au Soudan, je ne sais pas, moi. Se battre, c'est vivre. Être

caserné, cantonné, c'est végéter. J'ai rendu mes armes. Donnez-m'en d'autres !

— On vous enverra à Sospel, puis à Nice, puis au Tonkin probablement.

Les yeux de l'Italien s'allumèrent.

— Le Tonkin, j'y ai bien pensé. L'Asie ! Voir l'Asie ! l'Afrique ! Voir du pays ! C'est mon rêve !

Deberle songeait à ces aventuriers qui ont soif de l'espace, courent et découvrent des mondes, ou à ces farouches qui, nés loups, restent loups, héroïques dans le rang, redoutables en liberté, dans la vie courante. Il se demanda, un moment, si ce fauve échappé n'était pas un espion. Mais non, le déserteur ne songeait qu'à la liberté, à l'aventure.

— Vous connaissez le pays ? demanda Deberle.

— Du côté de l'Italie, oui. De ce côté-ci, non !

— Qui vous a guidé de ce côté ?

— Ce garçon, fit l'Italien.

Et il montra, assez loin de là, un petit être rabougri qui se tenait à demi caché.

Alors, Deberle aperçut, derrière les soldats, Lantosque, l'innocent rencontré sur l'Alpe, l'errant qui vivait là-haut, aux jours d'été et rentrait

nicher dans quelque étable, aux mois d'hiver.

C'était l'idiot qui avait montré le chemin au déserteur. Ce malheureux, fruste et rabougri, cet être qui ne savait rien de ce qu'était l'Italie ou de ce qu'était la France, avait amené aux Français l'Italien qui fuyait l'Italie. Le dégénéré ignorant de la patrie servait de guide au soldat lassé et secouant le joug de cette patrie.

Deberle resta muet un moment, songeur.

Cet idiot était un Français ! Ce fuyard était un Italien ! Et ni le cerveau congestionné du révolté, ni le cerveau obtus du débile n'avaient la conception de la mère patrie, de ce qu'elle est, de ce que lui doivent ses fils.

— Votre nom ? demanda brusquement le capitaine pour échapper à une sorte de trouble irrité.

— Vincenzo Capuana.

— Vous êtes né ?

— A Gênes.

Deberle écrivait au crayon les réponses sur un calepin.

— Vous avez vos papiers ?

— En règle, mon capitaine. On pourra m'incorporer dans la légion étrangère quand on voudra.

— Ah çà! mais, que diable, s'écria Deberle, vous paraissez un soldat fieffé et pourquoi, encore un coup, déserter, passer d'un pays dans un autre? Le régiment en Italie ou le régiment en France, c'est toujours le régiment!

— Oui, répondit Capuana, — mais c'est du nouveau!

Il avait dit : *du nouveau*, comme un affolé d'inconnu eût parlé de sa chimère, un amoureux de son rêve.

— Alors, quel que soit le drapeau, pourvu que vous alliez de l'avant, vous êtes satisfait?

— Oui. Si le drapeau change, je ne change point, n'est-ce pas? je suis toujours moi. Mon individu, c'est toujours Vincenzo Capuana. L'Italie ne satisfait pas les appétits de curiosité, de nouveauté que je ressens. Je vais ailleurs.

— Vous aimez la France?

— Oui. Et je ne déteste pas l'Italie. Quand j'ai vu l'étendard que vous avez planté sur la Valetta, j'ai été furieux comme les autres. Furieux, oui! Une minute. Mais, je vous l'ai dit, je m'ennuie. J'étais peut-être trop heureux. Je veux des coups!

Et le soldat riait.

— Vous devez avoir faim?

— Un peu, oui.

— Et ce pauvre garçon aussi, dit Deberle en montrant Lantosque. On va vous donner des vivres.

— Et je partirai pour Sospel quand cela?

— Demain matin, avec le vaguemestre. On vous conduira au premier poste de gendarmerie. Et bonne chance au Tonkin, ou au Sénégal!

— Merci, mon capitaine!

Deberle était troublé et de méchante humeur en voyant s'éloigner ce déserteur, conduit vers la soupe par des Alpins qui plaisantaient gaîment avec lui. Ce sans-patrie lui causait une impression de malaise, comme eût pu le faire un cas de maladie lépreuse rencontré dans un musée anatomique. Il y en avait aussi en France, de ces esprit révoltés ou simplistes qui, dans l'immensité de la terre et la complexité des devoirs, ne voyaient rien que leur propre appétit, leur propre instinct, l'affranchissement intégral de leur moi! Alors, à quoi bon le dévouement à une collectivité ou à une idée? L'héroïsme du soldat qui

meurt pour une frontière, un lambeau d'étoffe, était-il donc une duperie?... Une bêtise?

Et l'officier se reprenait à songer encore à cet ironique hasard qui rapprochait l'idiot du réfractaire.

— Du symbolisme, ma parole! pensait Deberle en essayant de sourire.

Il échangeait, tout en gagnant lentement sa tente, ses impressions avec le lieutenant.

— Ça ne vous étonne pas, vous, Bergier, ces désertions-là?

— Ma foi, non, capitaine. Ça s'explique parfaitement. Ils ont en Italie un homme qui découvre sur le faciès d'un monsieur tous les faux instincts qui peuvent se cacher dans son individu et qui a inventé les *criminaloïdes!*

— Oui, Lombroso.

— Lombroso, justement. Eh, bien! Lombroso vous dirait qu'il vaut mieux que ce déserteur donne carrière à ses instincts de tapedur au Tonkin ou au diable que dans un faubourg de Gênes. Il est né pour cogner, il veut cogner, il demande à cogner et il va cogner. Tout est pour le mieux.

— Dans l'espèce, soit. Ce qui n'empêche pas

que ce ne soit étrange et inquiétant, cette fièvre morbide qui vide un cerveau de toute idée de nationalité et de devoir. Eh! sans doute, s'il ne s'agissait que de ces fauves, de ces impulsifs, comme ce Capuana, ou de ces débiles, comme Lantosque; mais, si l'on interrogeait certains penseurs — je dis des penseurs, je pourrais dire des farceurs — ils vous répondraient que, sauf le réengagement dans la légion, Capuana est dans la vérité en quittant son pays et en jetant ses armes, et que nous faisons, nous, un métier de niais, à courir les sentiers pour délimiter ou garder des frontières, en attendant que nous fassions un métier de bourreaux (ah! ça s'imprime journellement) en risquant notre vie pour les autres. Drôle de moment, mon pauvre Bergier!

— Sans doute. Mais, si vous voulez mon avis, capitaine, je crois bien qu'à peu de chose près, ça toujours été comme ça!

— Qui sait? fit Deberle.

Il salua le lieutenant, gagna son abri et s'étendit dans sa couverture, ne lisant pas, ce soir-là, son-

geant, énervé, et ne pouvant dormir. Une cérébration involontaire le tenait éveillé. Oui, il revenait à ce Capuana invinciblement. Ce n'est pas celui-là qui se fût senti électrisé, remonté, parce qu'un bout de drapeau eût flotté sur un glacier! Il s'en moquait bien, du drapeau! Deberle eût voulu savoir ce que pensaient du déserteur les chasseurs qu'il commandait.

— Bah! Ils n'analysent pas, heureusement. Ils font leur devoir, d'instinct, se dévouent comme le terre-neuve sauve. Mais le jour où les Capuana seront plus nombreux?...

Parbleu, tout soldat qu'il était, Deberle n'avait ni l'appétit des tueries, ni la haine des étrangers. Il n'eût demandé qu'à présenter les armes à l'embrassade générale des nations réconciliées. L'humanité, il en savait le prix, il en avait la passion comme de la patrie. Mais à ce rêve de bonté, d'oubli et d'amour, décevant comme tous les rêves, fallait-il sacrifier le devoir quotidien, l'éveil constant du fils protégeant la terre natale comme une mère menacée? C'était facile, en vérité, la satisfaction de l'instinct; c'était admirable, l'idée supérieure de l'humanité dominant le foyer; mais la réalité s'imposait plus étroite,

plus sévère et plus triste. Il en était de ceux qui brisent les liens, secouent les charges du patriotisme comme il en serait de tels hommes qui sacrifieraient la famille, les proches, à l'affection vague d'une foule voisine.

N'importe, le « moment », comme il disait à Bergier, était bizarre et la désertion de l'Italien ramenait la pensée de l'officier à tous les problèmes redoutables, à l'anarchie morale, intellectuelle, politique, de l'heure présente. Singulier moment, en effet, où les fronts se heurtaient aux réalités dures, quand les cerveaux ne se perdaient pas dans les mysticismes morbides.

— Le rêve! Eh! parbleu, c'est beau, le rêve, beau et attirant comme ce gouffre sur lequel passaient mes soldats. Mais la réalité? La vérité, c'est le tronc d'arbre qui permet de franchir l'abîme!

Et, peu à peu, il se laissait aller à des songeries consolantes. Dans le trouble contemporain, il avait du moins rencontré le point d'appui, ce sentiment du devoir qui était le pivot de son métier. On était loin, en haut des Alpes, loin de toutes les compromissions et de toutes les hésitations d'en bas. On vivait là en pleine vérité

comme en plein ciel. Et ces braves gens venus de bien des coins de France pour servir sous le même uniforme, ces Alpins endormis étaient comme lui sans trouble, habitués à résumer leur existence dans un seul mot, le plus beau de tous : *servir*.

Et même, en se répétant ainsi qu'il *servait*, Deberle oubliait la mélancolie de l'éloignement qui, parfois, lui venait quand il pensait à la mère restée là-bas, à Bayonne. Elle sommeillait doucement, à cette heure, ou, éveillée, elle pensait à son fils comme il pensait à elle. Oh! elle ne se plaignait ni ne le plaignait! Né d'une race de soldats, l'enfant avait le sacrifice dans le sang. Il obéissait. Elle en était fière.

— Il faut bien que l'atavisme, songeait Deberle, ait aussi son bon côté.

Dans une succession de rêvasseries, traversées de visions hypnagogiques où il voyait tantôt des files bizarres de déserteurs italiens emmenés par ses Alpins ou des drapeaux singuliers flottant sur la neige, Deberle peu à peu s'assoupit, s'endormit

— comme ses soldats — dans la solitude des sommets. Il fut réveillé brusquement, une ou deux heures après, par un vent de colère qui semblait, au loin, une immense plainte humaine et qui, en se rapprochant, secouait la toile de la tente et lui faisait rendre des sons de tambour battû. Quelque tempête s'était levée dans la montagne.

L'Alpe a de ces surprise. En plein mois d'août, l'année précédente, Deberle et ses hommes, après s'être couchés sous une sorte de grésil, s'étaient réveillés dans une neige haute. Ce n'était pas de la neige, cette fois, c'était la tourmente. Le vent soufflait, sifflait, hurlait comme quelque être vivant, déchaîné comme un fou échappé poussant des clameurs. Deberle entendait, parmi ces hurlements, craquer les hêtres.

Sa première pensée fut :

— Et le drapeau ?

Le drapeau planté par Orthegaray, l'immense guidon que suivait des yeux la troupe en marche, ce vent de furie allait-il le respecter ou l'abattre ?

Peut-être la tempête, qui grondait surtout dans les fonds, ne monterait-elle pas jusqu'aux sommets. Elle battait cependant, faisant claquer comme les voiles d'une barque en détresse la

toile secouée des tentes. Et, au-dessus de sa tête, Deberle entendait passer les hurlements, les bruits, les cris, les jappements de ces chevauchées des nuits de vent que les paysans appellent les « chasses volantes ».

— Oui, le drapeau! Le vent l'aura arraché!

C'était sa pensée constante maintenant. Il ne dormait plus. Comme le devoir même précisait sa vie, ce point unique, le drapeau, attirait, hypnotisait sa songerie. Il eût voulu que l'aurore vînt pour savoir. Le vent sifflait toujours, un peu calmé pourtant, comme un énergumène lassé de sa rage. Avant le jour, Deberle était debout. Il n'y avait encore sur les cimes que des lueurs vagues, des nuées éperdues, balayées et fuyantes. Çà et là, difficilement entrevues, devinées plutôt, des taches noirâtres : quelques sapins déracinés.

L'officier regardait avec une fixité anxieuse le haut du pic de la Valetta. Il ne distinguait rien. Au lever du jour, il verrait peut-être.

Le vent baissait, baissait. On ne l'entendait plus que très loin, comme un tonnerre qui s'endort — comme un fuyard.

Confusément, des ombres apparaissaient dans

la brume matinale — des Alpins qui, ne pouvant sommeiller, s'étaient levés déjà, erraient. Une sorte de brouillard, épais comme la fumée d'une cuve, s'amoncelait dans les fonds les plus sombres : mais l'horizon se vidait de nuages qui semblaient emportés, roulés les uns sur les autres, et le jour pouvait être beau. Deberle attendait que le premier rayon éclairât le pic, la cime, là-bas.

Il y vint, ce raon, pâle, confus, puis soudain très perçant et vif, et le mont apparut, incandescent dans sa clarté de neige. Deberle poussa un cri.

— Tonnerre ! Pauvre Orthegaray !

Le tricolore n'y était plus.

Le capitaine frappa du pied, avec colère. Il rentra dans sa tente, ne voulant pas voir la déception, la tristesse de ses chasseurs lorsque tout à l'heure, la diane sonnée, ils ne retrouveraient plus, au sommet de la Valetta, le drapeau — leur drapeau !

IV

Ce fut un désespoir dans cette troupe lorsqu'on n'aperçut plus cet étendard flottant là-haut comme une sorte de *sursum corda* matérialisé. Où le vent l'avait-il jeté? Le diable emporte le vent! Et à ces récriminations contre la tempête se mêlait le sentiment de l'éternel soupçon qui s'empare de ces cœurs d'enfants devant tout accident soudain, tout malheur inexpliqué. Ils hochaient la tête, les soldats. Qui sait? Peut-être y avait-il quelque trahison là dedans. Un tronc de sapin, bien fiché en terre par « un homme de la poigne d'Orthegaray », est-ce que ça se casse aussi facilement que ça, voyons? Et ils en étaient bien persuadés, il y avait « de l'Italien » là-dessous. Oui, jalousie du voisin, mauvaise humeur de l'ennemi. Le mauvais coup — car on ne leur eût pas ôté de l'idée qu'il y avait un mauvais coup — venait « de l'autre côté ». Alors les regards des chasseurs se tour-

naient vers le fortin où flottait toujours, comme victorieux maintenant, le drapeau du roi Humbert.

Vainement les lieutenants, Deberle lui-même causant avec ses hommes, leur expliquaient que le vent avait été assez fort pour déraciner le tronc d'arbre. Il y en avait bien d'autres, il y en avait assez de branches de sapins cassées, dans le bois, par la bourrasque!...

— Non, non, capitaine, les Italiens ont profité de cette nuit de tempête pour flanquer notre drapeau à terre. Il les gênait trop, le tricolore!

— On ne leur ôtera pas cette idée de la tête, disait Deberle.

Mais où était-il, le drapeau? Resté, là-haut, au sommet du pic? On l'apercevrait alors, comme une aiguille noire sur la neige. S'*ils* l'avaient emporté, pris comme un trophée? Allons donc!... *Ils* seraient venus en France, alors, la nuit? Ils auraient sciemment violé la frontière? Impossible. Quoi qu'il en fût, il fallait donner satisfaction à ces inquiétudes romanesques des soldats, expliquer la cause de l'accident, retrouver les trois lambeaux d'étoffe tricolore. La compagnie s'assombrissait, devenait de méchante humeur, hu-

miliée par le voisinage, par ces couleurs du fort Margherita, toujours hissées, insolemment intactes.

— Et s'*ils* l'avaient volé? grommelaient les Alpins.

— Nous retrouverons le drapeau, dit Deberle.

Il fit appeler Orthegaray.

— Viens avec moi, nous irons ensemble!

Oui, il voulait aller lui-même, monter sur le pic avec le petit Basque et, quand on aurait retrouvé l'étendard, le remettre debout, sous les regards des soldats. En dirigeant l'enquête, de sa personne, le capitaine mettait fin à la légende qui accusait les Italiens. Et, revenu au campement, il dirait la vérité.

Le lieutenant Bergier offrit à Deberle de l'accompagner. A quoi bon? La compagnie restait campée sur l'Alpe. Elle repartirait demain. Le capitaine serait revenu dans quelques heures, et la tâche n'était pas difficile. Orthegaray eût pu l'accomplir seul, une seconde fois.

— Seulement, disait Deberle, quand j'aurai vu, de mes yeux vu, et dit ce que j'aurai vu, les hommes me croiront.

Ils étaient visiblement contents, en effet, les hommes, maintenant que le capitaine prenait au sérieux l'affaire du drapeau arraché. Oh ! c'était un chef pour tout de bon, le capitaine Deberle. On ne badinait pas avec lui ! Ils allaient s'en apercevoir, les Italiens ! S'ils avaient fait le coup, aussi sûr qu'il y a un dimanche au bout de la semaine, il exigerait des excuses.

Pour cela, sans doute, Deberle avait choisi quatre autres soldats, voulant les joindre au petit Basque : des témoins que les camarades enviaient, regrettant de n'être point de la partie. Aller avec le capitaine, tous l'eussent désiré ardemment. Et du haut de la crête ils le suivaient des yeux, le regardant marcher, le bâton recourbé à la main, à côté d'Orthegaray, en tête de ses hommes, d'un pas alerte. Car Deberle allait, droit devant lui, résolument, sentant le prix de cette petite expédition, tenant à montrer par lui-même le dévouement qu'on doit à ce chiffon sous lequel on meurt. Et il se donnait aussi l'illusion de marcher vers quelque but utile. Ce n'était plus seulement une

manœuvre ordinaire, quelque chose comme une promenade militaire par les sentiers ou sur les crêtes. Non, il se figurait volontairement, par une sorte de suggestion qu'accélérait son pas, il s'imaginait qu'il allait à une expédition commandée, là, sur la frontière. Et il n'eût point marché avec plus de résolution si, au bout du chemin, il eût dû recevoir le coup de feu de l'ennemi.

Cela lui plaisait maintenant de savoir ce qu'étaient devenues ces couleurs et de rendre leur gaîté aux hommes en les hissant de nouveau dans le plein ciel. Et les cinq chasseurs, derrière lui, marquaient le pas allégrement comme une avant-garde de guerre. Quelque jour, songeait Deberle, il se trouverait ainsi, allant de ce pas résolu, à la tête de ces mêmes hommes. Et les talons des chasseurs alpins, frappant sur la terre sèche, semblaient déjà sonner la victoire.

Ils ne disaient rien, les chasseurs : ils suivaient leur chef. On marchait ainsi depuis une heure, lorsque Orthegaray, s'arrêtant, déclara :

— C'est par là que j'ai attaqué le pic !

Il montrait un sentier contournant le mont neigeux dont on apercevait le sommet éclatant, dans le bleu, très haut.

— Allons, dit Deberle.

Les six hommes alors montèrent, s'appuyant aux bâtons ferrés.

— Combien de temps, Orthegaray, jusqu'au sommet ?

— Une heure et demie, mon capitaine.

— Ce n'est pas une affaire !...

Ils marchaient ainsi depuis une demi-heure environ lorsque Deberle s'arrêta, voulant regarder le paysage vraiment admirable, la succession des montagnes, Alpes italiennes ou françaises qui s'étageaient avec des tons clairs d'aquarelles, des blancs intenses, des roses tendres, des mauves exquis. De loin, les monts aux arêtes nues semblaient de grands géants accroupis dont ces arêtes dessinaient les colonnes vertébrales. A l'endroit où Deberle et ses hommes faisaient halte, la montagne était à pic, surplombant une petite vallée, qui paraissait si étroite de là-haut qu'on l'eût prise pour une crevasse. Et de l'autre côté de cette vallée, sorte de coupure brusque dans le roc, c'était l'Italie. Deberle pouvait croire, l'effet de perspective étant bizarre, qu'en étendant la main il toucherait cette terre qui était une autre terre. Puis, reprenant leur ascension, ils contournèrent

le mont perdu et, après une marche d'une demi-heure encore, ils se retrouvèrent, ayant gagné du terrain, au-dessus de cette même brèche béante, les pieds dans la neige et côtoyant le vide.

Tout à coup, s'étant penché au-dessus du gouffre, Orthegaray jeta un cri :

— Capitaine ! Voyez, capitaine !

Deberle marchait devant le soldat. Il se retourna à ce cri et regarda au fond de la crevasse, ses yeux suivant le geste d'Orthegaray. Tournés vers la brèche, les chasseurs alpins regardaient aussi.

— Là !... là, capitaine, dit le petit Basque. Le drapeau ! il est là, le drapeau !

Deberle, en effet, l'apercevait, en bas, très loin, mais très visible sur un névé dont la blancheur en faisait ressortir les couleurs vives. Le vent l'avait déchiqueté ; la chute, de là-haut jusqu'à ce gouffre, en avait brisé la hampe de sapin. Mais c'était lui, le drapeau improvisé par la compagnie et planté par Orthegaray sur le sommet de la Valetta.

— Vous voyez bien que le seul coupable, c'est le vent ! dit alors le capitaine.

Un des soldats murmura :

— Savoir !

— Et maintenant il faut le rattraper et le replanter, dit Deberle. Ce n'est pas facile !

— On en a bien vu d'autres, répondit un soldat.

— Voulez-vous que j'y aille, capitaine? demanda Orthegaray.

— Toi, fit Deberle, tu es un gourmand. Part à tous.

Et il répéta :

— Nous irons ensemble !

Il s'agissait d'arriver à ce gouffre qui paraissait sans fond, attirant comme avec une avidité de vertige. Le capitaine étudia le terrain. On pouvait descendre en traçant des marches dans la neige. Et les soldats taillèrent cet escalier improvisé qui les rapprochait du fond de la brèche. Tout à l'heure, Deberle avait la sensation d'une montée dans l'infini ; maintenant c'était la descente dans quelque chose de profond et de mystérieux, une aventure plus périlleuse, le pied glissant parfois, malgré les semelles ferrées, sur la neige que le soleil rendait moins solide. Mais si le gouffre semblait tragique les trois couleurs étaient là, là,

tombées et comme humiliées, appelant à l'aide.

Les chasseurs alpins allaient, allaient, sautant parfois d'une arête à l'autre. Puis, dans le grand silence de la montagne, brusquement Deberle tressaillit, s'entendant appeler, héler par une voix qui partait d'au-dessus de sa tête et qui tombait en quelque sorte du versant étranger.

Le capitaine leva les yeux et, là, en effet, sur le rebord de l'Alpe italienne, il aperçut, apparaissant avec un de ses officiers et une dizaine de ses hommes, le capitaine Salvoni qui le saluait en portant la main à son chapeau de feutre.

— Capitaine, dit l'Italien avec une politesse correcte, c'est ce drapeau que vous cherchez?

Les voix, dans ces solitudes, s'entendent claires et perceptibles, à des distances incroyables.

— Oui, capitaine, répondit Deberle.

— Ne vous donnez pas la peine, mon cher camarade ; j'ai de mes hommes en bas, tout près, tout près du névé. Ils seront trop heureux de vous le rapporter !

Il y avait, dans la galanterie de ces paroles, une constatation, volontairement soulignée, de l'alacrité et de l'adresse des Alpins italiens.

Deberle crut du moins le comprendre. Il essaya d'apercevoir, dans l'espèce de trou profond qui s'ouvrait là, les soldats dont parlait Salvoni; mais il ne distinguait rien. Seulement il avait regardé ses hommes et ce regard muet avait été compris. Il signifiait : « Vous entendez ce que dit l'Italien ? N'est-ce pas que nous n'avons besoin de personne ? »

— Ils n'ont pas à toucher à ça ! Est-ce que c'est à eux... — dit tout haut Orthegaray, la voix hostile, comme répondant à la question du capitaine.

Et Deberle, redressant la tête, s'écria en s'adressant aux Italiens rangés là-haut :

— Inutile et merci, capitaine ! J'y vais !

— Le drapeau est — voyez votre carte — exactement tombé sur la ligne frontière, — répondit le capitaine italien. Il est de notre devoir autant que du vôtre de le relever !

— Oui, mais le drapeau est à nous ! cria Deberle.

— Suivez-moi, dit-il aux soldats.

Alors, sur ce versant rapide, cherchant les angles, s'accrochant aux saillies, le dos collé à la paroi, les talons dans la neige, avec le bâton ferré pour balancier sur ce vide qui s'ouvrait sous eux,

effrayant, les hommes descendirent. Deberle avant les autres. Ils glissaient, se retenaient au bord du gouffre, ne disant rien, avançant, s'enfonçant dans la crevasse au bas de laquelle était le drapeau et se raidissant sous le regard des soldats de Salvoni qu'ils sentaient, plongeant sur eux du haut du versant italien.

Il y avait là comme une gageure de courage, une bravade d'amour-propre et il s'agissait d'arriver, d'arriver vite, avant que les chasseurs alpins de l'autre nation eussent, plus rapprochés puisqu'ils étaient à mi-chemin, plus bas, atteint le fond du trou où gisait le drapeau.

Et le capitaine Salvoni avait raison : c'était la frontière. Le fond du gouffre délimitait deux patries, et le drapeau aux couleurs françaises était tombé de telle sorte qu'il étendait ses plis à la fois sur le sol de France et celui d'Italie.

Eh bien ! il fallait le remettre droit sur le sommet français, là-haut, dans la neige !

« *Harri ! harri !* » répétait le petit Orthegaray

en se laissant glisser, sur la pente, puis s'arrêtant net, les pieds solides à quelque arête.

C'était comme un assaut à rebours, les soldats se précipitant dans la crevasse avec la même ardeur qu'ils eussent mise à grimper au sommet. Les Italiens, du haut de la crête, admiraient cette gymnastique à la fois exaltée et précise. Deberle accélérait sa marche, ayant aperçu cette fois, dans les anfractuosités du versant voisin, et dévalant en même temps que ses hommes, les Alpins italiens à qui Salvoni avait donné, sans doute d'avance, l'ordre de relever le drapeau.

Et il s'agissait d'arriver avant eux sur le fond de neige. Les Italiens y mettaient visiblement une précipitation ardente. C'était une sorte de duel de vitesse, où, sous l'émulation des coureurs, il y avait la rivalité latente des patriotes. Duel de muscles, mais duel de cœurs. Qui le toucherait le premier, ce drapeau déraciné par le vent? Qui le ramasserait avant tous? Les Français le redresseraient-ils fièrement sous l'œil des étrangers, ou ceux-ci, le prenant avant eux, le rendraient-ils à ceux qui le cherchaient en donnant à cette galanterie une apparence de victoire?

— Allons! allons! répétait Deberle.

Il n'avait pas besoin d'encourager ses soldats. Les braves garçons semblaient bondir sur ces pentes où à peine le talon trouvait-il place. Au péril de leur vie, ils allaient mesurant de l'œil les efforts parallèles des Italiens glissant ou sautant sur le versant et gagnant du terrain, eût-on dit. Oui, rapides, admirablement entraînés, ces Piémontais, ces montagnards aux jarrets d'acier, avançaient, avançaient vers le drapeau. Et bien que fabriqué par hasard, ce drapeau, ce chiffon, c'était un drapeau français, un drapeau pareil à celui qui flotte au-dessus des têtes, au centre du régiment, dans les batailles! Et ils le saisiraient, même pour le tendre et le rendre? Et ils y toucheraient?... eux, les rivaux, les étrangers?...

Toute l'ardeur généreuse, admirable, absurde et sublime qui fait les héros, pousse aux sacrifices, aux immortelles folies, toute la passion de renommée, l'amour de l'idée et le dévouement à un symbole qui secouent les âmes, leur soufflent à la fois l'appétit et le mépris de la mort, battaient au cœur de ces hommes — des deux côtés de la frontière — et, italien ou français, quelque clairon invisible sonnait la charge à leurs oreilles...

En avant ! *Avanti !...* A qui le drapeau et à qui la gloire ?

Deberle eut un frisson en apercevant tout à coup près du fond blanc de la crevasse un Alpin d'Italie, qui, arrivé là-bas le premier, n'était plus qu'à une courte distance du drapeau et s'avançait, rasant une arête étroite, vers la neige où éclataient les trois couleurs. L'Italien avait sur les Alpins français une avance incontestable. Il paraissait surgir là, tout à coup, comme un coureur prend, au tournant, la tête du steeple. Orthegaray bondissait comme un clown. Ayant, en même temps que le capitaine, vu l'Italien, mesuré la distance et risquant ses os, il filait sur les éboulis comme un lézard sur les anfractuosités d'un mur.

Mais il avait l'avance, l'Italien. Il rampait sur l'arête où, le premier, bien avant ses compagnons, il avait mis le pied. Il s'avançait lentement, sûrement, n'ayant plus que quelques mètres à parcourir pour toucher au drapeau ; et Deberle s'imaginait, à distance, qu'en étendant la

main l'Italien pouvait même déjà l'atteindre.

Il eut un éblouissement, un sentiment de colère. Là, devant ses soldats à lui, là sous les regards des chasseurs de Salvoni qui, de la crête, suivaient la descente éperdue, il allait voir un étranger toucher aux couleurs de France, il allait recevoir ce drapeau des mains d'un Italien, il ressentirait ce vague sentiment d'humiliation et subirait ce semblant de défaite.

— *Harri*, Orthegaray! cria sa voix claire au petit Basque.

Mais Orthegaray, à quelques mètres à droite, paraissait arrêté, portant instinctivement la main à sa rotule, blessé contre quelque pierraille...

Les chasseurs suivaient Deberle, mais ils étaient loin de leur chef : c'était lui Deberle et c'était Orthegaray qui tenaient la tête. Du côté des Italiens, les Alpins qui descendaient la pente étaient distancés ; mais ce chasseur étranger qui arrivait maintenant si près du tricolore... il allait atteindre le drapeau qui était là, le drapeau tombé, le drapeau disputé, le drapeau bleu, blanc et rouge, couché, comme un blessé, sur le drap de neige blanche ! Il le touchait presque. Il le tenait. Il le prenait !

— Eh bien ! non, pensa Deberle, ils ne l'auront pas ! Non ! non ! non ! Il est à nous !

Et follement, comme par une brusque détente instinctive, magnétisé, attiré, grisé par ce tricolore qui appelait comme un être vivant, agonisant ou perdu, le capitaine fit un bond vers le sol neigeux, un bond fantastique, d'un élan prodigieux, sans calculer la distance ; et, dans une clameur qui partit à la fois des deux versants, sous les cris poussés par les Italiens et les Français, il sauta. Les soldats le virent tombant droit à côté de l'étendard, demeurant un moment comme planté au sol après ce bond dans le vide, puis, tout à coup chancelant. Malgré un raidissement visible, l'officier oscilla, parut se casser en quelque sorte en deux, et s'affaissa brusquement, les bras étendus, étalé sur le drapeau que son corps abbattu semblait couvrir...

Le chasseur italien s'était arrêté net devant ce corps qui s'interposait là, tombant d'une hauteur de vingt mètres, entre le but et lui, et aux cris d'effroi des troupiers un silence de mort succédait brusqnement.

Orthegaray, le pied meurtri, se traînait cependant vers Deberle :

— Capitaine ! capitaine !

Et il voulait le soulever, lui prenant la tête — cette fine tête rêveuse dont les yeux tout à coup étaient devenus fixes, avec un peu de sang faisant un ourlet rouge sous la moustache blonde.

Les soldats accouraient, descendant des versants. Toutes ces mâles figures, devenues très pâles, se penchaient sur l'officier étendu là. On le redressa à demi ; avec le corps, le drapeau fit un mouvement. Deberle tenait — serrée dans sa main droite crispée sur la hampe de sapin — l'étoffe qu'il avait saisie... On crut entendre qu'il disait : « Le premier..., le premier ! » Mais les mots étaient confus, balbutiés tout bas.

Orthegaray, agenouillé, posa sur sa cuisse la tête de l'officier. Deberle regardait, l'œil hagard, comme étonné de ce qui se passait à la fois autour de lui et en lui, au sourd travail soudain de la vie arrêtée dans un être tout à l'heure entraîné, palpitant et fort. Son front penchait comme alourdi. Le petit filet de sang sur les lèvres devenait de l'écume pourpre.

— Capitaine ! répétait le petit Basque éperdu, mettant dans son appel toute son âme. Et les soldats, courbés vers l'officier, redisaient suppliants,

comme si leurs prières allaient rappeler à lui le blessé : « Capitaine ! »

L'un d'eux tendait à Deberle une gourde. On voulut l'approcher des lèvres sanglantes ; le capitaine péniblement leva la main gauche, fit un signe qui voulait dire non.

Des Alpins d'Italie, descendus à la suite de leur camarade, s'offraient, émus et empressés, à aller chercher un chirurgien, des remèdes. Leur poste n'était pas loin : quelques minutes suffiraient. Deberle entendait leurs paroles, car il hocha la tête, et un triste sourire lui vint très doux, avec un merci qu'on entendit à peine.

Il porta tout à coup la main gauche à sa poitrine, la main droite serrée sur le drapeau, ne le quittant pas. Quelque chose en lui sembla se briser, lui contractant le visage, et de sa bouche un flot jaillit, très rouge, coulant sur la neige. Puis sa tête se pencha plus encore. Les yeux interrogèrent, cherchant les trois couleurs qu'il savait là ; son regard demeura un moment — un regard de folie, un regard d'amour — rivé, extasié, sur le tricolore, et, glissant sur la cuisse d'Orthegaray qui sentit le corps s'alanguir plus que s'abattre,

il laissa doucement, comme sur un bon oreiller de sommeil, tomber sa tête lourde sur le drapeau, où sa lèvre saignante se colla dans un dernier baiser.

Alors il eut encore quelques tressaillements, les Alpins consternés reprenant de l'espoir à le voir remuer. Non : la vie était partie, et ces mouvements, ces réflexes, n'agitaient plus qu'un demi-cadavre.

— Emportons-le! dit un soldat.

— Où est-il, votre chirurgien? demandait un autre aux Italiens.

Orthegaray, couvert de sang releva la tête du capitaine. Elle retomba. Il ne respirait plus.

— Nom de nom de nom! Si c'était fini? Fini!... Le capitaine!...

— Tu vois, dit gravement un des hommes, — c'est pour le drapeau!

Des Alpins italiens s'étaient détachés, allant au poste voisin. Fallait-il attendre leur retour? Porter Deberle au campement français? Mais, s'il n'était pas mort pourtant! car enfin ce n'était peut-être qu'une syncope. — Il était loin, le campement, et, en route, à le secouer, on pouvait achever le moribond. Le laisser là, pourtant, impossible.

On improvisa un brancard sur des bâtons ferrés : on le coucherait, lui tenant la tête haute, et on l'emporterait ainsi, étendu.

Et toujours Orthegaray interrogeait le corps, portait la main au cœur, tandis qu'un autre collait sa joue aux lèvres sans souffle. Les soldats se retournèrent en entendant du bruit. C'était le chirurgien italien qui suivait le détachement, herborisant, sa boîte de fer-blanc au flanc. A mi-chemin on l'avait rencontré. D'ailleurs, ayant vu le bond insensé de Deberle, entendu la chute, il accourait. Un petit homme sec, noir, bref — qui alla droit au corps étendu, dit en italien : *Lasciate!* tâta le pouls, chercha le cœur, palpa le front, et prononça lentement :

— *Niente!*... Plus rien!

Ce « plus rien » — sourd et lugubre — tomba sur ces fronts comme un glas. Des yeux de gars solides, des yeux ardents de mâles s'entre-regardèrent. Ils pleuraient. Les chasseurs italiens, les premiers, avaient instinctivement ôté leurs chapeaux de feutre. Les Alpins du capitaine Deberle se découvrirent devant leur officier.

Blond, sanglant, mais gardant le dernier sourire extasié de la minute suprême, le chef gisait

là, devant ces têtes, nues, ces fronts brûlés de soleil ; — bérets français, plumes d'aigle d'Italie inclinés devant un mort et devant un drapeau.

On en couvrit, de ce drapeau maculé de sang comme un étendard de bataille, le corps du capitaine, couché sur les bâtons ferrés comme sur un brancard d'ambulance ; et lentement sur la neige qui, de plus en plus, à mesure qu'on marchait, s'étoilait de taches rouges, les Alpins montèrent, gravissant, la gorge serrée, l'âme en deuil, ces pentes descendues tout à l'heure comme sous la poussée d'un signal de victoire.

Et le soir venait maintenant, le soir implacablement doux, le soir qui avivait les arêtes des monts, baignait de rose les grandes Alpes, enveloppait de son impassible poésie, de ses lueurs de fête, ce groupe lugubre et muet d'hommes rapportant, dans une sorte de linceul, un cadavre d'homme jeune, fort, héroïque, confiant — si heureux ce matin... Soir silencieux dans les Alpes où montent, lointaines, mystérieuses, des

sonneries de troupeaux italiens et français mêlés ensemble et pâturant au flanc des monts ; soir ensoleillé peut-être là-bas, au bord de l'Adour, devant la petite maison presque espagnole — toits rouges, volets bruns — où, à sa fenêtre, en regardant les voiles des bateaux entrant dans le port, la mère, la chère bonne vieille, se disait qu'il y a des retours pour les hommes comme pour les navires, pour les soldats de montagne comme pour les soldats de la mer, et qu'il reviendrait quelque jour, son Louis, avec quelque galon de plus, de ces Alpes qui ne valaient pas les Pyrénées, les monts où, petit, tout petit, il disait, l'ambitieux! que du côté du Pas-de-Roland il voulait aller tuer des aigles... Les petits enfants, ces grands fous ! Les hommes, ces grands enfants !

Lentement, lentement, le cortège montait, atteignant maintenant l'endroit d'où le capitaine avait aperçu le drapeau et, au-dessus de sa tête, entendu, tout à l'heure, le capitaine Salvoni lui dire : « Ne vous donnez pas la peine, camarade : j'ai de mes hommes en bas ! » Tout à coup, comme le cadavre arrivait là, une voix, très mâle, un peu étranglée, cria, dans le grand silence religieux :

— Présentez armes !

Et les compagnons, les soldats du capitaine Deberle aperçurent debout sur la crête italienne, devant ses soldats en rang, Salvoni qui, de son épée nue où le couchant mettait un reflet rose, saluait le cadavre du héros et le drapeau arraché au gouffre.

La lumière du soir grandissait ces Alpins d'Italie dont les silhouettes se détachaient, là-haut, comme géantes, avec leurs plumes d'aigle et leurs carabines accrochant en scintillements des lueurs mourantes.

Les Alpins de France avançaient, montaient toujours, les yeux sur leur fardeau.

De loin, ils envoyèrent un salut muet à ces étrangers qui rendaient au mort un dernier hommage.

Et ils se sentirent violemment émus, lorsque la voix de Salvoni commandant : « — Apprêtez armes!... Feu ! » une détonation retentit, claire d'abord, éclatante, puis rendue formidable par l'écho répercuté partout au loin, par la bouche des monts comme une succession farouche de

tonnerres... C'était la salve des soldats aux morts héroïques, le dernier salut à l'officier tombé, salut au cadavre qui semblait, sur cette autre mer qu'est la montagne, le religieux salut aux couleurs, quand, à bord du navire, vient le soir...

Alors, pendant que les Alpins d'Italie brûlaient leur poudre de gloire en l'honneur de ce mort — un être hésitant, tordu, qui machinalement avait suivi, de loin, depuis le matin, la petite troupe du capitaine Deberle, un être inconscient, titubant, rabougri, l'idiot Lantosque, penché sur la crevasse d'où allait émerger le convoi du capitaine, regardait, effrayé, ce groupe d'hommes rapportant un cadavre, puis cet autre groupe de soldats déchargeant leurs armes — et, dans sa pauvre cervelle indécise et fruste, tout triste de voir ramener avec du sang sur lui ce bel officier qui lui avait parlé doucement, si doucement, la veille, le malheureux être, en ses balbutiements de pensée, se demandait :

— Quoi! est-ce qu'ils l'ont tué?... C'est donc ça, la guerre?

LIVRE DEUXIÈME

RÉALITÉ

L'histoire est souvent un roman ou un rêve en action.

18.

LE BARON DE RULLECOURT

I

Le sang de France a toujours battu fiévreusement pour les belles aventures. Aventuriers d'amour, aventuriers de gloire. Notre histoire est pleine de ces chercheurs de morts vaillantes qui rêvent d'écrire avec la pourpre de leurs veines leur nom dans un coin du Livre ouvert par l'avenir.

Mais la postérité a ses caprices, la renommée a ses oublis. L'histoire n'adopte pas tous les héros de romans. Et ceux-là sont rares qui, amoureux d'une destinée héroïque, meurent sous l'admiration du monde comme un Villebois-Mareuil. Types de Français bien français, spirituels, lettrés,

braves, souriants, chevaleresques, ils mériteraient une statue, comme ce comte de Plélo, ambassadeur de France en Danemark, l'un des membres de la fameuse Académie de l'*Entresol*, dont parle le marquis d'Argenson, et qui, pour sauver le roi Stanislas assiégé dans Dantzick, attaqua follement, héroïquement, trente mille Russes avec quinze cents hommes, en Breton acharné à l'impossible et, retournant trois fois à l'assaut avec ses trois bataillons, ruisselant de sang, tomba frappé de quinze coups de feu, un jour de mai 1734.

Le comte de Plélo fut un héros de roman. Le baron de Rullecourt, moins pur que lui, en fut un autre.

Rullecourt! Le nom méritait d'être illustre. Il n'est connu qu'en terre jersiaise. C'est son roman, c'est son aventure, c'est son histoire que je veux conter.

Le duc de Broglie, parlant dans ses *Souvenirs* du séjour qu'il fit, à la veille du 18 Fructidor, avec sa mère aux Ormes, cette singulière demeure inachevée, à cinq lieues de Châtellerault, tour à tour construite et démolie en partie par le duc d'Argenson, raconte qu'il y trouva, vivant sépa-

rément dans une dépendance du château, deux enfants naturels de M. de Voyer : l'un, M. Bertenot, abbé avant la Révolution ; l'autre, Mme de Rullecourt, « veuve, dit-il, d'un officier général tué à l'attaque de Jersey ».

Leur père leur avait assuré là une petite existence « dont ils réunissaient les débris pour finir ensemble leurs jours dans le lieu même où ils étaient nés ». L'ex-abbé, M. Bertenot, était, paraît-il, aimable, gai et de bonne compagnie. « Sa sœur ne le valait pas, mais elle avait deux filles pleines de douceur et de bonté. » La cadette, Mme Mahuer, existait encore lorsque le duc de Broglie écrivait ses *Souvenirs*.

Donc, la sœur de M. Bertenot « ne valait point » l'aimable abbé. Elle vieillissait, entre ses deux enfants, silencieuse dans ce grand château bizarre « au milieu duquel était implantée une tour où l'on montait extérieurement par un escalier circulaire ». Elle avait des raisons pour ne point garder la belle humeur et la gaieté de son frère l'abbé et, parfois, je m'imagine qu'elle regardait avec une mélancolie estompée, mais non effacée par le temps, quelques débris d'une sorte de naufrage militaire qui lui avaient été, un jour —

quinze ou seize ans auparavant, lorsque la plus jeune de ses filles était encore au berceau — renvoyés de Jersey : une tabatière d'or, une boussole d'argent et une épée, l'épée du baron de Rullecourt, tué à l'attaque de Saint-Hélier, en janvier 1781 ; — une épée sur laquelle la veuve réfugiée entre Tours et Poitiers pouvait lire l'inscription gravée : *Virtutis bellicæ præmium.*

Et, dans une sorte de brume indistincte, lorsqu'elle paraissait peut-être un peu maussade et triste à la duchesse de Broglie et à son jeune fils, qu'égayaient les causeries de l'abbé, Mme de Rullecourt revoyait alors un tableau épique : une poignée d'hommes enlevant hardiment une île entière, y plantant le drapeau fleurdelisé, tenant tête à des milliers de miliciens et d'habits rouges, et finalement écrasés, emportés dans une tempête de fer comme dans un orage, et — destinée plus tragique encore ! — laissant leurs os enfouis dans quelque coin de terre étrangère et leur mémoire engloutie dans la froide mer de l'oubli. Et il était de ceux-là, le baron de Rullecourt, dont la veuve ne gardait que la tabatière d'or et l'épée d'acier ! Et c'était parce qu'elle songeait à lui que la baronne demeurait muette, son-

geuse, impassible, éternelle veuve de ce soldat tué obscurément à l'attaque de Jersey.

J'ai rencontré sur mon chemin, épelé devant l'église paroissiale, à Saint-Hélier, ce nom du baron de Rullecourt. Rullecourt est bien oublié depuis qu'il dort, près des chênes verts, dans le cimetière de *Parish-Church*. Les biographies se taisent sur lui ; les histoires générales en parlent à peine. Michelet le passe sous silence. Henri Martin jette, comme en passant, un souvenir rapide à l'audacieuse tentative contre l'île de Jersey qui lui coûta la vie. Il faut consulter les histoires locales pour connaître Rullecourt, et encore, la plupart ayant été écrites au point de vue jersiais ou anglais — ce qui est tout un, — l'audacieux capitaine risque fort de ne passer, aux yeux de l'histoire, que pour un flibustier vulgaire. L'auteur des *Miettes de l'Histoire* lui a pourtant consacré un chapitre singulièrement vivant, pittoresque et comme animé d'un souffle épique.

Essayons donc de réunir ce qu'on sait de ce curieux et audacieux personnage et de fixer, dans un cadre à part, les principaux épisodes de ce tableau de bataille encore assez ignoré : l'attaque de Jersey par cinq ou six cents Français, enfants

perdus de la patrie, amoureux du danger, de la mort et de la gloire, et ambitieux d'ajouter, par la conquête, les lis d'or de Jersey aux lis blancs du roi de France.

Cette aventure n'est pas une des pages les moins imprévues de la chronique d'un siècle (je parle du dix-huitième) qui, fortement épris de la raison, n'en sacrifia que plus vivement à la passion et au dieu Hasard. A la veille de la Révolution, il semble, en effet, qu'il souffle sur les têtes un vent de chimère, et le roman fait partie de l'histoire. On dirait que le thaumaturge Mesmer a enfiévré les cervelles. Le monde est plein d'illuminés en quête d'aventures. La Fayette semble, de loin, un héros de roman; La Pérouse meurt comme dans une épopée; Casanova et le baron de Trenck remplissent le monde de leurs escapades, en supposant même qu'ils n'aient eu que la moitié des rencontres singulières qu'ils ont racontées. Un fou, Neuhof, s'improvise roi de Corse. Pourquoi le baron de Rullecourt, capitaine d'aventure, soldat n'ayant que la cape et l'épée, ne se serait-il point improvisé gouverneur de Jersey et des îles normandes pour le compte de S. M. Louis XVI?

L'homme avait à se laver de quelques peccadilles, moins brillantes que des peccadilles de roman. Il a passé pour un agent de la police secrète de Louis XVI. Il aurait eu comme tel deux missions en Pologne et en Espagne. L'enlèvement de la fille naturelle de d'Argenson pratiqué par ruse et par rebaterie, avec l'aide d'un officier taré, lui valut la commission conditionnelle de général de S. M. le roi. Les médecins ont coutume d'envoyer aux eaux les poitrinaires. D'Argenson fit envoyer son gendre à Jersey dans le même but : mourir dans l'eau.

Mais Rullecourt ne croyait pas à la mort et il aimait la renommée, il avait l'appétit de la gloire. Il demandait où l'on en peut trouver, au Nord, au Midi, qu'importe ! partout où les mousquets font tapage. A l'heure où Rullecourt rêvait, du fond d'une auberge de Pologne ou d'une *posada* d'Espagne, d'arracher Jersey à l'Angleterre, les esprits étaient vivement surexcités en France contre les adversaires de d'Estaing et du bailli de Suffren.

Dans tous nos ports de mer, les matelots ne demandaient que la bataille contre l'Angleterre. Tandis qu'à Versailles, Maurepas disait au duc

d'Harcourt que la « descente » n'existait que dans les braies du vieux maréchal de Vaux, à Dunkerque, la haine de l'Anglais se traduisait par une rare ferveur de patriotisme. Les armateurs dunkerquois avaient dépensé 4,500,000 livres pour armer des corsaires, et les prises et rançons se montaient, au 16 mars 1779, à 2,200,000 livres. Et il fallait bien des corsaires à la France, puisque les vaisseaux du roi étaient insuffisants! Brest n'avait pas trente vaisseaux de ligne en bon état, notre marine n'en contenait pas soixante-quinze.

Le temps n'était pas loin encore où les Anglais affichaient à Londres: « *Vingt-huit* vaisseaux de guerre français à vendre à l'enchère dans trois *semaines*, » et où ils promenaient dans les rues de Londres une effigie en osier de la France avec un placet à la main, suppliant Sa Majesté Britannique de la laisser en repos.

Chose incroyable, dans ce Paris épris des choses de théâtre, nos affaires maritimes, en assez piteux état, préoccupaient aussi vivement l'opinion que les querelles des comédiens. Nos navires intéressaient autant le public que la lutte entre les piccinistes et les gluckistes à propos de l'*Iphi-*

génie de M. Piccini. L'arrivée de M. de Rochambeau à Versailles faisait dresser les oreilles à tout le monde. Allait-on entrer en campagne ?

Le roi demande à Rochambeau :
Qu'apportez-vous donc de nouveau ?
— Sire, lui dit-il à l'oreille,
Mon père se porte à merveille !

Ainsi les brocards et les quatrains, les chansons et les lardons, consolent, en ce triste temps, les pauvres gens et leur font prendre patience. D'ailleurs Paris s'ennuie et on lit dans Métra, à peu près à la date où Rullecourt va tenter l'assaut des forteresses de Saint-Hélier :

« Les spectacles sont toujours fort languissants, et la Comédie-Française a bien l'air d'être dans sa décrépitude, quoiqu'on travaille à force au nouvel hôtel qui doit la loger. » (7 février 1781.)

Décrépitude ! Le mot est bien gros. Mais ce peuple de France passe tour à tour de la confiance sans bornes au pessimisme exagéré. Il n'y avait cependant, à tout considérer, ni déchéance artistique, ni décadence militaire.

A bien prendre, notre marine ajoutait à ses annales des journées de gloire et les Parisiennes

portaient fièrement des bonnets *à la Grenade*, tandis que le peuple chantait, sur ses crincrins, le vaillant comte d'Estaing :

> Disparaissez, pavillon britannique ;
> Anglais, fuyez de ce climat lointain ;
> Puissions-nous voir surtout la Jamaïque
> Se soumettre aux lois du *Destin !*

Beaumarchais raillait Byron, le vaincu, dans des couplets rimés sur l'air demeuré jusqu'à nous populaire de *C'ti-là qu'a pris Berg-op-Zoom :*

> Quand Byron voulut danser !

Tout était à ce d'Estaing : on acclamait son nom rencontré dans *Bayard*, tragédie nationale, et, comme il faut encore un coup qu'en notre Paris, les propos de coulisses se mêlent inévitablement aux questions les plus graves, des gens d'esprit comparaient l'escadre victorieuse du combat de la Grenade à la flottille des acteurs applaudis du public, et la *Gazette de France* donnait le tableau des *escadres de la Comédie :*

« Vaisseaux : l'*Intérêt*, capitaine Préville, quatre-vingts canons ; le *Tartufe*, Van Slade, soixante-quatre canons ; le *Talent*, Sainval l'aîné,

cent un canons; la *Dédaigneuse*, Contat, trente-deux canons, etc., etc. »

Donc, tout était *à la marine*, si je puis dire, et, dans ce duel, dès longtemps commencé, entre l'Angleterre et la France, les corsaires des îles normandes jouaient leur partie d'une façon redoutable pour nos bateaux. On peut dire que, sous Louis XVI, le *corsairage* (c'était le mot) de Jersey et de Guernesey fut aussi pénible au roi que les gazettes des réfugiés de Jersey devaient l'être plus tard au premier consul devenu empereur. Les milices de Jersey, composées de bons tireurs, bien disciplinés, pouvaient vaillamment résister sur terre, en cas d'attaque ; mais les marins de Jersey, les corsaires de Saint-Hélier savaient, eux, attaquer les premiers. La course était à l'ordre du jour. Vingt-six ans auparavant, en « un seul mois de 1755, sans déclaration de guerre, contre tout droit des gens, l'Angleterre avait, dit M. Vacquerie, pris trois cents bâtiments français ayant à bord douze mille marins ». Les corsaires de Jersey certainement avaient eu leur part de collaboration dans ces prises.

Parlant notre langue, nés de race normande,

comme les gens du Cotentin, les Jersiais ne nous aimaient guère. Jean Cavalier et ses camisards avaient apporté chez eux un nouveau ferment de haine contre la patrie qui proscrivait leur foi luthérienne ; et, dans l'*île des tricoteuses*, le soir, à la lueur du *crasset* (lampe), on devait, tout en tricotant ces vêtements de laine qu'on nomme précisément des *jerseys*, entretenir pieusement, attiser ardemment cette colère contre la France. Il y avait longtemps déjà qu'avec solennité, les Jersiais déclaraient un jour, au roi d'Angleterre, que, si la langue de l'île était française, *les cœurs et les épées étaient anglais.*

Sans doute, et depuis des siècles, ils redoutaient quelque invasion des soldats de France. Leurs aïeux avaient déjà vu les compagnons de Duguesclin sous leurs murailles. Et ces îlots jetés là entre l'Angleterre et la France avaient déjà leurs chroniques, romanesques parfois et incroyables comme des contes de fées. Les auteurs spéciaux ont conté quelques-uns de ces souvenirs épiques, et qui font songer à des abordages de paladins et de frères de la côte, à la fois héroïques et rusés.

L'île de Serk, entre autres, avec ses rochers gi-

gantesques, aux déchiquetures bizarres, ses grottes, ses falaises, fut, au temps passé, le théâtre d'un drame quasi bouffon dont l'invention vaut celle du cheval de Troie. Voici cette Iliade : Serk appartenait à la France depuis 1549 ; quatre cents Français, conduits par le capitaine Bruel, l'avaient prise, sans grand effort du reste, l'île n'ayant pour habitants que quelques moines. On voit encore, çà et là, dans l'île, des canons rouillés et des bastions en ruine qui datent de l'occupation des Français. Un jour, en 1555, un capitaine hollandais vint jeter l'ancre dans le port de Serk et, le marchand qui avait frété le navire étant mort à bord, il demanda à la garnison française l'autorisation de l'enterrer en terre chrétienne. Les Français pourraient se rendre à bord du navire, où les Hollandais leur remettraient quelques dons en échange de leur bon vouloir. Le capitaine qui gouvernait Serk au nom du roi de France répondit que les marins hollandais pouvaient tout à leur aise inhumer leur patron mort dans la terre de Serk, pourvu qu'ils descendissent de leur navire sans armes aucunes. Promesse est faite et paroles sont échangées. Les Français s'en vont à bord chercher les présents qu'on leur a promis,

cuivres luisants ou bonnes étoffes de Hollande, et les Hollandais hissent sur la falaise la bière contenant le corps du *minhyrr* décédé. Mais, au moment où les Français montés à bord du bateau étaient entourés, saisis, garrottés par les matelots, puis attachés aux mâts ou à fond de cale, les aventuriers hollandais, arrivés dans l'église, défonçaient le cercueil, qui, au lieu de cadavre, contenait des épées et des arquebuses, et, sortant en hâte, tombaient sur les Français en criant : *Tue! tue!* La surprise tourna en égorgement et le capitaine hollandais remit aux Anglais l'île de Serk, que la reine Élisabeth offrit à Hélier de Carteret, seigneur de Saint-Ouen, à Jersey, à charge par lui de la peupler d'un nombre d'habitants assez considérable pour repousser désormais une attaque française.

II

La première idée de Rullecourt avait été de surprendre Jersey pendant les fêtes de Noël. En ces jours de liesse familiale, l'ale et le porter coulaient sur les tables de chêne, et après le roastbeef — le rouge roastbeef, décoré de myrtes et de houx à l'étal des bouchers, à qui la vieille loi jersiaise défendait de *souffler* la viande, le roastbeef, roi des *temples de la chair*, le légendaire roastbeef, célébré par la vieille chanson patriotique anglaise, le roastbeef national armé jadis chevalier par Falstaff — le plum-pudding gonflait les estomacs aux fêtes annuelles de Christmas. Rullecourt voulait donner aux Anglais de l'île normande un foudroyant Christmas. Il surprenait la garnison entre les pots d'étain et les plats fumants, ou encore dans le calme profond d'une digestion copieuse. Rullecourt, comme le

vieux Montluc, était d'avis que tout doit entrer en ligne de compte dans une bataille, le temps qu'il fait et l'humeur même des adversaires. Il avait deviné ce qu'on a depuis appelé le moment « psychologique ».

Rullecourt était prêt dès le 24 décembre 1780; il fit un signal du haut des Beuftins, sur la côte de France, et, dans la nuit, la lueur d'un feu de bois sec lui répondait, là-bas, du haut des coteaux de Rozel.

Un des gardes de la Trinité, à Jersey, avait remarqué, pendant la nuit de Noël, ce feu qui, allumé tout à coup sur la côte de Jersey, entre Rozel et la Coupe, avait duré huit minutes environ. A ce feu, l'autre, au loin, sur la côte de France, fut aperçu par le garde durant un quart d'heure environ, malgré la brume. Le garde de la Trinité fit son rapport : quelque traître avait dû indiquer par ce feu, allumé et éteint brusquement, qu'il n'y avait, autour de Jersey, aucun bâtiment de guerre anglais. Peut-être quelque Français audacieux, quelque pêcheur de Granville, s'était-il jeté seul dans sa barque pour servir, sur la côte jersiaise, d'éclaireur au baron de Rullecourt.

C'est alors que le baron voulait tenter l'aventure et prendre la mer.

Mais une série de difficultés devait s'acharner à contrarier ses projets. Christmas passait et Rullecourt n'appareilla de Granville que le lendemain de Noël, vers les quatre heures de l'après-midi, à la marée montante. Des flots houleux, une brume grossissante. De Granville à Jersey, la colère et l'écume de la mer, alliée des Anglais. Cette partie de la Manche comprise entre les côtes de France et les îles anglaises a un nom pour les matelots, un nom tristement éloquent : le *Passage de la Déroute*. Au loin, quand on a pris la mer, les côtes normandes s'effacent avec le rocher de Granville, auquel vainement les chouans s'accrochèrent héroïquement, un jour; les collines s'abaissent, la flèche de l'église de Coutances diminue lentement, puis le géant gothique Saint-Michel au Péril de la Mer et le roc de Tombelaine apparaissent au delà des sables.

Cette mer était donc hostile quand Rullecourt s'y jeta, certain de dompter les événements comme il se sentait capable de dominer les hommes. Il essaya de s'approcher de Jersey, laissant à gauche l'archipel des îles Chausey : des rochers arides,

puis il fallut bientôt mouiller à Cancale, et ensuite à l'île Chaussey, où la petite troupe allait demeurer comme internée dans la tempête et le froid, mal nourrie et condamnée par l'énergique Rullencourt à faire l'exercice pour se désennuyer et se réchauffer.

Et c'est alors et c'est là que Rullencourt se montre avec toute sa force de volonté et son intrépidité presque sauvage. Dans cette île Chausey, la retraite coupée, emprisonné par la tempête, entendant autour de lui gronder la mer et ses soldats se plaindre, il opposa à des velléités d'indiscipline qu'il sentait sourdre une fermeté farouche, la volonté despotique de l'être humain, du chef qui va droit au but, comptant pour peu sa vie et celle d'autrui. Qu'on s'imagine cet homme au milieu de ces êtres désolés et furieux, quelques-uns contraints par la force à le suivre ! Il est seul contre tous, et il s'impose à tous sur ce rocher, comme un capitaine à bord de son navire.

Un de ces volontaires se plaignait du froid, de la tempête, grognait contre la folie qu'il y avait à des chrétiens de s'aller livrer aux vagues en janvier, par une telle mer. Quelle idée avait-on là ?

N'était-ce pas à dégoûter du métier et à jeter ses armes?

— Qui parle ainsi? dit le chef.

— Moi, répondit le révolté.

Rullencourt alla droit à l'insolent et lui fendit la tête d'un coup de sabre.

Un autre, rejetant au loin le pain qu'on lui distribuait et criant bien haut qu'on ne pouvait vivre avec de la paille ni se battre avec le ventre creux, Rullecourt le fit, à marée basse, mener jusqu'à un rocher et l'y abandonna, seul, jusqu'à la montée des vagues. Les compagnons du condamné pouvaient voir, de loin, ce supplice de l'homme englouti par l'eau, et pâles, s'entre-regardant, tous se sentaient entre les doigts d'une main de fer. Il fallait marcher. Il fallait vaincre. Vaincre ou mourir.

Le 5 janvier, Rullecourt enfin quittait l'île Chausey, et pendant toute la nuit il se tint debout, essayant d'apercevoir dans l'ombre le château de Gouray, qui avait résisté aux soldats de Philippe de Valois, aux chevaliers de Du Guesclin pour s'appeler fièrement, depuis, *Mont-Orgueil*, et, là-bas, Jersey, avec cette hautaine forteresse, solidement assise sur le granit.

Une nuit noire, d'ailleurs, et bien appropriée à l'expédition. Entre onze heures et minuit, le baron abordait, on ne sait comment, entre des récifs, sur la place du Violet, dans la baie de la Rocque, mettait ses troupes à terre des deux côtés du Plat-Rocher et s'emparait d'un fortin où se trouvaient quatre canons et des Anglais endormis. Encore aujourd'hui, les Jersiais s'étonnent de la hardiesse qu'il y avait à se jeter dans ces rochers si périlleux pour les marins, et se demandent comment les bateaux de Rullecourt purent approcher de terre. Mais un pilote jersiais les guidait, Pierre Journeaux — de la Rocque, justement — un matelot qui s'était jadis enfui de Jersey pour meurtre.

Ce Pierre Journeaux ne put d'ailleurs empêcher que deux des bateaux ne fussent entraînés à la dérive jusqu'à Granville, avec trois cents hommes. Trois cents combattants de moins ! Et ces embarcations, par une fatalité singulière, portaient les munitions, les canonniers et les tambours ! Rullecourt ne pouvait plus faire battre la charge, et sa poudre et ses gargousses allaient lui manquer.

Sept cents hommes seulement — que le

baron fit ramper, couchés sur la grève, afin d'éviter d'être aperçus — sept cents hommes se coulant ainsi, comme des larves, dans l'ombre, purent seuls débarquer dans l'île. Et encore Rullecourt en laissa-t-il tout juste une centaine pour garder les bateaux et couvrir la retraite en cas d'échec. Puis, hâtant le pas, il marcha sur la ville, par les terres, afin d'éviter les gardes-côtes.

On s'imagine cette troupe allant devant elle, silencieuse, et le capitaine Charleton, qui, tout près de la batterie du Fort-d'Auvergne, commandait la baraque de la compagnie des invalides de l'artillerie, n'entendit pas un bruit, n'eut pas la perception d'un danger, tandis que les volontaires de Rullecourt frôlaient presque son baraquement et ses sentinelles.

III

Le samedi matin 6 janvier, jour de marché, avec ses sept cents hommes, bientôt réduits par la fatigue et la désertion à cinq cent soixante-neuf hommes, Rullecourt allait donc attaquer, à Jersey, sans artillerie, sans munitions, avec des fusils rouillés, sept mille hommes de troupes, milices jersiaises et régiments anglais, ayant pour résister cent canons et une batterie de campagne.

Avec une poignée de gens, il marchait droit sur le 78e, le 83e et le 95e régiment anglais. Et, encore une fois, quelles étaient ses troupes? Quels soldats, quels compagnons suivaient l'aventurier? Des officiers revêtus de costumes galonnés, bicornes empennés, uniformes de toutes couleurs, échappés de régiments divers. M. de Saint-Julien, M. de Barvay de Montjuly, le chevalier de Saint-Sauveur, le marquis de Fraguet, le comte de

Bois-Landry, le chevalier de la Guérinière et d'autres dont on retrouve les noms dans cette affaire, devaient être cependant assez corrects. Des miliciens déplorablement équipés, — deux cent soixante-deux hommes de la milice de Haute-Normandie, incorporés par force, — des matelots aux vareuses usées, armés de haches, de pauvres diables grelottant de froid pris en serre-file par des soldats de Luxembourg, braves gens marquant le pas militaire et allant au feu, à l'aventure, au danger, comme à la parade. Dans l'état-major, un Turc, le Turc légendaire, à turban jaune, un cimeterre à la main ; deux heiduques allemands, deux géants coiffés de la fourrure des uhlans. Et, allant devant, servant de guide, un paysan de Jersey, montrant le chemin, tandis que Gun, le vendeur de grains, lui tenait près de l'oreille le canon d'un pistolet tout armé.

Le jour se levait à peine, gris et froid, lorsque Rullecourt entrait dans Saint-Hélier. Et autant, pendant la nuit, l'expédition avait été prudente dans sa marche, autant elle devient précipitée, foudroyante, dès que les Français sont en ville. Des habitants matineux aperçoivent, étonnés, ces uniformes ennemis. Ils veulent crier. On les

fait, à coups de baïonnette, rentrer au logis. L'un d'eux, Pierre Arrivé, un sexagénaire, est tué sur le pas de sa porte. La troupe avance. La sentinelle de la place publique est enlevée, étouffée, et, comme en un tour de main, tout le poste qui garde le Palais de Justice, la *Cohue* — vieux mot normand qui veut dire Assemblée — est saisi, désarmé, poussé dans la Cohue, un seul homme excepté, qui s'enfuit, courant donner l'alarme à un régiment de highlanders caserné dans l'hôpital général.

M. de la Taste, qui demeurait sur la place, entendant du bruit, s'était levé, pensant que c'étaient les hommes du régiment de Glasgow qui venaient pour acheter des provisions. Il descendit et, sortant de sa porte, fut légèrement blessé d'un coup de baïonnette par un soldat français. Il réussit néanmoins, lui aussi, à s'esquiver et courut informer le lieutenant-gouverneur à l'hôtel du gouvernement, alors situé à l'encoignure de Grosvenor street et de Saint-James street. Le gouverneur le pria d'avertir qui de droit. Quelle stupéfaction ! On venait l'arrêter lui-même. Rullecourt ne perdait pas de temps. L'huissier de la Cohue lui avait remis toutes les clefs.

— Où est le gouverneur?

— Dans son lit, endormi.

Le gouverneur, c'est Corbet, Moïse Corbet, un écrivain, un légiste et qui, évidemment, avait plus étudié Beccaria que Frédéric II, et ne se montra point féroce en cette journée. Rullecourt le réclame. On le lui amène. Bien. Et l'avocat du roi? Et le capitaine Charleton, qui n'a pas, tout à l'heure, entendu passer les Français? Et M. La Cloche, connétable de Saint-Hélier? Les soldats les poussent devant le baron, avec d'autres notables de l'île. Rullecourt les fait conduire à la Cohue royale; quelques-uns, comme le capitaine Charleton et M. Amiraux, cordes aux poignets.

Il y entre lui-même, et là, dans la grande salle, les regardant en face, il leur dit nettement que toute résistance est inutile. Jersey est à lui. Ses soldats occupent les différents points stratégiques de l'île. Ils sont quatre mille. Quatre mille hommes tenant prisonniers, à la Rocque, les cinq compagnies du régiment de Glasgow.

Et, se tournant vers un de ses officiers:

— Dites aux deux bataillons qui sont tout près d'entrer en ville et aux troupes que nous avons

laissées derrière nous de nous rejoindre. Allez, monsieur !

Puis, pendant que l'officier descendait sur la place, Rullecourt demandait de l'encre, du papier, écrivait une lettre — qu'on n'a pas retrouvée et qu'on suppose avoir été envoyée à Granville pour annoncer la nouvelle du débarquement — ensuite donnait lecture d'une proclamation enjoignant, au nom du roi de France, aux habitants de Jersey, de n'avoir pas à tenter la moindre rébellion, sous peine de mort.

Sur la place, autour de la statue du Roi Doré, les troupes françaises étaient rangées, et Rullecourt, se mettant à la fenêtre du palais, harangua ses soldats comme généralissime ayant ville conquise :

— Compagnons, qu'on respecte la statue du roi George ! Qu'on ne fasse de mal à personne ! Toute l'île est en mon pouvoir ; il faut respecter ses habitants !

IV

Cette statue dont parlait Rullecourt et qui orne encore aujourd'hui la place Royale ou Royal square de Saint-Hélier, passait aux yeux des habitants pour représenter le roi George II. Elle ne représente, en réalité, qu'un personnage imaginaire, une sorte de Commandeur appuyant sur son cuissard droit le bâton d'or qu'il tient à la main. Trouvée par un corsaire à bord d'un navire espagnol, elle a été dressée là au-dessus d'une pierre où se font pour les Jersiais les publications d'un intérêt public. Elle est, comme la statue de Minerve pour Athènes, le palladium de la cité. C'est le *Roi Doré*, la statue anonyme, qui règne à Jersey autant que le souverain d'Angleterre.

Autour de la statue, dans l'étroit espace de la place Royale, allait se livrer la bataille. Le cadre est resserré, mais pittoresque, avec ses sombres maisons de briques aux toits rouges, dont

quelques-unes portent encore les traces de la fusillade du 6 janvier. Saint-Hélier n'était pas cependant, il y a cent ans, ce qu'il est aujourd'hui. Quatre cents maisons, deux mille habitants. Ni Esplanade, ni Commercial street. La mer battait son plein près du cimetière de l'église. Le port n'était que le *Coin aux Rats*, ou *Havre aux Français* (French Harbour), et le *Royal square* d'à présent était entouré de rues dont la Cohue formait le centre, avec des voies à droite, à gauche et de face, d'où l'on pouvait déboucher, mais par deux ou trois hommes de front seulement. Et tout autour, des jardins, des prés, une sorte de banlieue commençant dans la ville même.

Le chemin par lequel descendirent les Français s'appelait la *Colomberie*. Les rues avaient des noms normands sentant encore le moyen âge. *Regent road* s'appelait rue du Frèd-Vent (rue du Vent-Froid); *King street*, rue de Derrière; *Church street*, rue Trousse-Cotillon; *Old street*, le Viel-Chemin. On trouve encore, dans la désignation des rues du vieux Jersey, la *ruette ès Hoguais*, la route du *Long-Bairt*, la *Verte-Rue*, etc.

Toutes ces rues étaient endormies lorsque Rullecourt et ses compagnons débouchaient, contournant la ville, par le chemin de la Colomberie. La surprise avait été absolue, et pourtant, depuis la nuit de Noël, les miliciens s'étaient promis de rester sur leurs gardes. Les canons de la milice étaient placés à quelques mètres de la place Royale, dans le cimetière qui entoure l'église paroissiale. Rullecourt les fit garder par un piquet de soldats, puis, après avoir reçu comme prisonniers le gouverneur Moïse Corbet, le connétable M. La Cloche, le procureur-avocat du roi M. Durell, et le major Hogges, commandant le château Élisabeth, le conquérant improvisé dressa une capitulation portant que la milice et les soldats anglais étaient tenus d'apporter leurs armes à la Cohue. Les Jersiais jouiraient de leurs biens, franchises, libertés, exerceraient leur religion à leur gré. Au nom du roi de France, le baron prenait possession de tous châteaux, forts et forteresses du pays.

Moïse Corbet, le gouverneur, essayait bien de discuter quelques articles avant de signer cette capitulation ; mais Rullecourt tira sa montre, la posa sur la table et déclara que, si, dans une

demi-heure, la capitulation n'était pas signée, il commencerait les hostilités. L'ami Gun, qui se tenait près de lui — et qui allait hardiment se faire tuer dans l'affaire — l'engageait même à ne pas différer plus longtemps. Il n'y avait, disait Gun, qu'à mettre sur-le-champ la ville au pillage.

Une lettre en plusieurs expéditions fut adressée au château Élisabeth et aux divers officiers commandant dans l'île, leur enjoignant d'avoir à déposer les armes. L'acte de reddition portait que, *pour sauver la ville de la destruction et les habitants du pillage*, Moïse Corbet et Hogges reconnaissaient le général de Rullecourt, au service du roi de France, comme gouverneur de l'île. « *L'île a capitulé*, disait Corbet, *les troupes obtiendront les honneurs de la guerre, tout doit rester tranquille, et toute hostilité cessera.* » Le lieutenant-gouverneur Corbet était un homme honnête, aimant son pays, ayant fait son devoir lors de la tentative du prince de Nassau ; mais journalier en fait de courage, et, le 6 janvier 1781, réveillé peut-être un peu tôt. Et puis ce n'était pas un héros !

C'est qu'aussi bien ce damné Rullecourt payait d'audace et faisait hardiment blanc de son épée.

Corbet signa, et après lui le major Hogges, de la garnison. Rullecourt voulut exiger la signature de l'avocat du roi, du connétable et de quelques autres. Ceux-ci refusèrent. L'un d'eux, le capitaine Charleton probablement, répondit : « Les officiers anglais sont des hommes de cœur et de sens; ils refuseront de ratifier un pareil acte. »

Charleton prévoyait déjà le *loyal Peirson*. Le Turc, qui faisait partie de l'expédition, levait cependant sur lui un poignard oriental, comme Orosmane sur Zaïre, et demandait du regard :

— Faut-il en finir?

Ce Turc a vivement frappé les imaginations jersiaises. Il est, de tous les officiers de Rullecourt, celui qui est resté à Saint-Hélier le plus légendaire. Il se nommait *Emir* et, racontent les historiens de l'aventure, disait être le cousin germain du Grand-Vizir. On ne saurait mieux prendre le Pirée pour un homme. *Emir* donc a, sur les cervelles jersiaises, produit à peu près l'effet que les mamelucks de Napoléon Ier firent en Espagne sur les Madrilènes. L'envahisseur, dans les tableaux de Goya, est presque toujours figuré par un des camarades de Roustan; il est résumé dans un mameluck. Ainsi le costume même d'*Emir*

ou de l'Emir (en réalité de l'émir Gouaad) nous est soigneusement, minutieusement décrit par les chroniques : « Il était vêtu d'une culotte longue de drap bleu, d'une veste de velours noir et blanc, d'un habit rouge pâle, en forme d'une robe de chambre, attaché autour de sa ceinture avec un cordon de soie, qui soutenait un cimeterre et un poignard. Sa tête était couverte d'un bonnet orné d'un turban de soie jaune et blanche, dont les bouts assez longs tombaient sur son épaule gauche. Au lieu de boutons, sur son habit, étaient de riches brandebourgs ou pendants d'argent. » Cet habillement, dit avec naïveté une brochure publiée lors du centenaire de 1781, le faisait paraître *fier, brave et orgueilleux.* Tel était le personnage qui menaçait de son poignard le connétable de Saint-Hélier et l'avocat du roi d'Angleterre.

Rullecourt, lui, tirait pendant ce temps un cordon rouge de sa poche et se le passait autour du corps; puis il exhibait le brevet qui le nommait gouverneur de Jersey, et, en cette qualité, il invitait, sur-le-champ, les notables à dîner, le soir même, chez Moïse Corbet lui-même.

— D'ici là, messieurs, soyez sans crainte,

ouvrez les boutiques, soyez heureux sous le gouvernement pacifique et doux du roi de France, et évitez les rassemblements dans les rues, afin de ne pas mettre mes soldats en défiance.

Les Français, en effet, dispersaient déjà les groupes qu'ils voyaient se former, fût-ce des femmes commentant l'incroyable aventure de la journée.

Le début de l'affaire ne manquait, en vérité, ni de bonheur, ni d'allure, ni d'esprit. N'ayant de munitions que les quelques cartouches des gibernes, privé de ses tambours qui eussent empli de leurs roulements les rues de Saint-Hélier, ses artilleurs s'étant noyés en débarquant, Rullecourt remplaçait tout cela par de l'audace. Il avait obligé le bon Corbet à expédier à tous les corps de troupe placés sous l'autorité du gouverneur l'ordre écrit de ne point sortir de leurs casernes. L'ordre ne disait point que Corbet était prisonnier et, par conséquent, déchu de sa qualité de gouverneur. Les officiers anglais devaient donc y obéir.

De temps à autre, Rullecourt répétait négligemment :

— C'est quatorze mille hommes qui seront ici dans deux jours !

Et il commençait à régner pendant que les cuisiniers s'occupaient du menu du dîner que le baron offrait galamment aux notables dans l'hôtel du gouverneur.

Il « régnait » à la fois énergiquement et intelligemment, ce Rullecourt.

On lui amène un de ses soldats qui venait de voler une timbale d'argent.

— Qu'on le fusille ! Il n'y a pas de voleurs dans les troupes françaises !

Corbet alors s'interposa. Les faits civils accomplis par des militaires sont justiciables, dans les îles, non pas du conseil de guerre, mais de la justice de la Cour. Et Rullecourt consentit à laisser à la Cour royale ses antiques prérogatives.

Puis, suivi de son Turc, il s'en alla par les rues, encourageant les paysans à vendre sans crainte leurs volailles et entrant dans une boutique pour acheter du ruban à une jolie mercière. Le dix huitième siècle ne perdait pas ses droits. Marivaux montrait son sourire dans cette *Tempête* de Shakespeare.

On voit, à l'étalage des papeteries de King

street, à Jersey — cette rue que le baron parcourut, élégant, dégagé, l'épée au fourreau et le sourire aux lèvres — la photographie de la proclamation autographe de Rullecourt aux habitants de Jersey, proclamation écrite sans ratures, dans la *Cohue* — et, sans jeu de mots, — au milieu de la cohue, d'une écriture nette, élégante et ferme :

De Par Le Roy

Les habitans qui se tiendront tranquiles et
Désarmés sans s'assembler Ni commettre d'hostilités
jouiront de toute sùreté pour Leurs personnes
Et seront confirmés dans La possession de leurs biens
comme aussi dans L'exercice de Leur Religion. —
Ceux qui sont Nés en France participeront
aux mesmes avantages quelques procédures
jugemens où arrets qu'il y ait contre eux :
Mais tout habitant qui fera la Moindre
Rebellion sera puni sur le champ par
Exécution militaire.

Le Bon de Rullecourt,
général de L'Armée française.

Délivré à Jersey le 6me janvier 1781. —

Ce dernier trait, que soulignerait un graphologue, ce *tiret* droit et décisif, ajouté, après la date, d'un mouvement de plume, est comme un

coup final, un mouvement instinctif qui semble dire : « Et maintenant, le sort en est jeté ! »

Il paraissait d'ailleurs être tout à fait favorable, ce sort que Rullecourt venait tenter. Les autorités de la ville paraissaient soumises, les habitants ne semblaient pas mécontents. Ce soir de janvier, date heureuse et mémorable, le baron de Rullecourt aurait donné une île au roi de France.

Si l'après-midi se passait aussi bien que la matinée, le chercheur de gloire n'aurait pas perdu sa journée.

— Tout est parfait, pourvu que cela dure !

Rentré au Palais de Justice, il se reposait un peu, content de lui-même, lorsqu'un coup de canon parti du Château vint le tirer brusquement de sa confiance.

— Qu'est-ce donc ?

— Le canon d'alarme, monsieur le baron !

Là-haut, le capitaine Mulcaster avait commandé le feu.

— Le canon ? Diable !

Rullecourt sort immédiatement avec deux cents hommes et, prenant Moïse Corbet sous le bras, d'un geste à la fois amical et impératif, il se dirige vers le Château par la grève.

Sur la grève, un boulet passe à ses côtés et s'enfonce dans le sable.

Le baron sourit comme tout à l'heure à la vendeuse de rubans de Regent street.

— Oh ! ils tirent mal, dit-il à Corbet.

Et il avance à la tête de ses deux cents hommes, en causant toujours avec le gouverneur qu'il tient familièrement par le bras.

Un second boulet ronfle et, à deux pas de Rullecourt, couche un Français sur le sable.

— Allons, c'est sérieux, dit le baron, nous allons entrer en danse.

Et, machinalement, se retournant du côté de la ville, il aperçoit une longue ligne d'habits rouges au haut du mont Patibulaire, ce mont des Pendus, dont la masse verte semble commander Saint-Hélier.

Rullecourt va avoir tout à l'heure à combattre ces grenadiers rangés là-haut. Il lui faut au moins que le Château qu'il a en face ait fait auparavant sa soumission. Il envoie un parlementaire avec une lettre de Corbet portant incluse « la copie de la capitulation que j'ai, disait le gouverneur, signée afin de sauver les habitants du pillage ».

« L'officier français qui vous la remettra, doit

être sauf et retourner immédiatement, » ajoutait Corbet.

Le commandant anglais Ailwards reçut le parlementaire, écouta la lecture de la capitulation et, lorsqu'on lui parla de déposer les armes, dit très poliment, en excellent français :

— Monsieur, je ne comprends pas le français !

M. Charles d'Auvergne monte alors à cheval, avec un trompette en croupe, et porte au Château un nouveau pli de Corbet intimant au commandant l'ordre de se rendre sur-le-champ.

On a conservé la réponse écrite du capitaine Pierre Ailwards. La voici textuellement :

« The English flag flying over our heads reminds us how gallantly this fortress hath wittstood the attaks of its besiegers, and I am resolved, for the honor of His Majesty, it shall not be sullied whilst I command here.

« *Signé :* Peter Ailwards. »

« Le drapeau anglais flottant au-dessus de nos têtes nous rappelle que cette forteresse a vaillamment résisté aux attaques de ses assaillants, et je suis résolu, pour l'honneur de Sa

Majesté, à ce qu'il ne soit pas souillé tant que je commanderai ici.

« *Signé* : PETER AILWARDS. »

Et Ailwards donnait poliment l'ordre de reconduire le parlementaire.

C'était un officier d'artillerie, nommé Mulcaster, qui guidait M. d'Auvergne après avoir, tout à l'heure, fait tirer le canon d'alarme. Mulcaster prit plaisir à lui montrer une à une les fortifications, puis, lui bandant les yeux avant de le faire monter au haut de la forteresse, il fit enlever le mouchoir et lui désigna d'un geste circulaire tous les canons de bronze prêts à tonner, comme pour lui dire : « On ne se rend pas avec cela. »

Le Français comprit, fut galant, salua et dit :

— Au plaisir de vous revoir, monsieur. Nous allons dans un moment revenir en nombre !

— Tant mieux, monsieur, répondit froidement Mulcaster, nous aurons plus de monde à tuer !

Ce duel de paroles avant la bataille vaut le légendaire salut de Fontenoy.

— Brave officier! fit Rullecourt quand

M. d'Auvergne lui eut raconté le résultat de l'entrevue.

— Et bon château! répondit M. d'Auvergne en hochant la tête.

Mais Rullecourt n'était pas embarrassé pour si peu :

— Eh bien, qu'il le garde, son château! Nous nous en passerons bien pendant quelques jours!

Et il fit rentrer son bataillon en ville.

V

Ce que Rullecourt ne savait pas, c'est que, dans toute l'île, les milices s'assemblaient. Le rappel battait et les Jersiais, les miliciens, qu'au cinquantième anniversaire de la surprise de Jersey George IV devait honorer du titre de *milice royale*, tous, grands ou petits, paysans ou francs tenanciers des paroisses, prenaient le fusil pour défendre les trois léopards passant d'or en champ de gueules, qui sont les armes de l'île. Ils s'en allaient rejoindre le capitaine Landsdane, posté avec ses highlanders sur le mont aux Pendus, tandis que le bataillon de la milice de Saint-Laurent montait vers le château à l'appel du canon d'alarme du capitaine Mulcaster.

Rullecourt, rentré dans Saint-Hélier et comprenant qu'il allait être attaqué bientôt, n'eut d'autre pensée que de se défendre autour de la Cohue, cœur de la cité. Il prend les canons de la

paroisse, les braque de façon à enfiler les avenues qui mènent à la place publique et attend là, résolu, que les miliciens descendent des hauteurs. Il les voyait de loin, massés là-haut avec les habits rouges. Lorsqu'il est averti que les Jersiais descendent du mont Patibulaire, les soldats du 92e de ligne anglais à leur tête, il tente encore un acte de diplomatie et d'audace. Il envoie un de ses officiers vers les Anglais.

L'officier va leur répéter ce que M. d'Auvergne a dit à Ailwards : que, le gouverneur de l'île ayant signé une capitulation, le général de Rullecourt engageait les troupes anglaises à ne pas répandre le sang vainement et contre toutes les règles de la guerre, et, en conséquence, à mettre bas les armes, « pour éviter l'incendie de la ville et écarter les plus grands malheurs ».

L'officier anglais qui les commandait était le major Peirson, — qu'on a longtemps appelé Pierson, — Francis Peirson, un jeune homme de vingt-trois ans qui, en dépit de son âge, se trouvait être le plus ancien officier du 95e de ligne. Un beau jeune homme, presque imberbe, le front haut, la bouche fine, l'air très doux, avec je ne sais quel charme que nous a rendu la miniature

de Ph. Jean, peintre Jersiais : une haute cravate blanche, les cheveux blonds noués par le catogan, un sourire calme sur des lèvres honnêtes et spirituelles, — un franc regard, profond, pénétrant, mais pensif — comme si le jeune officier eût pressenti que son existence serait courte. Vingt-trois ans ! La mort aime sur les champs de bataille ces fraîcheurs du matin de la vie.

Le major Peirson écouta le parlementaire français, le remercia avec cette politesse froide du commandant Ailwards recevant M. d'Auvergne, puis il ajouta qu'il ne profiterait pas du bon avis de M. de Rullecourt.

Un des officiers de la milice jersiaise ajouta :

— Retournez vers votre général et dites-lui que les troupes que vous avez vues sont résolues à le chasser de son poste dans moins d'une heure, fût-il entouré de dix mille soldats.

— Oui, dit encore le major Peirson, en français, oui, nous porterons nos armes à la Maison de Ville comme on nous ordonne de le faire ; mais ce sera la baïonnette au bout du fusil. Salut, monsieur !

L'officier français demanda alors, pour se rendre en ville et parler à son général, une heure.

Peirson lui accorda trente minutes. Anglais et Jersiais poussèrent trois hourras, et le Français partit avec l'adjudant du 95e, chargé de réclamer à Rullecourt la liberté du gouverneur. Arrivé à la Cohue, l'adjudant s'informa si M. Corbet était prisonnier. Rullecourt montra le gouverneur et répondit : *non*.

— Vous voyez !

Corbet, souriant, ajouta qu'en effet il était libre, parfaitement libre. Il ne voulait, comme M. de Rullecourt lui-même, que le bonheur et la tranquillité de l'île. Le brave homme n'était même pas un otage résigné : c'était un otage satisfait, un prisonnier enchanté.

Cependant le temps paraissait long aux miliciens, pressés d'attaquer. « Pourquoi ce *retardement?* » demandait-on au major Peirson. Pourquoi ? C'est que Peirson avait détaché tout à l'heure, avant de descendre vers la ville, les compagnies légères des 73e et 95e régiments, avec deux compagnies de milice sous le commandement du capitaine Fraser, des highlanders, et qu'il voulait leur laisser le temps de tourner la ville, guidés par un nommé Thomas Pipon ; l'histoire de l'île

a conservé le nom des comparses de cette journée. Et puis, au moment suprême, le major hésitait. Si le gouverneur n'était pas prisonnier? Ou encore si Rullecourt disposait de forces considérables? Ne disait-on point déjà que cinq compagnies du 83e de Glasgow, cantonnées près le Vieux-Château, venaient d'y être écrasées par les Français? Peirson patientait, quitte à agir, tout à l'heure, et fermement.

L'adjudant revient de la Cohue. Peirson ne *retarde* plus ; il lève son épée. En avant! Et la troupe se met en marche. En chemin le major recevait justement une lettre du capitaine Campbell, commandant les cinq compagnies du 83e, qu'on croyait défaites. Elles allaient, au contraire, attaquer l'envahisseur et le menaçaient, du haut d'une batterie, à la Rocque. Des habitants de Saint-Hélier, M. Patriarche, M. Hamon, s'évadaient de la ville et, leurs armes de miliciens leur ayant été prises, portaient des munitions aux soldats anglais.

Toute l'île, d'ailleurs, était soulevée. Décidément, Clément Hémery avait, dès le matin, fort bien donné l'alarme. Le révérend M. Le Couteur, un pasteur puritain, qu'on a très justement com-

paré aux vieux *côtes de fer* du temps de Cromwell, faisait conduire au fort Conway deux canons qu'il avait chez lui, pour son plaisir, et à la Rocque-Plate — *flat rock*, le rocher plat — où se trouvait le détachement laissé le matin par Rullecourt, pour protéger sa retraite, les grenadiers du lieutenant Robertson jetaient à la mer les Français grelottants, mouillés, transis, anémiés et battus d'avance malgré leur courage. Il y a un monument dressé à la mémoire des Anglais du régiment de Glasgow dans le cimetière de la paroisse de Granville ; on y peut déchiffrer les noms de John Hunter, de William Mac Culloch, de James Reid, d'Alexander Mac Kechney, d'Alexander Glinn, de Robert Walker et de John Wilson gravés sur la pierre, avec ce salut des survivants et ce témoignage de la postérité : *Morts glorieusement!* Quant aux nôtres, aux vaincus, aux pauvres Français à demi morts de froid et jetés aux vagues après une lutte meurtrière, mais admirable et épique, leurs noms sont ensevelis dans le brouillard et dans l'oubli. Il n'y a pas de monuments — comme s'il n'y avait pas de gloire — pour les vaincus.

La nouvelle de cet échec infligé là-bas, à la Rocque, aux Français, donnait du jarret aux soldats de Peirson et leur mettait le cœur au ventre. Derrière eux marchait la milice.

Les grenadiers du 95e et les miliciens s'engageaient bravement dans les rues. Le major Peirson commandait la colonne dans la rue de Derrière, et le capitaine Lansdane, avec le 73e et une pièce de campagne, pénétrait par la Grande Rue. C'était un mouvement concentrique et Rullecourt, attaqué de tous côtés, allait se trouver enveloppé dans un cercle de feu.

S'il avait eu ses artilleurs, noyés à la Rocque dans la nuit, la défense de la place Royale eût été plus facile. N'en ayant pas, il en fit. Il improvisa canonniers des hommes qui peut-être n'avaient jamais chargé une pièce. Et feu !

Le premier coup de canon des Français ne fit pas reculer Lansdane. Les Anglais avançaient baïonnette en avant et essayaient de trouer les rangs des soldats de Luxembourg. Ce n'était pas facile. Tous les historiens jersiais parlent de l'acharnement de la bataille, de la ténacité farouche des soldats de Rullecourt.

Le capitaine Fraser attaquait, descendu de la

Montagne de la Ville. Tous se pressaient pour écraser cette poignée de Français.

Mais Peirson était arrivé plus vite.

Il marchait en tête, l'épée à la main, plumet au tricorne, suivi des bonnets à poil de ses grenadiers en habits rouges. Là-bas, les canons français, les habits gris de fer et les pompons écarlates des compagnons de Rullecourt apparaissaient dans la fumée.

— En avant! répétait Pierson. *Goahead!*

La première décharge partie de la place l'abattit raide, une balle lui traversant la poitrine « deux doigts au-dessous de la mamelle gauche ». En le voyant tomber, ses soldats reculent, entrent dans les cours, s'enfuient jusqu'à la maison du vicomte Durell et restent là, comme pour laisser passer la pluie de fer.

Un Jersiais, P. Dumaresq, lieutenant des grenadiers du bataillon de Saint-Pierre, les adjure, les insulte :

— Si les Anglais ne marchent pas, eh bien, nous marcherons, nous!

Les officiers, enfin, font sortir les grenadiers anglais de la cour où ils s'entassent comme un troupeau ramené. Ils reviennent à la charge. La

place Royale, prise et reprise, est envahie. Le peintre John Singleton Copley, de la Royal Academy de Londres, a peint, en 1783, la mort du major Peirson dans un tableau demeuré célèbre. La scène est prise sur le vif. Le drapeau anglais flotte dans la fumée, entre les maisons hautes ; la statue du Roi Doré apparaît comme une image fantastique rayonnant au-dessus de ce carnage, et le peintre a groupé là, d'après nature, quelques-uns des héros anglais du 6 janvier : le capitaine Clephane, commandant la charge après Pierson ; l'adjudant Harrison, soutenant Pierson, qui tombe en arrière, avec ses cheveux blonds, épais comme ceux d'une femme ; le domestique du major — un grand nègre au feutre empenné, vêtu de bleu et le fusil à l'épaule, tuant celui qui vient de tuer son maître ; dans un coin, des femmes et des enfants éplorés, — l'épouse, la mère et les enfants du capitaine Hémery, paraît-il. Au loin, les Français fuyant déjà. Une scène enragée et vivante que l'herbe verte des montagnes, ourlée d'une ligne de vermillon (les soldats anglais campés au loin), enveloppe d'une sorte de poésie rustique, du *green* acide des paysagistes anglais. L'original du tableau de Copley est, à

Londres, dans la *National Gallery*, mais une copie, par M. Holyoake, figure dans le Palais de Justice de Jersey, dans la Cohue, au-dessus des juges, comme un témoignage éternel de l'héroïsme de Peirson et du dévouement de la cité.

VI

Il était midi lorsque Peirson tomba, et le combat reprenait plus acharné un quart d'heure plus tard.

Rullecourt, dès que la place Royale avait été attaquée, était sorti de la Cohue, tenant toujours Moïse Corbet sous le bras, le pauvre Corbet mené là comme à l'abattoir. Il s'est trouvé un écrivain jersiais pour insinuer que le commandant français entraînait Corbet « dans l'espérance qu'on ne tirerait point sur lui *s'il était proche d'un des habitants* ». A qui fera-t-on croire que l'homme capable de l'héroïque folie ait pu avoir une pensée aussi prudente? Évidemment narquois dans son audace, Rullecourt conduisait Corbet au feu comme dans une sorte de gouaillerie en action. Il plaisait à son ironie que le gouverneur entendît siffler à ses oreilles de Jersiais les balles des soldats d'Angleterre.

Elles sifflaient terriblement, du reste. Ces quelques centaines de Français se débattaient maintenant sous les feux convergents, entourés de partout, fusillés comme au fond d'un entonnoir. Les habitants, enhardis, les décimaient par les fenêtres. Ils tombaient en combattant, chargeant à la baïonnette, puisqu'ils n'avaient plus de poudre, et, jusqu'à midi et demi, Rullecourt soutint le combat au premier rang, criant : « Jusqu'à la mort, enfants ! courage ! » et tenant l'épée haute.

Un feu de peloton du 73ᵉ anglais fit un tas de cadavres à ses côtés et l'abattit lui-même, à côté de Corbet, dont le chapeau de feutre était traversé de deux balles. L'effet fut désastreux sur les Français lorsqu'ils virent s'affaisser leur chef, le visage en sang. Ils reculèrent, essayant de se réfugier dans la Cohue, où les miliciens jersiais et les grenadiers anglais les poussaient comme dans une souricière. Beaucoup se rendaient. Le Turc, le fameux Turc, celui que les Jersiais appelaient *Emir* et qui paradait le matin même dans les rues de Saint-Hélier, se couchait maintenant sur les marches du palais et essayait de se faire passer pour mort, afin qu'on ne le clouât point à la pierre d'un coup de baïonnette.

Les soldats du régiment de Luxembourg ne contrefaisaient pas les mourants, eux; ils mouraient vraiment, brûlant en désespérés leurs dernières cartouches ou tordant leurs baïonnettes dans les poitrines anglaises. Leurs officiers tombaient à côté d'eux. Le chevalier d'Herbouville, M. de Ferrant, M. de Bonnechose étaient blessés. Mais que pouvait un groupe d'hommes contre une véritable armée courant à la charge et à la curée? Rullecourt avait reçu trois balles et râlait, la mâchoire fracassée. On l'emporta chez Philippe Terrier, et, sur les dalles du logis, on voyait encore des gouttes de son sang, lorsque le révérend Ed. Durell écrivait ses *Historial illustrations of Jersey*.

Il y mourut le soir même, à onze heures, et le lendemain dimanche on l'enterra en face de la porte d'entrée de l'église paroissiale, cette église où Moïse Corbet, qui avait repris le commandement des milices après la victoire des Anglais, faisait parquer comme un troupeau et garder par le bataillon de Saint-Laurent les Français prisonniers. Les troupes de Rullecourt avaient eu, dans cette matinée, 150 hommes tués et blessés, le quart de leur effectif, et les Français avaient

tué aux Anglo-Jersiais 156 hommes, cela sur un très petit espace, car l'échiquier était singulièrement étroit où se joua cette partie sanglante et folle. Chose étrange : à Jersey comme, vingt-deux ans auparavant, au Canada, les deux chefs des deux nations, l'Anglais et le Français, mouraient ensemble, et Peirson et Rullecourt rappelaient cette fin tragique du général Wolfe et du marquis de Montcalm, tués, l'un et l'autre, le même jour, sous les murs de Québec, comme le baron et le major sur la place Royale de Saint-Hélier.

Un an, après, l'Angleterre renvoyait en France les prisonniers, au nombre de quatre cent cinquante-six, d'abord embarqués pour Plymouth et dont M. d'Héricy disait dédaigneusement au duc d'Harcourt :

— Je ne sais que faire de tout ce monde-là, de troupes de cette espèce, et l'on devrait bien les envoyer à Brest pour les expédier aux colonies, qui ont besoin d'hommes.

Or, parmi ceux-là, il y avait un chevalier d'Herbouville, un chevalier de Ferrant, MM. Saint-Georges de Bonnechose, Porlier, Piatt, de Balancourt, blessés et soignés d'abord à Jersey.

Pauvres gens! il valait bien la peine qu'ils

eussent essayé, dans l'île normande, de vendre aussi chèrement leur vie pour conquérir quelques champs de verdure et les pierres de Montorgueil à S. M. le roi de France !... Le 20 janvier, deux semaines après l'expédition, Dumouriez écrivait au duc d'Harcourt :

« Heureusement, on vous a averti trop tard pour que vous soyez compromis, car on ne manquera pas de compromettre quelqu'un pour s'excuser du moment de boutade qui résultera d'une cacade aussi odieuse. »

Le mot est dur et il est injuste aussi. L'attaque de Jersey fut, je le répète, une folie, mais non une reculade. Au contraire, en vérité, l'aventure tient du roman de cape et d'épée, de l'épopée, et son seul crime fut son insuccès. L'opinion, à Paris et à Versailles, la jugea sévèrement ou plutôt l'ignora, n'en connut point les glorieux détails. Métra, dans sa *Correspondance secrète*, écrit de Versailles, le 26 janvier 1781 :

« On s'étonne avec raison de la hardiesse d'une poignée d'hommes qui ont voulu conquérir

Jersey. Ils comptaient sans doute sur de prompts renforts. Ces espérances sont souvent déçues quand on n'est pas bien assuré de mettre les éléments de son parti. Il faut bien se garder de soupçonner nos troupes de désobéissance, mais il est certain qu'elles ont vu avec peine une si belle entreprise entre les mains d'un corps franc et isolé. »

Du moins Métra parle-t-il, lui, de la *hardiesse* de cette poignée de gens. Que serait-il arrivé si Jersey eût, grâce à Rullecourt, appartenu à la France? Sans doute, les Anglais eussent essayé de reconquérir Saint-Hélier. Carnot disait, en parlant des îles normandes : « Il serait facile de les prendre; il serait impossible de les conserver ! » Mais comme ce furent, en partie, les gazettes publiées à Jersey par les émigrés français qui poussèrent Napoléon, irrité, blessé dans son orgueil, à guerroyer contre l'Angleterre, il est permis de dire que si Jersey, nid de corsaires en 1781, n'eût pas été un nid de libres pamphlétaires en 1804, peut-être Bonaparte n'eût-il pas poussé si loin sa haine de l'Angleterre et l'Europe eût-elle peut-être connu la paix, au lieu des

grands égorgements de 1804 à 1815. Il est bien permis de faire, en passant, quelques conjectures, surtout lorsqu'elles sont consolantes. Mais quoi! l'on ne corrige point les faits : on ne refait point l'histoire. Les générations qui se succèdent la trouvent toute écrite et la subissent, malheureusement.

VII

Dans les papiers de Rullecourt, les Anglais trouvèrent, paraît-il, le plan complet des opérations du baron, le nombre des chevaux et chariots à réquisitionner, et l'on accuse le hardi Français d'avoir rêvé de dépeupler Jersey et de transporter les habitants des îles en Languedoc. Pure légende. Rullecourt voulait simplement planter le drapeau fleurdelisé sur Montorgueil et gouverner en paix, avec esprit. Le sort, qui n'aime pas toujours les audacieux, ne le lui permit point.

A la suite de l'expédition de Rullecourt, l'Angleterre se préoccupa, d'ailleurs, très vivement, de mettre pour l'avenir Jersey à l'abri d'un tel coup de main, et sur le haut rocher qui commande à la fois le fort de Saint-Hélier et la ville, elle bâtit une forteresse menaçante qui, achevée seize ans après, en 1807, porta dès lors le nom de *Fort-Régent*. La tour de Seymour fut érigée,

protectrice, à l'endroit même où Rullecourt avait abordé. Quant à la date du 6 janvier 1781, elle devenait pour tout Jersiais un souvenir de gloire. Un moment, comme à Québec, on avait réuni les corps de Wolfe et de Montcalm, — ce Montcalm enterré tout d'abord dans un trou creusé par une bombe anglaise, — on songea à élever un monument commun à la fois au vainqueur et au vaincu, ces deux hommes qui, a-t-on dit, ne se connaissaient même pas de nom, le matin, avant de se combattre et de mourir.

Le Héricher nous donne, dans son *Jersey monumental et historique*, qu'on appelle à Jersey « un pamphlet », le renseignement suivant :

« L'évêque Bisson dit qu'on érigea une colonne sur la tombe de Rullecourt, avec cette inscription, qui est bien dans le génie anglais, lequel tire une leçon pratique de tous les événements :
« Cy gît le corps de M. Rullecourt, officier géné-
« ral français qui, dans la nuit du 5 janvier, enva-
« hit cette île, à la tête de douze cents hommes,
« surprit le gouverneur et les magistrats, et les
« fit prisonniers de guerre. Mais, au point du

« jour, les Français, attaqués par la garnison et « la milice, aux ordres du major Peirson, qui « perdit la vie dans ce glorieux combat, furent « totalement mis en déroute. Le gouverneur et « les magistrats recouvrèrent leur liberté, et l'île « fut délivrée par la destruction ou la captivité « des envahisseurs. Le baron de Rullecourt suc- « comba, et cette pyramide est moins un monu- « ment d'un ennemi qu'elle n'est à Jersey un « avertissement pour nous et nos enfants de « donner à l'avenir plus d'attention à notre « sûreté. »

Je ne sais ce qu'il faut penser de l'assertion de l'évêque Bisson, mais Rullecourt n'a point de monument à Jersey et la mémoire du seul Peirson y est glorieusement célébrée. Dès le 8 février 1781, en mémoire de la défaite des étrangers qui, disaient les Jersiais, voulaient nous « priver de notre liberté et de notre sainte religion », un service d'action de grâces fut célébré solennellement, afin de remercier Dieu d'avoir béni les conseils et les armes de Sa Majesté, avec commandement au peuple de s'abstenir ce jour-là de toute œuvre servile.

Le corps du major Peirson, placé en un cercueil de plomb, avait été déposé dans un caveau, sous le banc du lieutenant-gouverneur. On offrit au père du vaillant soldat de rapporter en Angleterre les restes de son fils. M. Peirson répondit que là où le major était tombé, là il devait reposer. Les États commandèrent alors à Bacon, le statuaire anglais, un superbe monument qui, appuyé contre la muraille de l'église paroissiale de Saint-Martin, montre l'image du major Peirson, un médaillon supporté par un lion et par une victoire et entouré des plis de marbre des drapeaux qu'il a servis et défendus. Le bas-relief le représente, soutenu par ses grenadiers et mourant « dans la fleur de sa jeunesse et dans le moment de sa victoire », dit l'inscription anglaise du mausolée.

Depuis on a placé comme un nouvel hommage cette simple inscription sur la maison devant laquelle Peirson tomba : *Here Peirson fell.* On a recrépi, rebâti peut-être, la demeure et, détail bien anglais, on a *repeint* sur la muraille les traces du combat, les mouchetures des balles de 1781.

Le premier acte des États assemblés, le

22 février, devant le général Conway, gouverneur, avait été de voter ce monument « à la mémoire du brave major Peirson, tombé dans les efforts qu'il fit à la tête des troupes, comme leur commandant, en délivrant la ville de Saint-Hélier des mains de l'ennemi et sauvant le païs ». En même temps, une lettre officielle était adressée à François Peirson, son père, et insérée dans le livre des États, signée de Ph. de Carteret, greffier, comme un témoignage éclatant de la reconnaissance de la patrie jersiaise — car il n'est point de petite patrie. La Patrie, cela dit tout, qu'elle ait l'immensité de la Russie géante ou qu'elle soit un îlot où dorment les ancêtres. Riche ou pauvre, l'homme n'a qu'un même sentiment lorsqu'il dit : ma mère.

Je traduis, le premier, je crois, ces deux lettres des États à un père et de Peirson, esq., aux États de Jersey. Elles sont nobles, simples et dignes d'être conservées.

« Jersey, le 22 février 1781.

« Monsieur,

« Nous, les États de l'île de Jersey, convaincus de ce que nous devons notre pouvoir actuel de délibérer à la vaillante conduite de votre fils, feu

le major Peirson, qui a acheté notre liberté, le 6 janvier dernier, au prix inestimable de sa vie, nous pensons que notre devoir absolu est de vous exprimer, dès la première assemblée tenue depuis ce jour mémorable, notre sincère désolation et de vous adresser toutes nos condoléances pour une aussi grande perte publique et privée.

« Soyez sûr, Monsieur, que les habitants de l'île auront toujours dans le cœur les sentiments de la plus profonde reconnaissance pour leur brave défenseur.

« Nous espérons que, le temps aidant, ce sera pour vous une puissante consolation dans votre chagrin de penser que votre fils, en qui brillaient avec tant d'éclat toutes les vertus morales et militaires, a terminé sa carrière à l'aurore de sa vie, comme tous les grands héros ont toujours rêvé finir la leur. Il est tombé, Monsieur, en pleine victoire, sauvant une île libre et fidèle de la tyrannie et de l'oppression.

« Nous sommes, Monsieur, très respectueusement, vos plus humbles et plus obéissants serviteurs.

Par ordre des États.

« *Signé :* Ph. de Carteret, greffier.

« York, 28 mars 1781.

« Messieurs,

« Pénétré du sentiment de la plus profonde gratitude, je ne sais comment vous exprimer tout ce que j'éprouve pour le grand honneur que vous avez rendu à la mémoire de mon cher fils, en me donnant de telles marques d'approbation pour sa conduite dans l'affaire du 6 janvier dernier.

« L'expression de votre sympathie et l'assurance que vous me donnez que notre fils a fini ses jours comme le doit un homme d'honneur, venant d'une autorité telle que la vôtre, procurent à des parents affligés la plus grande consolation qu'ils puissent recevoir.

« Sa tendre et affectionnée mère, ainsi que moi, nous avons toujours eu la meilleure opinion de son cœur et de sa tête. Nous sommes flattés au delà de toute expression de voir que nous ne nous étions pas trompés en pensant que sa conduite a été telle qu'elle nous procure la consolation que nous mettons au-dessus de tout : l'honneur de votre approbation.

« Bien qu'il ait plu au Tout-Puissant de trancher aussi brusquement le fil de ses jours, je me réjouis en pensant qu'il eut le grand bonheur,

par sa conduite et son courage, aidés du noble concours des soldats de Sa Majesté et des braves troupes de votre île, de délivrer un peuple libre et fidèle du joug d'un pavillon arbitraire, trop lourd pour des hommes nés libres. J'espère que l'accueil que vous avez fait à vos ennemis ce jour-là les empêchera désormais de troubler votre tranquillité.

« Je suis persuadé que les grands honneurs que vous avez rendus à la mémoire de mon fils exciteront tous les officiers de Sa Majesté à faire les plus grands efforts pour votre défense.

« Pour moi, jusqu'à mon dernier souffle de vie, je ferai des vœux pour la prospérité de votre île; les honneurs que vous avez rendus à mon fils et les dépouilles chéries qui y restent déposées sont des liens qui me rattachent à elle pour toujours.

« Aux très dignes et respectables États de l'île de Jersey, à tous les officiers civils et militaires, au très révérend doyen et au clergé, à tous ceux qui se sont unis dans le témoignage de leur approbation de la conduite de mon très cher fils, sont dus mes remerciements les plus reconnaissants.

« Je vous prie de me croire, Messieurs, avec le plus vif sentiment de l'honneur que vous m'avez fait,

« Votre très reconnaissant et obéissant serviteur,

« FRANCIS PEIRSON. »

VIII

En même temps que l'Angleterre et les États de Jersey honoraient le héros du 6 janvier, ils demandaient compte au gouverneur Moïse Corbet de sa conduite pendant la bataille. Ce malheureux Corbet avait réalisé la parole de celui qui prétendait qu'on ne peut pas dire : « Je suis brave », mais : « J'ai été brave tel jour ». Il avait eu son jour et même ses jours de bravoure ; il eut sa journée de défaillance. A l'heure même où M. Voyer d'Argenson, ministre des affaires étrangères de France et beau-père de Rullecourt, faisait remercier Corbet des bons procédés qu'il avait eus pour Mme de Rullecourt en lui renvoyant les reliques du baron, et pour le chevalier de Ferrant, prisonnier à Jersey, le gouverneur était cité devant une Cour martiale réunie à Londres. Et du 1er au 5 mai 1781, la Cour martiale, siégeant par-devant l'honorable

sir Ch. Gould, chevalier, juge-avocat général et quinze officiers, déclara Moïse Corbet coupable et le suspendit de sa commission de lieutenant-gouverneur de l'île de Jersey.

Lui aussi, Corbet, était un vaincu du 6 janvier. Il disparut, vécut dans l'exil, s'enfonça volontairement dans l'ombre, vivant d'une maigre petite pension qu'on lui donnait comme une aumône. Il mourut en 1817, très vieux, après avoir gouverné Jersey pendant des années pour le compte de l'Angleterre et pendant cinq heures pour le compte du roi de France.

D'ailleurs, il n'avait été qu'un comparse dans l'affaire. Les deux premiers rôles, c'est Rullecourt et c'est Peirson, et jamais antithèse vivante ne fut plus frappante et d'une philosophie plus visible.

Il semble, en effet, que dans cette journée dramatique, non seulement deux troupes, mais deux tempéraments très différents se soient rencontrés et heurtés : d'un côté, la fougue, l'intrépidité ardente, la foi dans l'impossible, la valeur qui ne compte ni les obstacles ni le nombre des ennemis; de l'autre, le calme, la résolution froide, le eourage impassible. L'es-

prit d'aventure chez Rullecourt, la ténacité chez Peirson. Le jeune major est du pays de l'*iron duke*, Wellington, le duc de fer. On croirait assister au duel poignant de l'Imagination et du Caractère.

Une sorte de poésie particulière, celle que donnent la folie de l'action et la passion de la bataille, enveloppe le commandant français. L'Anglais, au contraire, semble dans son inflexibilité, taillé déjà dans le marbre. Il se tient debout, l'épée à la main, devant son adversaire, comme la statue de la Discipline. Et, chose bizarre, c'est cependant parce qu'il n'obéit point pas passivement qu'il sort, mort mais victorieux, de la fournaise. Son respect de la discipline est raisonné. Il désobéit à la capitulation de Corbet, il la discute, il la repousse, il la déchire, parce qu'il prétend obéir à quelque chose de supérieur encore : — à sa conscience de soldat. En méconnaissant l'ordre du gouverneur, il est passible du conseil de guerre. En s'inclinant devant cette signature arrachée à la faiblesse d'un pauvre homme, il est passible d'une peine morale plus cruelle : le mépris de la postérité et la douleur de la patrie. Et Peir-

son n'hésite point. Un soldat, qui a ses armes chargées et du courage au cœur ne capitule pas. Il essaye de vaincre, il tâche de mourir. Il y a là, dans l'héroïsme simple et froid de ce jeune homme, un exemple éternel donné aux chefs d'armée. Que de malheurs nous auraient été épargnés si, dans la poitrine de plusieurs de nos conducteurs d'hommes, avait battu le cœur d'un Peirson !...

Et peut-être l'idéal du soldat serait-il celui-ci : l'âme de Peirson et la tête de Rullecourt.

IX

Plus de cent ans maintenant ont passé sur l'aventure. Elle est comme ignorée chez nous, mais toujours vivante et je dirai saignante au cœur des Jersiais. Ces petits-fils des anciens Normands de Rollo oublient volontiers notre Duguesclin reculant devant Montorgueil, mais ils se souviennent avec fierté de la défaite de Rullecourt et de la mort de Peirson. Ils ont donné à une de leurs rues le nom de Mulcaster, l'ingénieur en chef; à une autre, — celle d'où Peirson déboucha sur la place, — le nom du major, et, — ironie de la destinée! — la maison même devant laquelle Pierson tomba, la muraille de briques contre laquelle on l'appuya est devenue un cabaret, *Pierson Bar ;* on y boit de l'ale et du porter. Où coula le sang du héros coule le stout

du débitant de *wine and spirits*. Et la bière, dès longtemps, a effacé le sang.

En 1881, la libération du territoire jersiais fut célébrée solennellement, le 6 janvier, à la date anniversaire, et cette maison, pavoisée, illuminée, montrait aux acclamations un portrait de Peirson. Parmi les assistants, dans cette fête nationale du centenaire, figurait un descendant du *loyal Peirson*, comme on dit là-bas, lord Chelmsford.

La *Bataille de Jersey* inspira même quelques vers français à des poètes qui descendent de Robert Wace :

Jersey! Pourquoi dors-tu? La France sur tes rives
A vomi des soldats aux cohortes actives;
Jersey! Pourquoi dors-tu? Regarde sur tes bords
S'élancer Rullecourt, plein de fougueux transports.
Rêveille-toi! Déjà, d'une main criminelle
Le féroce étranger frappe ta sentinelle.
Réveille-toi! Déjà Corbet est prisonnier;
Déjà le drapeau blanc flotte sur Saint-Hélier!

Je préfère l'évocation qu'on fit alors, à propos de Peirson, des vers poignants de Byron sur la destinée de l'héroïque et poétique Marceau.

En France, ces fêtes mêmes données par nos

voisins passèrent inaperçues. Et d'ailleurs le nom de Rullecourt et celui de Peirson n'eussent rien évoqué pour nous. Les *braves fous*, comme Dumouriez appelait les compagnons du baron, reposent inconnus. Un des collaborateurs de Rullecourt pourtant joua un rôle, même après l'aventure, même après l'avortement de la tentative. C'est Régnier, ce Régnier qui, en une semaine, avait improvisé à Granville la flottille d'invasion. Après avoir perdu son lougre *Renard*, Régnier n'en équipa pas moins encore un lougre nouveau monté par vingt-cinq hommes d'équipage, avec lequel il fit des croisières vers les îles, sur l'ordre exprès de M. de Castries, ministre de la marine, et la demande de Dumouriez. Régnier portait alors le titre de lieutenant de frégate. On retrouverait encore, avec l'auteur des *Chroniques du vieux Granville*, Jean-Louis-Christophe Régnier mêlé aux événements de l'histoire. C'est lui qui commanda la place de Granville lors de l'attaque désespérée de l'armée vendéenne contre ces murailles où les soldats de d'Elbée enfonçaient leurs baïonnettes dans les pierres et s'y accrochaient pour monter à l'assaut. Régnier devait être nommé général de brigade pour services rendus à la pa-

trie, et Granville, avec ses belles filles terribles au chouan comme à l'Anglais, porter le titre de *Granville-la-Victoire!* J'imagine que le général Jean Régnier devait plus d'une fois songer à la corvette de guerre *Pilote-des-Indes*, où s'était tenu le conseil de guerre avant l'attaque de Jersey, et revoir aussi, décimés, dispersés, vaincus, ses camarades d'autrefois, les *braves fous*, victorieux le matin du 6 janvier et battus le soir, repoussés à la fois par la grêle du fer et insultés par les crachats de la mer.

Il devait sans doute plus d'une fois conter à ses officiers l'aventure oubliée, le roman de Rullecourt.

— Ah! si le baron avait réussi!

Et qu'a-t-il manqué à Rullecourt pour devenir populaire? Ce qui lui a fait défaut pour demeurer victorieux : le hasard. Une tempête emporte ses munitions, le prive de ses canonniers, disperse sa petite armée. Son nom demeure enseveli dans le brouillard de la défaite. Les seuls chroniqueurs des îles normandes, en rencontrant le souvenir de cet aventurier, le saluent ou le raillent en passant. Pour les Anglais, c'est un flibustier; c'est un vaincu pour les Français. Il y a, entre

lui et le major Peirson, devant la postérité, la même différence qu'entre les deux tombes de ces deux hommes : un monument de marbre pour l'un, un mausolée autour duquel retentissent éternellement les chants de gloire ; pour l'autre une pierre, à peine large comme deux pavés, dans un coin du cimetière voisin. Des épitaphes glorieuses à l'un ; pour l'autre, un simple nom, sans date et sans explication : *Rullecourt*, comme une inscription de voirie ou une tombe de supplicié. Mais, d'ailleurs, pour l'un et pour l'autre, au loin, l'immense murmure des vagues qui ne s'inquiètent guère du bruit que, vaincus ou victorieux, morts ou vivants, peuvent faire les hommes.

Mais qu'un Michelet pourtant, lorsqu'il étudiait les poésies de la *Mer* ou les tempêtes de l'histoire, eût passé par là ; ou qu'un Dumas se fût épris de l'épique batteur d'estrade, et Rullecourt entrait, l'épée en main, dans la gloire et dans l'épopée. Il devenait aussi familier aux générations que ce gentilhomme ignoré malgé ses *Mémoires* dont le conteur a fait un personnage de légende : il fraternisait avec les mousquetaires, parmi les preux de cape et de flamberge. On dirait Rullecourt

comme on dit d'Artagnan. Le roman est parfois le vengeur des dédaignés de l'histoire. Mais non ; le baron de Rullecourt n'a pas eu cette bonne fortune. Sa renommée s'est comme perdue dans la bourrasque de la nuit du 5 et dans la fusillade de la matinée du 6 janvier 1781. Victorieux à huit heures du matin, vaincu à midi et demi, mort à onze heures du soir, et dès lors oublié, renié, calomnié peut-être, telle fut la destinée de cet homme qui m'apparaît, dans la fumée du combat, avec la chimère d'un poète dans la tête, l'esprit d'un Français du dix-huitième siècle sur les lèvres, et dans la poitrine le cœur d'un héros.

Tel le devait revoir, du moins, la fille de d'Argenson lorsqu'elle contemplait, dans son éternelle mélancolie, les reliques à elle renvoyées par les États de Jersey. Et pourquoi la postérité n'aurait-elle pas pour lui les yeux de cette compagne fidèle à ce nom? Mme de Rullecourt l'aimait parce qu'elle en était aimée. Je m'imagine que le chercheur d'aventures aimait aussi notre France et qu'aussi bien elle lui doit l'aumône d'un souvenir. Ce qui est certain, c'est qu'organisant à ses frais cette romanesque entreprise, il donna à la

fois son argent et son sang pour assurer au pays de France la possession de l'île normande.

Pour moi, qui ai toujours admiré dans Walter Scott la figure de cet Old Mortality qui pieusement, obstinément, s'en va, par les cimetières, arrachant l'herbe à mesure qu'elle menace de cacher, de ronger les noms de ses anciens compagnons d'armes, j'ai rencontré un jour sur mon chemin — entre deux excursions dans l'île verte — ce nom *Rullecourt*, tracé sur une pierre ; — et, cherchant à retrouver le souvenir de ce Français dont les os sont enfouis en terre étrangère, j'ai voulu, comme on jette une couronne, donner en passant un salut à ce vaincu... Il est des défaites dont on peut parler le front haut. Et, après avoir honoré dans Francis Peirson la fidélité au devoir, la décision dans le combat, la volonté ferme et le sacrifice, je voudrais qu'à dix pas de là, nos compatriotes visitant Jersey portassent désormais un hommage à l'intrépidité superbe, à l'héroïque fantaisie, à l'audace souriante, à la mort joyeusement narguée, en saluant ce fou à qui il n'a manqué que le succès pour passer grand homme : Rullecourt, conquérant d'une heure, souverain d'une minute !

De plus grands, d'ailleurs, ne pèseront pas plus que lui et n'auront pas plus que cette minute à leur actif dans le règlement de comptes de l'éternité.

ROCQUENCOURT

A la mémoire de la fille du maréchal Davout, la marquise de Blocqueville.

Il est des journées oubliées, dans l'histoire, comme il est des hommes méconnus. Sait-on que le duel de l'Angleterre et de la France, au Canada, se termina par une victoire du duc de Lévis? Sait-on que la dernière bataille des guerres de la République et de l'Empire fut une journée de gloire? Oui, même après Waterloo, l'ennemi recula devant nos soldats. Il est tout près de nous, ce champ de bataille, et cependant qui le connaît, et qui y songe? Les tombes de nos morts de 1870-71 ont fait oublier les fosses, d'ailleurs ignorées, où sont enfouis, aux environs de

Paris, nos morts de 1815. C'est cependant là, près de Versailles, au village de Rocquencourt, que finit le premier Empire, que fut tiré le dernier coup de feu et donné le dernier coup de sabre. On pourrait écrire sur la porte du petit cimetière : *Ci-gît l'Épopée*. Et c'est là que, par les soirs d'été, alors que j'évoquais les souvenirs des combats d'il y a quatre-vingt-quatre ans, les ombres des morts emportés comme les fantômes de Raffet dans la *Grande Revue* que

A l'heure de minuit
Tient César décédé,

il m'a semblé voir la grande armée finir dans quelque coucher de soleil, doré comme la gloire disparue, rouge comme le sang versé...

I

Ils avaient, depuis le 18 juin, marché de la Dyle à Paris, en remâchant amèrement dans leurs moustaches l'étouffant, l'écœurant souvenir de cette journée d'inaction stupide où ils entendaient le canon, là-bas, du côté de Mont-Saint-Jean, et où leur chef les laissait inactifs, presque immobiles, pendant que les Prussiens, à Planchenoit, écrasaient les nôtres. Les chevaux des dragons dressaient leurs oreilles et, dans l'atmosphère humide et chaude des lendemains de pluie, leurs naseaux semblaient aspirer l'odeur lointaine de la poudre ; les jeunes chefs, énervés, allaient, venaient sur la route de Wavre, piétinant, tirant leurs sabres, interrogeant du regard les colonels, aux sourcils froncés. Gérard, affolé, pressentant par delà l'horizon quelque drame, une bataille sans doute indécise — qui sait? — perdue, l'égorgement d'une armée, Gérard collait son

oreille à terre et, dans les ondes sonores ébranlant le terrain, percevait le grondement du canon de Waterloo. « On se bat ! disait-il à Grouchy. Qu'attendez-vous pour marcher ? Qu'attendons-nous pour nous battre ? »

Ces vieux cavaliers d'Exelmans, dragons du général Vincent, hussards du général Berthe, ils avaient vu tomber la nuit, la lente nuit de juin, sur la plaine belge, les blés, les bois,et quelques-uns, au bivouac, dans le grand silence inquiétant qui succédait au son lointain de la sourde canonnade, se racontaient, l'un à l'autre, que le colonel Briqueville, du 15e dragons, avait entendu Exelmans dire à Gérard, son ami : « Si tu t'engages à prendre le commandement et à rejoindre l'Empereur puisque Grouchy ne marche pas, je lui brûle la cervelle. On me jugera demain, le conseil de guerre me fera fusiller, mais, ce soir, l'armée sera sauvée... Veux-tu ? »

Exelmans ! Il l'eût fait comme il l'eût dit. Ils le connaissaient, ces grognards. Ils l'avaient vu au combat de Crémone, sabrant en avant, ils savaient qu'à Vertingen, on lui avait amené un second cheval, tué comme le premier, par le feu de l'ennemi. Exelmans ! Austerlitz l'avait fait colonel,

Eylau, général de brigade. On se contait, à la chambrée, quand, par hasard, on dormait dans une caserne, ou pendant les étapes à travers l'Europe, qu'arrêté en Espagne, il s'était évadé des pontons anglais. Général, baron de l'Empire, acharné en 1814 à défendre le sol de France, il avait sabré en désespéré. Le conseil de guerre, qu'il voulait affronter, il le connaissait. Quelques mois avant cette journée de juin, devenu suspect parce qu'il avait écrit une lettre à l'ex-roi de Naples, il avait failli être emprisonné, jugé, et la légende de ce général bravant la justice royale augmentait la confiance qu'avaient en lui ses soldats, enfants qu'on mène avec des hochets et de la gloire.

Eux-mêmes, ils étaient des héros, du premier au dernier, ces dragons d'Espagne qui avaient enfoncé les Anglais à Ligny Ils eussent suivi leur général en enfer. Et, en vérité, c'était l'enfer, ce cercle de feu dans lequel ils se débattaient depuis des années. Ils en avaient tant vu, dans les guerres de la péninsule, ces redoutables dragons d'Espagne, habitués aux combats de nuit, aux marches forcées, aux journées sans pain, aux années sans solde ! Noirs de soleil, avec leurs longs sabres de

Tolède et des uniformes de hasard, quelquefois des habits de drap brun, taillés dans la bure des robes de moines, remplaçant l'habit vert d'ordonnance et le manteau de drap blanc piqué de bleu. Ils en avaient tant fait, avec Milhaud, l'ancien conventionnel devenu général, ou Montbrun, le beau cavalier, de la frontière à l'Andalousie et de Torrès-Vedras à Burgos, à Vittoria, à Bayonne... Ils étaient avec Junot quand, pour gagner Abrantès par les chemins enfoncés de l'Estramadure, on se nourrissait de glands, de châtaignes et de miel. Distribution de châtai nes, dix par homme pour la journée — et, pour chaussures, les tiges des bottes seulement, les pieds nus — pas une cartouche en état de brûler — et l'ennemi devant soi, derrière soi, à gauche, à droite, partout. Cet ennemi qui savait ce que valait le sabre des dragons d'Espagne !

Comment les avait-on laissés, tout un jour, un long jour de bataille, sans les faire galoper vers le canon, aller aux Prussiens, sabrer, agir, mourir?... Ah ! Grouchy, Grouchy ! Et, dans le lent et sombre mouvement rétrograde, battant en retraite, quittant la Belgique, repassant la frontière de France, se rabattant sur Paris, ils avaient des frissons de

colère, des appétits de combat, l'ardent besoin d'une revanche!

Les chefs leur disaient : « Patience ! » On voyait des larmes dans les yeux rouges des colonels. Les jurons de colère grondaient sur les lèvres farouches des soldats.

Et les derniers jours de juin les retrouvaient sous les murs de Paris, à Montrouge, attendant l'heure de la bataille, certains que le maréchal duc d'Auerstadt ne laisserait pas inactifs les soixante-dix-huit mille hommes qu'il avait sous la main et qu'il pouvait jeter, d'un geste, sur l'ennemi. Des travaux activement menés défendaient le pont de Saint-Cloud, le pont de Sèvres. Des épaulements protégeaient Neuilly. La garde, les débris de la garde étaient au Champ de Mars, en réserve. Vingt-quatre pièces de canon, en batterie sur les hauteurs d'Auteuil, balayeraient la plaine de Grenelle.

Davout, intrépide, hésitait, voulant, au fond de son âme, livrer le combat furieux, certain de vaincre, prêt à se battre, disait-il, si le gouvernement l'y autorisait. Et il avait eu des mots épiques, dans le conseil. A Fouché lui demandant s'il pouvait répondre de la victoire : « Oui, et je repous-

serai les deux armées anglaise et prussienne si je ne suis pas tué dans les deux premières heures. » Mais personne ne voulait prendre de responsabilité. Carnot, en habit de garde national, tout couvert de poussière et revenant d'inspecter Paris, avait dit : « Il y a trahison évidente : Paris n'est ni défendu sur les points vulnérables, ni approvisionné. » Et Carnot devait, en parlant ainsi, regarder le duc d'Otrante.

— « Eh bien! disait le maréchal à son aide de camp, M. de Trobriand, je la prendrai, moi, cette responsabilité, s'ils me laissent faire ! »

On ne devait pas le « laisser faire », le vaillant soldat. Et le temps marchait. On venait d'apprendre que le pont du Pecq était livré aux Prussiens par un traître, le journaliste Martainville, qui s'en vanta plus tard comme d'un fait d'armes. Martainville, le futur auteur d'une parade, le *Pied de Mouton*. A neuf heures, le 30 juin, un conseil de guerre s'assembla à la Villette, Vandamme demeurant à Vincennes, et, pendant qu'on discutait, le général Grenier, membre de la Commission du gouvernement, informait le maréchal Davout de la marche de la cavalerie prussienne, de Saint-

Germain sur Versailles : le pont du Pecq, livré si vite, était promptement utilisé.

Le duc d'Auerstadt frémissait encore de la lecture d'une lettre où Blücher le sommait de rendre Paris s'il ne voulait pas, disait le général prussien, que sa mémoire fût exécrée à Paris comme elle l'était à Hambourg. Davout releva l'insolence de l'ennemi. Il appelle un aide de camp : « Cet ordre au général Exelmans ! » Et il commandait à Exelmans, dont la cavalerie occupait Montrouge et campait à Gentilly, de montrer aux Allemands que les vaincus pouvaient vaincre encore.

Il connaissait Exelmans, non plus par la légende du cavalier, comme les soldats, mais par le détail des faits de guerre où s'était officiellement distingué le général. Exelmans avait alors quarante ans. Le portrait du musée de Versailles le montre quasi septuagénaire avec des cheveux gris qui ont dû être roux, l'aspect bonhomme à la fois et batailleur. En 1815, il devait être ardent et emporté, fou de colère, d'ailleurs, depuis Waterloo, et répétant sans doute comme ce Marbot, qui est assez sévère et, je crois, injuste envers lui, dans ses *Mémoires* : « On nous fait manœuvrer comme des citrouilles. »

Exelmans, comme tant d'autres héros de l'épopée, était un soldat de fortune. Il avait quitté Bar-sur-Ornain à seize ans, volontaire de 91 au 3e bataillon de la Meuse, avec Oudinot pour chef, et, sept ans après, à vingt-trois, il était aide de camp du général Éblé, devant Naples ; il passait bientôt à l'état-major du général Broussier, à celui de Murat, en 1800, et, chevauchant à travers les champs de bataille, portant des ordres sous les balles, héroïque au combat de Crémone, ayant — récit tant de fois fait dans les chambrées — deux chevaux tués à Vertingen, en 1805, chargé de porter les drapeaux conquis aux bords du Danube à Napoléon qui lui disait : « Je sais qu'on ne peut être plus brave que vous » ; gagnant un grade à chaque bataille, colonel après Austerlitz, et emportant Posen à la tête de son régiment, général de brigade après Eylau, chef d'état-major de Murat en Espagne, arrêté par les Espagnols et livré aux Anglais, trois ans prisonnier, rejoignant en 1811 le grand-duc de Berg devenu roi de Naples, et nommé grand écuyer de S. M. Murat en 1812, général de division et baron de l'Empire, combattant en Saxe avec Macdonald, en Hollande en France, marquant de quelque fait d'armes

chacune de ces étapes glorieusement douloureuses : Méry, Plancy, Arcis-sur-Aube, le soldat de l'Empire s'était vu menacé d'un mandat d'arrêt par la Restauration, parce qu'il avait commis ce crime étrange d'écrire à son ancien chef, le roi Joachim, une lettre saisie par la police dans les papiers d'un Anglais, lord Oxford. Et, cerné dans sa maison par cinq gendarmes et une compagnie de grenadiers, il enfermait sous clef, dans son propre appartement, le commissaire chargé de l'arrêter, s'échappait, mettait lui-même à la poste une lettre où il se plaignait à la Chambre des députés de la violation de son domicile et s'engageait à se constituer prisonnier si on lui accordait un tribunal compétent. Le ministre l'avait alors traduit devant un Conseil de guerre, et Drouet, comte d'Erlon, devait le présider. « Connaissant mes juges, je suis prêt, avait écrit Exelmans, à leur confier, en toute sécurité, mon honneur et ma personne. »

A Lille, prisonnier dans la citadelle, le Conseil de guerre l'avait acquitté, et le retour de l'île d'Elbe avait fait de lui un pair de France. Macdonald nous le montre, en ses *Mémoires*, furieux, acharné à la poursuite de la maison du Roi qui

fuyait devant l'Empereur rentré aux Tuileries. Exelmans faillit la sabrer à Béthune. L'Empereur lui donnait bientôt, sous les ordres de Grouchy, le commandement de la cavalerie légère qui, à Fleurus, à Ligny, enfonçait les rangs ennemis et, le 18 juin, au grondement du canon de Mont-Saint-Jean, s'était amèrement sentie inutile, battue sans bataille.

Cette inutilité, Exelmans, comme tous ses soldats à la fois, en gardait l'amertume, et de quel frémissement de plaisir il dut saluer l'ordre de Davout, ce commandement de marcher en avant! Comme il dut ardemment faire sonner le boute-selle!

Les Prussiens étaient à Versailles?... On allait les chasser de Versailles, sabrer!

Les cavaliers de Fleurus durent, à l'aube du 1er juillet 1815, monter joyeusement en selle.

II

La veille, à Versailles, voici ce qui s'était passé: Blücher, voulant éviter Montmartre et les Buttes-Chaumont, avait fait avancer ses soldats de Saint-Germain sur Versailles. Le soir venait lorsque les avant-postes se présentèrent devant la grille du boulevard du Roi, redevenu boulevard de l'Empereur. Cette grille était fermée. La garde nationale de Versailles occupait le poste de la barrière, du côté de la ville. A la mairie, le chevalier de Jouvencel, maire, et le Conseil municipal délibéraient. C'était ce même chevalier de Jouvencel qui, au 6 avril 1814, lors de la première invasion, avait risqué sa vie pour faire entendre raison à des soldats du corps de Raguse irrités et voulant combattre en désespérés, quitte à faire incendier la ville par le canon des Russes établis sur la butte de Picardie. M. de Jouvencel avait parcouru les groupes suppliant les soldats qui lacéraient son

écharpe, voulaient lui arracher sa croix. Le 30 juin 1815, devant un péril identique à celui du mois d'avril 1814, M. de Jouvencel reprenait ses fonctions. Il s'agissait de protéger Versailles, de sauver les blessés français couchés aux ambulances, dans la caserne des gardes françaises, dans les écuries de la Reine, au château, dans l'aile gauche des ministres.

Le samedi 1er juillet, au matin, le général baron Von Mulhein, lieutenant général de l'état-major de l'avant-garde du 4e corps prussien, faisait entrer, dans Versailles, mille hommes de cavalerie d'avant-garde, sous les ordres du général baron Von Sohr ; mais il accordait à la garde nationale le droit de conserver ses armes et de continuer ses patrouilles. Les militaires malades et blessés ne seraient pas inquiétés et recevraient, après guérison, un sauf-conduit et des vivres de marche.

Les cavaliers prussiens pénétraient alors en ville, par la grille ouverte. C'étaient des cavaliers d'élite, les plus beaux régiments de l'armée prussienne, les hussards de Brandebourg et de Poméranie.

Créés en 1730, les hussards de Brandebourg

portaient en 1815 le numéro 3 ; les hussards de Poméranie, qui dataient de 1758, portaient le numéro 5. Ils s'appellent aujourd'hui : les premiers, hussards de Zieten, hussaren-regiment *von Zieten* (*Brandenburgischer*) ; les seconds, hussaren-regiment Fürst Blücher *von Dahlstatt* (*Pommerscher*). Ils avaient, comme les cavaliers d'Exelmans, leurs légendes de gloire, leurs souvenirs de Silésie, de la guerre de Sept Ans, des guerres de Bavière, de Hollande, en 1787, de 92 à 95 et de 1806 contre la France. La mémoire du plus illustre de leurs chefs, Zieten, était vivante encore dans les rangs des hussards rouges, et un Zieten, le colonel, devait, cinquante-cinq ans plus tard, tomber à la tête de ce même régiment, à Rézonville. Tous deux, les deux régiments avaient chargé le 18 juin à la Belle-Alliance, et c'était le galop acharné, l'haleine ardente de leurs chevaux et le froid de leurs sabres que sentaient les fuyards de la Grande Armée éperdue, sur la chaussée de Genappe. Ils avaient dû, dans la poursuite du troupeau humain, la nuit, exécuter avec une joie féroce les ordres sans pitié de Blücher. Leurs bottes, le matin, étaient aussi rouges que leurs armes.

Hussards de Brandebourg et de Poméranie campèrent donc, aux premières heures du 1er juillet, sur la place d'Armes de Versailles. L'état-major du baron Von Sohr était à la mairie, n° 4, avenue de Paris, dans l'hôtel où la princesse de Conti offrait jadis la collation à Louis XIV et où, sur le théâtre, Lully et Quinault avaient fait jouer leur *Alceste*... Les bruits de fer et d'éperons, après les violons du Roy! On apportait du fourrage aux chevaux, du champagne aux officiers. Les beaux cavaliers caracolaient ou faisaient traîner leurs sabres sur le pavé de Louis XIV. Les vieilles gens de Versailles, qui avaient vu passer et le roi et la reine, et les députés des trois ordres, et le noir huissier Maillard à la tête des femmes en caracos débraillés, et l'Empereur avec sa garde, et les rois vaincus, et les compagnons de Hoche, devenus rois; — les pauvres gens effarés regardaient ces soldats allemands comme à travers un voile ils eussent regardé les personnages un peu falots du plus étrange et du plus improbable des rêves. Hélas! ce n'était pas l'hallucination, c'était la réalité de la défaite, et ce n'était pas la dernière fois que devaient caracoler sur le pavé de Versailles les poudreux hussards de Zieten!..

Cependant, au clair matin de ce 1er juillet, le général Exelmans avait quitté son campement de Montrouge. Il marchait sur Versailles, le 5e et le 15e dragons en tête, tandis que le lieutenant général Piré, avec le 1er chasseurs (colonel Faudoas) et le 6e chasseurs (colonel Simoneau), partait d'Issy, avec le 44e de ligne, pour aller se poster à Rocquencourt, par la route des bois de Fausses-Reposes et de Ville-d'Avray. Son plan était bien simple : il s'agissait de pénétrer dans Versailles, d'en chasser les Prussiens du colonel Von Sohr et de les rejeter sur les chasseurs à cheval et les soldats du 44e qui filaient par les bois. Ainsi pris entre deux feux, les Allemands payeraient cher l'insolence de leur feld-maréchal et, si cette expédition ne modifiait pas les destinées de la campagne, elle donnerait, du moins, aux soldats inutilisés par Grouchy, l'occasion de montrer leur courage et de venger quelques-uns des morts de Waterloo.

Les Prussiens, du reste, ne devaient pas attendre l'arrivée des cavaliers d'Exelmans. Cette avant-garde avait hâte de marcher en avant, de voir Paris, d'y entrer. Et, à trois heures de l'après-midi, le boute-selle étant sonné, les beaux

régiments victorieux quittaient la place d'Armes, emplissaient du bruit de leurs fanfares les rues des Chantiers, des Réservoirs et sortaient de Versailles par le pont Colbert, montant vers les coteaux de Vélizy, tandis que les fenêtres des maisons de Versailles se rouvraient furtivement, les oreilles tendues écoutant le bruit des chevaux ennemis s'éloignant, là-bas, au loin...

Ils avançaient, les deux régiments prussiens, coiffés du grand schako évasé recouvert de toile cirée, portant la sabretache et agitant leurs larges sabres recourbés, à fourreau de fer. Le régiment de Poméranie au dolman bleu sombre, avec la pelisse bleu foncé à fourrure blanche, le pantalon charivari gris, les tresses jaunes ; l'autre régiment tout noir, avec tresses blanches et la funèbre tête de mort sur le devant du schako, ce crâne d'argent aux yeux troués reposant sur deux os en croix — image de la guerre sans merci promenée à travers les chemins de France par ces légendaires hussards de la Mort ! Ils marchaient, coupant parfois de leur sabre quelque branche verte qui leur fouettait le visage — et, de temps à autre, de cette troupe où les cliquetis de fer tintinnabulaient comme des sonnailles de mort,

dans le bruit des chevaux en marche, une grande clameur sortait, ardemment sauvage, des cris gutturaux chargés d'avides colères et de haine recuite au feu de Waterloo :

— Paris ! Paris ! Paris !

Et les cuivres jouaient cette *Pariser-Einzugs-March*, de 1814, qui avait déjà insulté les échos de France, la *Marche sur Paris*, ironique, marquant le pas, railleuse, triomphante, avec des sons de fifre narquois entrant dans l'oreille et dans le cœur comme des vrilles atrocement aiguës.

Tout à coup, à l'embranchement des routes de Bièvre et de Versailles, sur les coteaux, près des bois de Verrières, à travers les branches, au fond des allées, et, là, de front sur la route, les hussards prussiens aperçurent des casques de dragons et les régiments s'arrêtèrent d'un mouvement brusque, pour soutenir le choc de cavaliers qui, du fond des bois, surgissaient comme des fantômes, les dragons du général Vincent criant : « Vive la France ! » et brandissant leurs sabres. Ils arrivaient au triple galop, emportés par cette rage qui datait de tant de jours, de tant de nuits, comme s'ils eussent eu l'appétit de mordre en pleine chair ennemie, comme s'ils eussent été

poussés par les spectres des camarades — cuirassiers, chasseurs, lanciers rouges, vieux chevronnés du bataillon sacré, enfants imberbes de la jeune garde, héros de Planchenoit qui pourrissaient, là-bas, dans la plaine et les coteaux du grand charnier belge...

Il y eut alors une mêlée farouche, une poussée, des corps-à-corps, comme dans les combats homériques. Les Prussiens, surpris, essayaient d'arrêter cette trombe humaine. Mais, depuis le matin, les cavaliers d'Exelmans se promettaient la bataille et ils entraient dans les rangs prussiens avec la sourde colère de gens qui, depuis le 18 juin, avaient soif de revanche. Ils sortaient de partout, au galop de leurs montures, des fourrés, des sentiers, les trompettes sonnant la charge... Tandis que les dragons du général Vincent sabraient de front, le 6e et le 20e chargeaient en flanc... Autant de duels que de chocs, dans cette mêlée de sabreurs où roulaient à terre les schakos et les casques... Briqueville, du côté des nôtres, avait la tête fendue. « Ce n'est rien, disait-il, chargez ! »

Les hussards allemands essayaient vainement de défendre la route, de trouer l'obstacle humain

qui se dressait entre eux et Paris ; les dragons poussaient, taillaient, perçaient les rangs et, enveloppés d'éclairs de sabre, les escadrons de Brandebourg et de Poméranie reculaient, repoussés — quelques cavaliers déjà tournant bride...

Le mouvement de houle, où l'on sent la déroute, se dessinait déjà, et les vieux dragons d'Espagne en avaient le sentiment, comme un maître escrimeur a la sensation de sa supériorité en voyant l'adversaire rompre précipitamment. Alors un redoublement d'efforts les poussait encore en avant, les enfonçait dans les escadrons rompus, et la fuite commençait chez les Allemands; chez nous, la poursuite, la poursuite à coups de sabre, avec les cris de colère et les jurons des grognards ressaisissant la victoire...

La charge d'Exelmans passait sur ces coteaux à fond de train, bride abattue, suivant la déclivité du terrain qui la précipitait, plus ardente...

III

Maintenant, c'était non plus vers Paris qu'ils marchaient, c'était du côté de Versailles qu'ils couraient, les hussards de Zieten, les vainqueurs de Belle-Alliance ! Ils avaient résisté près d'une heure avant de se débander et, poussés, bousculés, sabrés, la pointe au corps, ils reculaient, ils reculaient au galop sous les coups de ces dragons dont ils paraient, en se retournant, les coups de latte.

Et, fuyant, fuyant au galop sur cette même route de Versailles qu'ils suivaient triomphalement tout à l'heure, ils sentaient, en quelque sorte, sur leur nuque, le vent du fer qui les sabrait, le souffle des chevaux qui les poursuivaient, le même souffle précurseur de la boucherie qui avait passé sur les fuyards de la nuit de Waterloo...

Au loin, là-bas, à droite de la route, au delà

de Versailles, ces bois profonds, ces massifs d'arbres, cette verdure vaguement aperçue, à travers le galop haletant et le cliquetis du corps-à-corps, c'était, se disaient-ils, le salut. Dans ces bois, la poursuite acharnée de ces dragons qui poussaient devant eux les hussards de Prusse, s'arrêterait... Et, tout en se retournant pour faire le coup de sabre, les cavaliers allemands enfonçaient leurs éperons au ventre des chevaux...

— A Rocquencourt, à Rocquencourt ! Vite, on se reformerait à Rocquencourt !

A Rocquencourt, le salut les attendait. Ils le croyaient, ils le disaient...

« A Rocquencourt ! » criaient les officiers, désignant, au bas de la descente, les touffes sombres, du bout de leurs sabres.

Et ce qui les attendait, là-bas, dans les bois verts, les hussards de la Mort — c'était cette mort même dont ils portaient, comme sur un *sanbenito*, les attributs lugubres sur leurs coiffures de bataille.

— Versailles ! Voici Versailles !

Le pont tournant, la place d'Armes, les avenues, le boulevard de l'Empereur, toutes ces rues qui, deux heures auparavant, avaient vu caracoler

fièrement les cavaliers allemands, les revoyaient, têtes nues, égarés, poursuivis, épars, et se précipitant en hâte vers cette grille que la garde nationale leur ouvrait la veille; — et, cette grille, ils la poussaient en hâte derrière eux, oubliant des fuyards qu'on sabrait, çà et là, dans les rues ou sous les arbres du boulevard.

Enfin, la grille était fermée! Fermée derrière les cavaliers en déroute. Les Prussiens pouvaient se croire hors d'atteinte. Le colonel Von Sohr demande si l'infanterie du général Thielman n'est pas à Versailles. Non. L'infanterie est encore à Saint-Germain.

« — Eh bien! en retraite sur Saint-Germain! »

Et, au galop, la retraite continue. Mais le 1er chasseurs attend à Rocquencourt et, las d'attendre, entendant vaguement le bruit d'une chevauchée lointaine, le colonel envoie en reconnaissance, du côté de Versailles, trois compagnies commandées par le chef d'escadrons Rambourg, jeune, hardi, et, à la grille du parc, les chasseurs se heurtent aux hussards de Brandebourg et de Poméranie, entraînant leurs bagages et les chevaux de main. Nos chasseurs aussitôt se précipitent, sabrent l'escorte prussienne, hachent les

hussards; mais le commandant Rambourg tombe dans le combat. Le plus vieux capitaine, le capitaine Dervillé, prend alors le commandement.

L'histoire a retenu son nom : « Il est, a dit de lui son général, le général Piré, *le dernier soldat français qui ait donné un coup de sabre à l'ennemi en* 1815. » Enfant, ce Dervillé avait donné aussi des coups de sabre, aux jours de gloire. A Marengo, le 13e chasseurs marchait aux Autrichiens en colonne, par sections, et le colonel Bouquet, au premier rang, apercevait déjà les casques des dragons de Kayser lorsque, voyant un gamin en uniforme, un petit brigadier imberbe, à ses côtés, parmi les officiers, il dit à l'enfant. « On va charger, passez derrière le régiment. — Mon colonel, répondit l'enfant, c'est ici ma place et j'y reste. » Et, chargeant les dragons autrichiens à côté du colonel Bouquet, le petit recevait gaillardement six coups de pointe. La République lui avait donné un sabre d'honneur : C'était Dervillé. L'Empire agonisant le retrouvait toujours à cheval et toujours en tête, simple capitaine, succédant au chef d'escadrons qui venait de tomber.

L'escorte prussienne était à peine dispersée

que d'autres cavaliers arrivaient, bride abattue, des hussards de Brandebourg, nombreux, haletants — tout le régiment, tout ce qui restait du régiment — et qui, apercevant les chasseurs français, se rejetaient, par les champs, vers Le Chesnaye, à travers la plaine. Dervillé prend deux compagnies (cinquante hommes), poursuit les hussards, les rejoint dans les ruelles du village, et, à travers les murs bas, les ruelles étroites, attaque l'ennemi qui fuit en colonne. Les rues sont étroites ; le front que la petite troupe présente aux Allemands est le même que celui que le régiment de Brandebourg, plus épais, peut opposer. Mais l'épaisseur des rangs prussiens est profonde. C'est une poignée d'hommes qui poursuit une foule. En faisant demi-tour, les Brandebourgeois pourraient l'écraser. Les cinquante hommes de Dervillé ne réfléchissent pas, n'hésitent pas : ils sabrent. Ils s'enfoncent dans cette fourmilière armée, dans ce ruisseau de fer. En avant, les chasseurs de France ! Ils peuvent se noyer dans ce torrent, se fondre dans la fournaise humaine. Cinquante ! Ils sont cinquante ! Mais cinquante héros, cinquante petits cavaliers enragés depuis un mois, affolés depuis une heure,

cinquante cavaliers qui ont un chef intrépide à leur tête, qui en ont vu tomber un autre il y a un moment, et qui ont la folie du coup de sabre. Enfoncée, l'arrière-garde! Culbutée, la colonne allemande! Poursuivi, l'escadron qui se débande! Et les sabres volent, fendent les schakos de cuir, les tresses blanches, les crânes coiffés de têtes de mort. A travers les champs, dans les blés où les cavaliers disparaissent à demi, c'est une chevauchée de légende et de ballade, et les hussards noirs se dispersent comme des fantômes sous la poussée héroïque et folle de ces cinquante, quarante, trente petits chasseurs, dont le nombre diminue, mais qui galopent, crient, sabrent, tuent — le brigadier de Marengo les guidant à cette dernière fête de la victoire. Vive la France! Vive l'Empereur!

C'est maintenant vers Bougival que les Prussiens se dirigent, au galop, semant le chemin de leurs morts. Ils passent, effarés. Hourra! les morts vont vite! Maintenant, leur colonel Von Sohr se trouve engagé, au Chesnaye, dans un chemin entouré de murailles, pris là comme dans une route étranglée, et la compagnie de dragons, laissée en réserve par le capitaine Dervillé,

s'élance aussitôt, le capitaine Debut à sa tête, Debut qui voit le péril où se trouve l'ennemi. Poursuivis en queue par Dervillé, les hussards vont être attaqués en tête par Debut et sa compagnie. Les nouveaux venus, avant de sabrer, font feu de leurs carabines, et les hommes et les chevaux tombent, tandis que ceux des Prussiens qui survivent se pelotonnent comme un troupeau pris entre ces deux poignées de dragons.

Le colonel Von Sohr sent que son régiment est perdu. Il veut trouer cette ligne ennemie, si peu profonde; il appelle ses soldats, fait demi-tour, et, l'épée à la main, éperonne son cheval et court aux dragons de Dervillé. Et c'est le capitaine français en personne qui arrête le colonel prussien. Les sabres des chefs se croisent, comme en un duel corps à corps, dans ce défilé où s'entassent les chevaux effarés et les hommes éperdus. Le sabre de Dervillé s'abat sur le colonel de Sohr qui s'affaisse. « Vous êtes mon prisonnier, colonel ! » Et la voix de Dervillé domine les cris des soldats, le bruit du fer, le fracas de la bataille : « Bas les armes ! » On vit des hussards de Brandebourg monter droits sur leurs chevaux, se cramponner aux murs, sauter à travers champs, fuir dans les

blés, tomber çà et là, sous les coups de sabre ou de carabine. Le général Joachim Ambert, pour peindre la déroute des Brandebourgeois, emprunte le langage du quinzième siècle : « Les chasseurs de Dervillé, dit-il, les dépiècent, déglaivent et détranchent. »

Et c'est alors qu'on eut ce spectacle : marchant devant le capitaine, le colonel Von Sohr et ses officiers, prisonniers de guerre ; un régiment captif, le régiment de Brandebourg, conduit par les débris de trois compagnies françaises. Et Paris, le lendemain, allait voir vendus à l'encan, sur le Marché aux chevaux, les montures de ces fameux hussards qui, depuis Mont-Saint-Jean, avaient promené la terreur sur le pays de France.

Le maréchal Davout était vengé de l'insolence du feld-maréchal Blücher. Exelmans avait fait passer sur l'ennemi la patriotique rage qui l'étranglait depuis le 18 juin, et la campagne de France s'achevait sur une journée de gloire, un de ces combats homériques, de ces épiques batailles qui demeurent comme ensevelis dans la nuit des défaites suprêmes, mais qui n'en méritent pas moins la reconnaissance de la patrie et la lumière de l'histoire.

IV

Les Allemands le connaissent bien, ce combat de Rocquencourt, et le nom d'Exelmans est de ceux qu'ils répètent avec une sorte de respect farouche. Ce soir du 1er juillet 1815, le futur maréchal dut se dire qu'il avait, du moins, relevé et effacé l'outrage. Douze cents hussards gisaient autour des maisons basses de Rocquencourt, dans la plaine du Chesnaye, les rues de Versailles et les coteaux de Vélizy.

Et, dans un fossé de la route, pendant que le soleil, là-bas, disparaissait derrière les masses d'arbres où les Prussiens râlaient, quelque dragon mourant, humble soldat aussi heureux qu'Exelmans de cette dernière heure de gloire, ne pouvait-il, dans l'hallucination et la fièvre suprême, voir, comme dans une chevauchée de rêve, passer, passer et repasser, les escadrons emportés dans le torrent des souvenirs?

Toute une légende, tout un fier et sanglant poème — un songe illuminé de gloire — finissait maintenant, entrait dans l'ombre de la nuit, avec ce crépuscule tombant sur la plaine où, dans les blés, les chemins, au bord du petit étang, le long du ruisseau, près des saules, les hussards allemands râlaient coude à coude avec les cavaliers de France mourant avec leur sabre encore retenu au poignet par la dragonne en cuir.

Et, dans ce rougeoiement fantastique des couchers de soleil, au fond du ciel, roulait un Régiment-Fantôme : toutes les gloires qu'envahissait aussi le crépuscule, tous les souvenirs de victoires bafoués par l'ironie du sort, Wattignies aboutissant à Waterloo, l'aurore de Neerwinden et de Kaiserslautern ayant pour conclusion cette nuit de l'invasion qui semblait sans réveil. Et les mourants de ce soir de juillet les revoyaient, les camarades qui avaient semé leurs os à travers l'Europe, plus heureux que ceux-là qui tombaient sur l'herbe de France. Qui sait si, dans le bourdonnement de la mort, ils n'entendaient pas la marche du régiment, la trompette sonnant la charge à Bassano ou à Marengo, et la fanfare dans les entrées de villes, et ces rêves fous de batailles,

Austerlitz, Iéna, la neige d'Eylau, le soleil d'Espagne, les villages roussis dans les montagnes rudes, les couvents hostiles, les sierras meurtrières, les torrents qui se gonflaient comme pour dévorer, rouler les cavaliers ainsi que des cailloux, les longues lignes sinistres, là-bas, devant Lisbonne, Torrès-Vedras, Zamora, Almonacid, des noms de romanceros et de légendes, l'Espagne conquise et reperdue, 1813 ripostant à Vittoria, la déroute, les défilés coupés par Mina, la fusillade et l'égorgement dans ces montagnes farouches derrière lesquelles était la France?... Et la France même, la France disputée aux Anglais, aux Autrichiens, aux Cosaques! La France envahie comme cette Espagne dont on nous chassait, comme cette Russie où la Grande Armée, roulait, — ruisseau humain emporté par la débâcle!

C'était sur cela, sur tout cela, sur tous ces morts, ces millions de morts, sur ces fanfares et ces râles, sur ces drapeaux conquis, ces nations soumises, ces royaumes faits, défaits, improvisés et jetés au vent, sur ces aventures et ces héroïsmes. sur près d'un quart de siècle de batailles où le sang humain avait coulé à remplir une cuve géante, un lac rouge; c'était sur ces canonnades et

ces fusillades de la Révolution et de l'Empire que tombaient lentement le soleil et le silence... A peine un coup de feu, au loin, un dernier coup de carabine sur un fuyard, un hennissement de cheval éperdu, dans les bois, un bruit d'étriers sans cavalier, un soupir de blessé... Presque rien. Bientôt la nuit, une nuit sereine, la calme nuit d'un été joyeux, d'un été qui fleurissait les fleurs et mûrissait les moissons sans se soucier des égorgements des hommes...

Mais, dans la pourpre de ce soleil couchant, il y avait du moins un dernier reflet de gloire. Ils mouraient, les vainqueurs de Ligny, les compagnons impuissants des vaincus de Waterloo, dans une rencontre sublime, un des beaux faits de guerre de cette armée à l'agonie. Combat presque ignoré, dont le souvenir eût été glorifié si cette chevauchée de la mort n'eût pas été comme le post-scriptum de l'histoire des grandes guerres et si l'on n'eût pas, quelques jours après, demandé à ces héros compte de leur dévouement patriotique et de leur rage, comme si cette victoire suprême eût été un crime.

Que de fois je l'ai suivi, par les jours d'été, le chemin de cette charge épique, en croyant revoir,

à travers les taillis de chênes, les sabres des dragons prêts à fondre sur les hussards! Il ne reste rien, aucune trace, de ce jour de gloire. De Vélizy, la route d'abord plane, descend vers Versailles, jusqu'au pont Colbert, dont les vieilles maisons s'élèvent à droite, en contre bas. On a passé en combattant devant le château de la Tour-Roland, devant l'auberge de l'Hôtel-Dieu. Les cavaliers de 1815 se sont hachés là devant, et, maintenant, à l'endroit même où ils sont morts, des bicyclettistes courent, et quelque troupeau de moutons apparaît, broutant le communal dans la poussière.

A Versailles, sur la place d'Armes, on s'est battu aussi et les Poméraniens ont descendu au triple galop la rue des Réservoirs pour gagner Le Chesnay. Le boulevard du Roi, coupé par la rue d'Angivilliers, a vu des duels d'homme à homme, comme dans les chants d'Homère, sous ses allées d'ormes et devant ses grandes maisons grises.

Plus loin, au delà de la barrière, dont les deux piliers et la grille ont vu la garde nationale parlementer avec le colonel Von Sohr, c'est la plaine, et le petit clocher à toit d'ardoise, dont le coq apparaît dans l'air, c'est l'église du Chesnay.

Il n'y a, autour de l'église, pas une tombe française ou prussienne qui rappelle le combat du 1er juillet 1815. On a dû enfouir les pauvres morts pêle-mêle, dans quelque trou ignoré ou çà et là, au hasard de leur agonie, dans les champs.

Mais elles les ont vus, toutes ces maisons de Rocquencourt, à mansardes garnies de crochets de fer, et de ces fenêtres sortaient les coups de feu qui abattaient les hussards de Brandebourg et de Poméranie. Ce château armorié, sur une petite hauteur, a servi de quartier général aux officiers du 44e. Ils étaient là comme à l'affût, attendant, fusils chargés, le gibier humain que rabattaient les cavaliers de Vélizy.

A droite, au loin, après Rocquencourt, les bois de Marly, Bougival, gardent le secret des coups de sabre d'il y a soixante-dix-sept ans. Mais il ne faut pas beaucoup d'imagination pour se figurer la poursuite des fuyards et aussi les combats partiels au coin de ces ruelles grises. Je regardais, l'autre jour, le coucher de soleil rougissant l'étang où plus d'un blessé avait dû se traîner, étanchant sa soif et baignant sa plaie saignante. Des chasseurs à cheval, l'uniforme clair, bien astiqués, passaient, disparaissant à mi-corps, dans les blés,

comme avaient dû disparaître les cavaliers d'Exelmans. Je regardais les ormes vieillis, les murs ourlés de joubarbe, cette terre qui avait frémi sous le fer des chevaux et bu, comme une autre rosée, le sang des hommes. Et je me disais : Le soleil s'est couché de même, indifférent et lent, sur le champ plein de cadavres, comme il descend, ce soir, sur l'étendue pleine de silence...

Tout à coup — à l'approche des petits chasseurs bleu de ciel — un oiseau s'éleva des blés, une alouette, la petite alouette gauloise ; et, comme si elle eût été la voix secrète, la chanson même de ces cavaliers silencieux, elle monta, monta, joyeuse, aérienne, dans le ciel pâli. Et il me sembla que c'était la voix, la voix vibrante, l'écho d'une trompette rouillée enfouie dans ce blé vert, près du ruisseau et des saules, qui s'élevait comme un écho de l'héroïsme passé.

Et soudain il fut, ce coucher de soleil, égayé par le vol et la chanson de la petite et éternelle alouette gauloise qui voletait au-dessus des petits chasseurs bleus de 1900 et les accompagnait d'un refrain d'espérance !...

LE BAVAROIS

I

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, à Saint-Quentin, que les troupes allemandes occupaient encore, je me promenais avec un ami, mort depuis, comme tant d'autres, car la vie est une étape plus ou moins longue, et semée de tombes.

Je pourrais fixer la date de ce jour-là.

C'était le dimanche des Rameaux de 1871 et, le matin, comme je descendais au jardin, derrière la maison de Georges Rambaud où je logeais, la servante m'avait annoncé qu'on devait se battre à Paris. Dans le puits d'où elle tirait l'eau pour arroser ses fleurs ou laver ses légumes il y avait, en

effet, des vibrations qui ne trompaient pas et, en collant l'oreille sur le sol, on sentait la terre trembler.

— C'est à cela, monsieur, que nous avons connu, l'autre hiver, qu'on bombardait Paris ou qu'en Picardie il y avait des batailles, jusqu'au jour où, la tuerie ayant lieu si près de Saint-Quentin, nous n'avons pas eu, hélas! à interroger le puits pour tout entendre. Ah! Dieu, non!

Et la servante me contait alors la canonnade autour du moulin de Tout-Vent, les soldats de Faidherbe repoussés, les marins, adossés aux maisons, faisant face aux assaillants et, dans le torrent de la retraite, s'arrêtant pour se défendre et résister encore au coin des rues; puis la nuit de janvier tombant sur la ville envahie, la cathédrale pleine de blessés, toute chapelle devenant une ambulance, avec les plaintes et les râles répondant aux hourras des vainqueurs, la consternation enfin, le silence lugubre après tous ces bruits, l'espèce de mutisme sinistre de la défaite...

Toutes ces souffrances d'hier étaient encore vivantes et, chez mon vieil ami Georges Rambaud, un dragon bavarois, logé là, et qui, tout vainqueur qu'il était, me cirait mes bottines,

disait en m'apportant mes chaussures — admirablement luisantes d'ailleurs : « Nous allons partir, la guerre est finie, mais dans cinq ans nous reviendrons ! » Et cela sans menace, sans velléité d'insolence, dans une constatation très simple de l'état d'esprit qui animait l'armée victorieuse. Un soir cependant que ce dragon doucement domestiqué répétait son refrain, la vieille servante lui dit en lui montrant un petit garçon du voisinage qui jouait tout près du logis :

— Donnez donc votre adresse à cet enfant : il vous rendra votre visite.

Le dragon eut — je m'en souviens — dans sa moustache blonde un sourire ironique ; mais il ne parla plus de revenir « dans cinq ans ».

En ce temps-là nous n'avions au cœur qu'un sentiment, nous n'avions aux lèvres qu'un mot qui consolait, semblait, par avance, sonner la charge : *la revanche !*

Le corps d'occupation de Saint-Quentin comprenait des Bavarois et des Prussiens. Je vois encore, devant les arcades de l'Hôtel de Ville, une sentinelle prussienne se promener lentement, son fusil Dreyse sur l'épaule, montant la garde devant le Musée où les merveilleux pastels de

Latour se trouvaient ainsi surveillés par les casques à pointe. Les noirs uniformes des grenadiers de Prusse se mêlaient, dans la ville attristée, aux tuniques bleu de ciel des contingents de Bavière.

Et, le dimanche des Rameaux, dans notre promenade lente et lasse, le long des maisons de la place, nous retrouvions, mon ami et moi, en passant et repassant devant le même logis — tout près de la demeure occupée par les parents de M. Ernest Leroux, le futur éditeur des livres d'érudition asiatique — nous rencontrions, assis devant une maison close, sur les marches du seuil, un Bavarois, coiffé du casque à chenille, vêtu de la tunique bleue et qui, tout en frottant un morceau de peau jaune ou un lambeau d'amadou sur le canon de son fusil, nous regardait, de bas en haut, quand nous arrivions devant lui, d'un air tout drôle.

II

C'était un beau garçon de vingt-cinq ans environ, ce Bavarois, très brun, avec des yeux noirs sous d'épais sourcils, une petite moustache légèrement retroussée et des lèvres saines, charnues, que relevait une sorte de rictus narquois.

Narquois, mais pas insolent. Pas plus que le regard qu'il nous jetait à chaque fois que nous passions devant lui, longeant ce côté de la place jusqu'à frôler presque les lourdes bottes du Bavarois accroupi et la crosse de ce fusil qu'il tenait entre ses jambes et qu'il frottait, frottait avec une patience résignée. Et c'est précisément ce regard qui m'étonnait, qui nous attirait — le regard engageant d'un homme désireux d'entrer en conversation, un regard aiguisé d'un peu plus d'intimité à chaque fois que, revenant au même point, nous le rencontrions, levé sur nous et devenant peu à peu presque familier, prenant l'expression d'un

salut de connaissance à vieille connaissance... Si bien qu'à la fin, mus ou plutôt immobilisés là par quelque magnétisme inconscient, nous nous arrêtâmes, sans nous dire un mot, Georges Rambaud et moi, devant le Bavarois, et mon ami, adressant la parole au fantassin dans ce langage enfantin et simplifié qu'il semble que les étrangers doivent mieux comprendre — le langage nègre — dit en désignant le fusil dont le canon reluisait sous les frottements de la peau :

— *Bon arme!... Arme, bon!*

Le Bavarois, qui se tenait assis, la tête un peu penchée, se redressa, montrant en plein son visage et nous regarda bien en face, le sourire de tout à l'heure devenu presque ironique maintenant.

Comprenait-il les mots que Rambaud venait de lui dire? Sa figure intelligente semblait l'indiquer, et cependant il ne répondait pas. Il souriait. Et, machinalement, il continuait à frotter son fusil.

— *Arme bon!.... Bon arme!* répéta mon ami en allongeant le doigt vers le canon, comme pour expliquer par la pantomime son propos — d'ailleurs sommaire.

Alors — et quelle fut notre stupéfaction ! — le Bavarois haussa les épaules et, l'ironie de sa lèvre devenant soudain un peu amère :

— Oh! nous dit-il, je n'ai pas besoin qu'on parle *sabir*... Vous pouvez *y aller* du français !... Je suis de Langres!

III

Il y eut en nous une minute d'égarement. Je me demandais quelle plaisanterie sinistre risquait là ce soldat de Bavière. Nous échangeâmes, Rambaud et moi, un coup d'œil stupéfait. Les mots que nous venions d'entendre, prononcés sans aucun accent germanique, avec, au contraire, une sorte d'inflexion populaire, l'expression traînante et comme railleuse qu'ont parfois les ouvriers de nos villes — ces paroles dites par cet homme en uniforme bleu clair, sortant de cette face surmontée du casque des soldats de Bazeilles, de Châteaudun et de Coulmiers, nous paraissaient irréelles, nous semblaient les échos d'un rêve...

Je suis de Langres! Il l'avait dit. Le Bavarois plaisantait sans doute, lourdement gouailleur. Quelque artisan, hôte de la France et qui se moquait, en sa grosse belle humeur allemande,

de la ville où il avait reçu l'hospitalité, trouvé du travail...

Mais non, non, et voilà l'étonnant de la rencontre ; non, le Bavarois ne raillait pas, le Bavarois disait la vérité et je n'ai jamais éprouvé un tel effarement devant cette redoutable, tragique et noble question du devoir patriotique. Bavarois, fils de Bavarois, et cependant enfant de Langres, grandi dans les rues de la cité laborieuse, apprenti, puis ouvrier coutelier, avec une éducation française, des idées françaises, des amitiés françaises, sur les lèvres le parler des bonnes gens de France et sur le dos l'uniforme bleu de ciel des grenadiers de Bavière, il était de Langres, le Bavarois, et il pouvait combattre, il avait peut-être combattu les enfants de Langres !

— Comment ça s'est fait ? oh ! c'est bien simple, nous dit le Bavarois, après notre premier moment de stupéfaction passé.

Il s'était levé, appuyé sur son fusil qui reluisait comme une orfèvrerie, et, tout heureux de parler le français, le langage de toute sa vie, il se laissait aller, avec une impression de soulagement, de libération soudaine, à des confidences qui, comprimées, visiblement l'étouffaient...

« Ce n'est pas croyable, mais c'est vrai. Voici l'histoire. J'avais un an, vous entendez, un an, lorsque mes parents ont quitté leur pays pour s'installer à Langres... Le père faisait des couteaux aux environs de Munich. Depuis que le grand-père lui parlait des campagnes d'autrefois, avec le premier Napoléon, il avait toujours voulu voir la France. Et il y était venu, y cherchant sa vie. J'ai une sœur, née à Langres et mariée à un brave garçon, entrepreneur de menuiserie, et précisément lieutenant des mobiles de la Haute-Marne. Il y a des années que ma mère est morte lorsque, tout justement au mois de juin dernier, le père mourut. Quoique pas très riche et même pas riche du tout, il avait cependant quelque bien de campagne, près de Munich, à... (et le Bavarois nous dit le nom d'un village), et comme, là-bas, nous avons encore un vieil oncle — que je n'avais jamais vu de ma vie — pour régler ce petit héritage de quatre sous, voilà que je partis pour la Bavière. Ça m'embarrassait assez d'aller discuter dans ce pays-là : je ne sais pas un mot d'allemand. Pas un. Mais on me disait qu'ils savent tous le français! Je me débrouillerais toujours, n'est-ce pas? Ah! bien oui! Notaires, gens

de loi, tout cela *hachait de la paille* et je me débattais comme un beau diable pour me faire comprendre sans y parvenir, lorsque voilà, un beau jour, ah ! saperlipopette, je compris tout, ce jour-là, je compris facilement : c'était clair et net. On me dit à la mairie — en français, cette fois — que la guerre était déclarée entre l'Allemagne et la France, qu'étant né en janvier 1846 en bonne terre bavaroise, j'étais Bavarois, citoyen bavarois, soldat bavarois, et que, mon régiment se rassemblant à Munich, il fallait partir pour Munich le soir même !

« Ç'avait l'air d'une plaisanterie, Messieurs, et pour la trouver drôle, je ne la trouvais pas drôle ! Venir là pour recueillir un héritage et ramasser un casque, un sac de toile et un fusil ! J'avais beau dire : « Mais je suis « de Langres ; mais je ne comprends pas une « syllabe de ce que vous me dites ; mais ma sœur, « mon beau-frère, mes amis, mes camarades, « mes compagnons d'enfance et d'atelier sont « Français ! » Ah ! bien, oui, en route !

» En route ou sans ça... Vous entendez le *sans ça !*... Et j'ai marché, et j'ai marqué le pas et j'ai fait route, pendant des mois, coude à coude avec des

camaros qui se défiaient de moi, comme de la peste, qui me surveillaient du matin au soir, tout prêts à m'envoyer des *pruneaux* si je faisais mine de m'éloigner, qui me mettaient tellement en avant que je ne sais pas comment je n'ai pas eu cent fois la tête cassée, qui m'ont tenu sous l'œil comme s'ils s'attendaient à me voir déserter à tout bout de champ et qui en me traînant ainsi à leur suite, comme un paquet ou un chien à l'attache, m'appelaient, m'appellent encore et m'appelleront toujours le Français, le *Franzose!* Ah! bien, s'ils croient m'insulter, ils se trompent!

« Et ils ont eu raison de me tenir du regard. Vrai! bon Dieu! je n'avais qu'une idée, vous pensez, durant la campagne : les planter là — et aller je ne savais où, droit devant moi, au risque d'être ramassé et fusillé par les francs-tireurs! Mais voilà : c'est quand on est enserré dans le régiment qu'on s'aperçoit qu'on fait partie d'un tout, bon gré mal gré, et qu'il n'est pas facile de s'en dégager. Toutes les nuits je rêvais de jouer, le lendemain, *la fille de l'air*, et tous les matins je me retrouvais dans le rang, avec l'officier en tête et le sous-officier en serre-file. Et je marchais! Et j'en ai fait et refait comme ça, du chemin, dans

la boue et la neige de France, surveillé, poussé, talonné, tirant le moins possible et me disant, avec des étranglements dans la gorge et des larmes dans les yeux : « Eh bien ! et après ?...
« Qu'est-ce que tu feras, qu'est-ce que tu diras,
« qu'est-ce que tu deviendras après la guerre ?
« Quand tu retourneras à l'atelier, est-ce qu'ils
« te garderont ta place, à toi, *le Bavarois,* les
« couteliers de Langres ? Et ton beau-frère, qui
« conduit au feu les enfants de la Haute-Marne,
« comment te traitera-t-il, lui dont les soldats
« peuvent avoir échangé des balles avec tes
« compagnons ?... s'il n'est pas tué par les fusils
« de Von der Tann, ton beau-frère ? » *Armes, bons ! bons armes !* comme vous dites, les fusils de Von der Tann ! »

IV

Il avait prononcé ces derniers mots avec une colère presque féroce, une révolte de tout son être, et je vis ses doigts nerveux se crisper autour du fusil qu'il astiquait tout à l'heure et d'un mouvement impulsif — bientôt réprimé — faire le geste de le briser.

Puis, comme d'autres soldats bavarois, en promenade, passaient, à quelques mètres de nous, sur la place, marchant lentement, paisiblement, respirant, au lendemain des tueries, l'air très doux de ce dimanche printanier, le Bavarois, notre Bavarois, nous dit, avec un accent de fureur ironique, en désignant d'un geste élargi les fantassins à tunique bleu de ciel et coiffés du casque à chenille, ses camarades :

— Ah! misère!... Ce que j'ai supporté, ce que j'ai pensé, ce que j'ai souffert!... Si vous croyez que c'est gai de faire campagne avec ces *pompiers*-là!...

Il faut avoir entendu ce cri, poussé par un homme en uniforme de Bavarois, désignant ainsi, bafouant avec rage d'autres Bavarois aux casques de pompiers — les pompiers de Bazeilles ! — il faut avoir rencontré, sous une tunique allemande, la négation même de l'idée germanique, pour comprendre tout ce que la guerre a trop souvent de sinistre et d'inhumain. *Je suis de Langres!* Il était de Langres, en effet, et cependant fils de Bavière, Français de souvenirs, d'éducation, d'affection, d'intérêts, de cœur et d'âme — Bavarois d'uniforme et conquérant par force et par devoir. Quel aspect étrange, inattendu avait, pour l'ouvrier coutelier devenu fantassin allemand, cette austère et noble et maternelle image adorée : *la Patrie!*

La patrie, le devoir, la guerre! Quels problèmes en ces mots sublimes! Auprès de ces sommets, quels gouffres !

Jamais je n'oublierai le beau garçon qui, dans ma pensée, malgré son accent si français, ses mots d'argot populaire avivant les confidences de son désespoir, ne porte pour moi qu'un nom : *le Bavarois.*

Et — s'il vit encore, s'il lit ces lignes, s'il

retrouve ici le souvenir de notre causerie d'il y a trente ans aujourd'hui, sur la place de Saint-Quentin — que pensera-t-il, *le Bavarois?*

Et qu'est-il devenu, le soldat qui faisait si bien reluire au soleil son *bon arme*, son lourd fusil détesté ?

Car — et c'est le seul mérite de cette évocation, très suggestive, amère et troublante, déconcertante, en vérité — *ceci n'est pas un conte*, comme eût dit Denis Diderot, qui, lui aussi, « était de Langres ».

LE HÉROS

—

Il est bon, il est sain, pour une nation, de se souvenir. Tous les ans, sous le ciel gris de janvier, des Parisiens, dont beaucoup maintenant sont des vieux, des combattants de l'année sanglante, font pieusement un pèlerinage à l'endroit où, il y a déjà tant d'années, dans le brouillard et dans la boue, les gardes nationaux mobilisés vinrent, unis à l'armée de la Défense, se heurter au triste mur de Buzenval et tomber, avec les soldats et les mobiles, pour le salut et pour l'honneur de la patrie. Un souvenir poignant nous reste de cette journée de gloire douloureuse : le masque de plâtre moulé sur le visage immobile de ce Henri Regnault qui reste, avec Seveste, le

comédien, avec le vieux Coriolis, un parent de Victor Hugo, avec Gustave Lambert, l'explorateur rêvant la conquête du pôle, un des héros de ce jour-là.

Masque tragique et qu'on peut contempler, au musée Carnavalet, dans les salles du Siège. Masque au rictus ironique et hautain, sur lequel les visiteurs peuvent pencher leur visage, les regards des vivants cherchant le secret de l'agonie dans l'expression de cette face immobile, aux paupières closes.

On peut voir là que l'artiste n'a pas craint la mort. Son dernier sourire la brave. Il y avait, du reste, cette même expression de souriant défi chez tous ces morts que je revois couchés, tordus dans leurs capotes sanglantes, sous les arbres grêles du parc où l'on s'entre-tua. Il semble que l'homme qui meurt pour son devoir ait, à la dernière seconde, le fier sentiment de son sacrifice. Le jour de cette bataille, on ramassa parmi les cadavres un soldat fusillé pour avoir tiré sur son capitaine. M. le général de Bellemare s'en souvient. Dans le charnier de la Fouilleuse, le révolté, seul, le meurtrier tombé une injure à la bouche, avait, au milieu des morts, fantassins,

moblots ou *trente sous*, l'air d'un démoniaque égaré parmi des martyrs.

Au masque de plâtre de Henri Regnault des poils de barbe adhèrent encore. On peut toucher le trou de balle, à peine perceptible, par lequel la mort, de son doigt de plomb, alla meurtrir ce puissant cerveau, empli de visions et de rêves. Et je suis resté là devant, cherchant à revoir le vivant derrière cette face blafarde, évoquant ce regard qui brûlait, cette physionomie mauresque et parisienne à la fois, ce peintre de génie, qui, du Maroc, où il travaillait, cherchait et chantait, à Paris, où *l'on battait maman*, comme disait Gautier, n'avait fait qu'un bond. Car ils étaient là-bas, les deux amis, Regnault et Clairin, évoquant les aurores roses, les beaux soirs, les jolies filles aux grands yeux, peignant à fresque dans une maison, sur les murailles mêmes de leur logis — compositions étourdissantes de verve, de couleur, de fantaisie, de génie, qu'ils effacèrent avant leur départ, pour ne pas les laisser au propriétaire avare, qui les eût vendues. Ils étaient là-bas, très loin, et en plein idéal, en plein rêve, et comme le devoir était à Paris, vite en mer — allons, en route pour Paris!

Je le revoyais, en sa capote brune — devant le Théâtre-Français précisément, où, pour la dernière fois, je lui parlai — et je l'entendais s'exalter contre les Prussiens qui, à Sèvres, venaient de briser — eux, les docteurs allemands! — les instruments de chimie qui avaient servi aux belles expériences de son illustre père.

Quelle nature vibrante, vaillante, généreuse, débordante de vie! Il faut avoir vécu les heures du siège pour savoir ce que fut, pour nous, cette mort : un désastre dans un désastre, une défaite nouvelle dans un deuil public. Nous venions à peine d'admirer la *Salomé* du jeune maître. Il avait exposé, pendant ce siège même, des aquarelles rapportées d'Afrique. Ce nom de Regnault était populaire déjà. Il nous semblait une grande espérance nationale. Et c'était fini : la balle de quelque fantassin poméranien avait tout net arrêté, foudroyé ce génie.

La dernière nuit, au bord de l'eau, près du pont de Courbevoie, Regnault avait fait avec son cher Georges Clairin son dernier repas : un morceau de pain et une gorgée d'eau-de-vie. Puis, dans cette chambre dont Clairin a donné le croquis à Georges Cain pour le musée de la Ville de

Paris, on avait dormi — dans quel accoutrement! Regnault, sur son uniforme, avait passé un manteau de fourrure, valaque ou hongrois, mettant, pour se réchauffer, ses jambes dans les manches du manteau, et, tel, dans le dessin de son ami, il ressemble là à quelque étrange bête accroupie, quelque ours polaire. Ce fut là son dernier « drap de lit ».

Peut-être, avant de s'endormir — avant-dernier sommeil pour l'un des deux — les deux amis s'étaient-ils rappelé cette autre nuit, la nuit du dernier Noël qu'ils venaient de passer, au bord de la Seine, près du pont du chemin de fer, à Nanterre. Quelle émotion et quel souvenir! Ordre avait été donné de se glisser sur la neige au bord de l'eau et de surveiller le fleuve, les Prussiens devant, cette nuit-là, faire sauter le pont ou traverser le fleuve, on ne savait pas. On restait donc debout, dans la nuit très noire, cherchant à deviner, à travers quelques arbrisseaux maigres, sertis de givre, ce qui se passait sur la Seine, et, pour s'occuper, on cassait la glace qui se figeait sur les fusils.

Et voilà que, peu à peu, on apercevait, glis-

sant sur l'eau sombre, près des piles du pont, des ombres noires qui s'agitaient. On tirait alors. Évidemment, c'était l'ennemi qui passait là, dans quelque barque. On tirait et la fusillade, allumée soudain, répondait de l'autre côté de la rive. Tout à coup, le feu cesse un instant. A l'église de Nanterre, minuit sonne lentement, comme dans les drames : *Un*, *deux*, *trois*, *quatre*, *cinq*, *six*...

Au douzième coup, quelqu'un dit :

— Tiens, mais, au fait, c'est aujourd'hui la nuit de Noël !

— Noël? Allons donc !

— Oui, Noël !

Et, soudain, on se rapproche, on cause. On se souvient que, l'an passé, à cette même heure, on s'amusait, on soupait ! Ah! le réveillon de 1869! L'Opéra! L'opérette! Les quadrilles des Clodoches et les *cascades* de Schneider!... Et, maintenant, dans l'eau glacée, les pieds gelés, couverts de boue et noirs de poudre, quel réveillon sinistre et quelle antithèse!

— C'est moins gai que l'an dernier, dit une voix.

Mais voilà que l'un de ces jeunes hommes, brusquement, monte sur la tranchée, et, dans

cette nuit de décembre lugubre, se met à jeter les premières notes du *Noël* d'Adam :

> Minuit, chrétiens, c'est l'heure solennelle
> Où l'Homme-Dieu descendit jusqu'à nous !

Ah! le *Noël*, tant de fois chanté dans les églises, à la messe de minuit, dans les soupers, entre deux coupes de champagne! Henri Regnault, de sa voix superbe, attaque à son tour le *Noël*, accompagne le chanteur, et, à pleins poumons, lance les dernières notes :

> Peuples, debout : voici la délivrance !
> Noël! Noël! Voici le Rédempteur!

Les coups de fusil ont cessé. Les compagnons de Regnault reprennent en chœur les paroles, puis un grand silence tombe sur le fleuve, lorsque voilà que, de l'autre côté de la Seine, une musique aussi s'élève, des voix humaines montent dans l'air glacé. Les Allemands ont entendu, et, au *Noël* d'Adolphe Adam, ils répondent par un choral, le Choral de Luther.

Et, comme ils ont écouté silencieusement le cantique de France, nos Français font silence pour écouter le choral d'Allemagne.

Il y eut là quelques minutes supérieures, où,

pour un moment, ces hommes qui s'entre-tuaient oublièrent la haine. Clairin a conté la saisissante aventure à Gabriel Pierné, qui en fit une symphonie : *la Nuit de Noël*. La religieuse trêve d'art ne fut pas longue, du reste. Quelques coups de feu çà et là, et brusquement la guerre reprenait ses droits.

Mais on avait eu, du moins, une émotion exquise, poétiquement douloureuse, durant cette nuit de Christmas lugubre, et, au matin, on avait bien ri. On s'apercevait, en effet, à l'aube, qu'on avait, toute cette nuit-là, tiraillé sur des arbrisseaux et que ces ombres noires, ces ennemis qui se glissaient en bateau vers le pont étaient tout simplement des paquets de roseaux qui descendaient le courant de la Seine.

Si Regnault avait ri — comme tous les camarades — ce matin-là, il ne rit pas le matin du 19 janvier. Il était furieux, énervé, exaspéré. Il se battit avec un acharnement admirable, du matin au soir. Le bon Clairin ne le quitta pas, ni Bethmont, le président à la Cour des comptes, homme admirable, de santé faible, père de famille, souffrant ce jour-là, et qui allait au feu froidement, pour donner l'exemple.

Leur colonel avait cru devoir, avant le jour, jeter à ses hommes, avant de les lancer sur le château de Buzenval, des paroles réconfortantes dans le genre de celles-ci :

— Mes amis, dites adieu par la pensée à vos mères, à vos sœurs, à vos épouses, à vos familles! Vous allez écrire avec votre sang une belle page de l'histoire de France!

— Est-ce un fortifiant? dit quelqu'un.

— Bah! ajouta un autre, au moins il ne nous dore pas la pilule! En avant!

Et, toute la journée, on fit de son mieux. Le mur de Buzenval abordé, on le perça de trous, et, à travers les brèches, on tirait. Apercevoir l'ennemi était impossible. Des arbres coupés à un mètre du sol, jetés en travers du bois, chevaux de frise improvisés, et, derrière, là-bas, les Allemands invisibles. Au-dessus des têtes, à côté des hommes, les obus éclatant. Partout le bruit d'abeilles des balles, qui piquaient mieux que des guêpes. Dans le brouillard, au loin, le grincement des mitrailleuses. Et les coups de feu, les cartouches brûlées, toute la journée. Puis, le soir, ordre de se replier. On se retrouvera au point précis qu'on a quitté le matin.

Sortie manquée.

La nuit tombait, cette nuit inoubliable, peuplée d'ombres errantes, où les combattants se rejoignaient comme des fantômes.

— J'ai encore quelques cartouches dans ma giberne, dit alors à Clairin, Regnault d'une voix rauque. Je veux les tirer!

— Tu n'iras pas loin! Toutes les troupes sont refoulées sur nous!

Regnault répète qu'il veut vider sa giberne, tirer encore, résister, se battre. Il disparaît. Comment le suivre dans la grande cohue? La nuit est complète maintenant, toute noire. On fait l'appel. Que de noms tombent là sans réponses!

— Henri Regnault?

— Il va revenir, songeait Clairin.

Pour son ami, Regnault, c'était l'homme heureux qui pouvait tout braver, protégé par son étoile. Il lui avait vu risquer tant de fois sa vie, faire tant de folies périlleuses! Mourir là, lui Regnault? Ne pas revenir? C'était impossible.

Il ne devait pas revenir pourtant.

Les heures passent. Clairin, pris d'inquiétude farouche, quitte les camarades, traverse les files d'hommes qui descendent, comme un torrent

humain, entre dans le bois, s'y enfonce, appelle :

— Regnault! Regnault!

On ne répond pas. Si : des coups de feu répondent, des sentinelles allemandes tirent. L'ami, éperdu, avance toujours.

Cette phase atroce de sa vie, Georges Clairin, qui n'en parle que rarement, ne s'en souvient qu'à demi. Cauchemar, rêve morbide. Il sait qu'il a marché dans la nuit, buté contre des tas d'hommes morts, qu'il est entré dans une petite maison de garde où des chirurgiens, au milieu de blessés gémissants, faisaient leur besogne, qu'il cherchait toujours, qu'il appelait toujours, que, brisé de fatigue et de douleur, il est tombé sur le sol détrempé, souillé, qu'il s'est réveillé là à l'aube glacée et qu'il a redemandé :

— Regnault! Regnault!

Regnault? Un médecin, le lendemain, faisait savoir à la famille Breton qu'on avait vu le peintre mort, tombé dans un chemin, et que le cadavre avait été transporté au Père-Lachaise. On ramenait les gardes nationaux tués dans des voitures de boucher ou des tapissières. Abattoirs de la guerre! Je les revois, je les reverrai toujours.

Un avis de la Préfecture prévint les amis que le corps de Regnault, retrouvé, avait été placé dans la petite maison qui sert à ranger les bêches et les râteaux du jardinier du Père-Lachaise. Shakespeare est éternel.

Alors, Clairin entra dans la chambre où il allait retrouver la moitié de son moi.

— Il y avait, me disait-il, au moins deux mètres de hauteur de cadavres. A droite, à gauche, les uns sur les autres. Des parents, des amis des morts, prévenus, se pressant là, des riches, des pauvres, blouses et paletots de fourrures, venant « reconnaître » le mari, le père, le frère... Et longtemps je cherchai, dans le tas. Je ne voyais pas de capote marron. A la fin, dans un coin, j'aperçois quatre planches de sapin, un bout de drap marron qui passe. Je tire le couvercle qui cachait le cadavre et je le retrouve, mon pauvre ami, tout nu, la tête recouverte de terre mêlée de sang, des feuilles mortes collées sur la figure. Je le lave. C'est bien lui! Oh! je le reconnais bien. Très calme. Une blessure à la tempe, un tout petit trou, celui que vous voyez sur le moulage. Arrive Ernest Barrias, le sculpteur, mon ami. Je le prie

de venir m'aider. Nous moulons à nous deux cette tête pleine de rêves! Et deux jours après, à Saint-Augustin, vous vous rappelez la cérémonie funèbre! On ne parlait pas, on ne pleurait même pas! On se disait : Tout est-il fini?

Non, rien n'est fini, et peut-être, hélas! la mort brutale de tels martyrs est-elle aussi utile qu'une vie glorieuse à la patrie, dont elle continue la grandeur. Le sang versé n'est point perdu. Mère immortelle, c'est le sang de ces martyrs qui a cimenté ta légende et lavé ta défaite!... Le cerveau des penseurs continue ta gloire et ton histoire est faite de ce sang des héros, France des poètes, des ouvriers et des soldats!...

TABLE

18613. — L.-Imprimeries réunies, rue Saint-Benoît, 7. Paris.